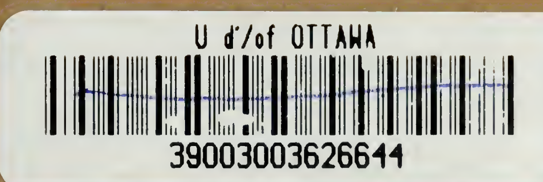


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT.

TOME TRENTE-NEUVIÈME.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.



A. Desenne del. *Wedgwood sc.*

L'ABBÉ.

ROLAND GRÆME EST RETIRÉ DE L'EAU PAR LES ORDRES DE LADY AVENEL.

T. XXXIX. Ch. I.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SIR WALTER SCOTT

TOME XXXIX.

L'ABBÉ.



Alf. Johannot del. et sc.

PARIS,

CHARLES GOSSELIN & A. SAUTELET & C°

MDCCCXXIV



L'ABBÉ,

SUITE DU MONASTÈRE.

TOME PREMIER.

(The Abbot, being the sequel of the Monastery.)

ÉPITRE,

SERVANT D'INTRODUCTION,

DE L'AUTEUR DE WAVERLEY

AU

CAPITAINE CLUTTERBUCK.

DU — RÉGIMENT D'INFANTERIE DE SA MAJESTÉ.

Cher capitaine,

Je vois avec peine, par votre dernière lettre, que vous désapprouvez les changemens et retranchemens nombreux que j'ai été obligé de faire au Manuscrit de votre ami le Bénédictin, et c'est à vous que je m'adresse pour me justifier aux yeux de bien des gens qui m'ont fait plus d'honneur que je ne mérite.

Je conviens que mes retranchemens sont nombreux, et qu'ils laissent des lacunes dans l'histoire, qui, en suivant le manuscrit original, aurait pu fournir un

volume de plus, à ce que mon imprimeur m'assure. Je sens bien que, par suite de la liberté de la mutiler que vous m'avez accordée, quelques parties de cette histoire sont privées des détails nécessaires. Après tout, il vaut mieux pour les voyageurs avoir à sauter par-dessus un fossé de dessèchement que de s'enfoncer dans un marécage, et pour un lecteur mieux vaut supposer ce qui se laisse deviner aisément que de se traîner sur des pages d'explications ennuyeuses. Par exemple, j'ai omis toute la *machine* (1) de la Dame Blanche, et sacrifié tous les vers qui soutiennent si heureusement ce personnage surnaturel dans le manuscrit original. Mais vous avouerez que le goût du public n'est pas prononcé en faveur de ces légendes superstitieuses qui faisaient tour à tour les délices et la terreur de nos ancêtres. De même j'ai retranché dans les personnages de la mère Magdeleine et de l'abbé beaucoup de traits d'enthousiasme en faveur de l'ancienne religion. Au temps où nous sommes, nous n'éprouvons pas un vif intérêt pour ce qui était alors en Europe le plus puissant et le plus énergique des principes, après celui de la réformation par lequel il fut heureusement combattu.

Vous avez raison de dire que de ces retranchemens il résulte que le titre ne convient plus au sujet, et que tout autre que l'Abbé aurait mieux convenu à cet ouvrage; car l'Abbé, pour qui votre ami le Bénédictin semble vous avoir inspiré une respectueuse sympathie, jouait un rôle bien plus important avant ces suppressions. Je dois reconnaître la justice de cette accusation.

(1) *Machinery* : c'est l'expression consacrée pour le *merveilleux* d'un poème ou d'un ouvrage d'imagination. — Éd.

Je vous dirai pourtant, pour l'atténuer en partie, qu'il m'aurait été bien facile de trouver un autre titre; mais alors j'aurais détruit la liaison qui existe nécessairement entre LE MONASTÈRE et l'histoire qui en est la suite; c'est ce que je ne voulais pas faire, parce que l'action se passe dans le même temps, et qu'on y voit reparaître quelques-uns de mêmes personnages.

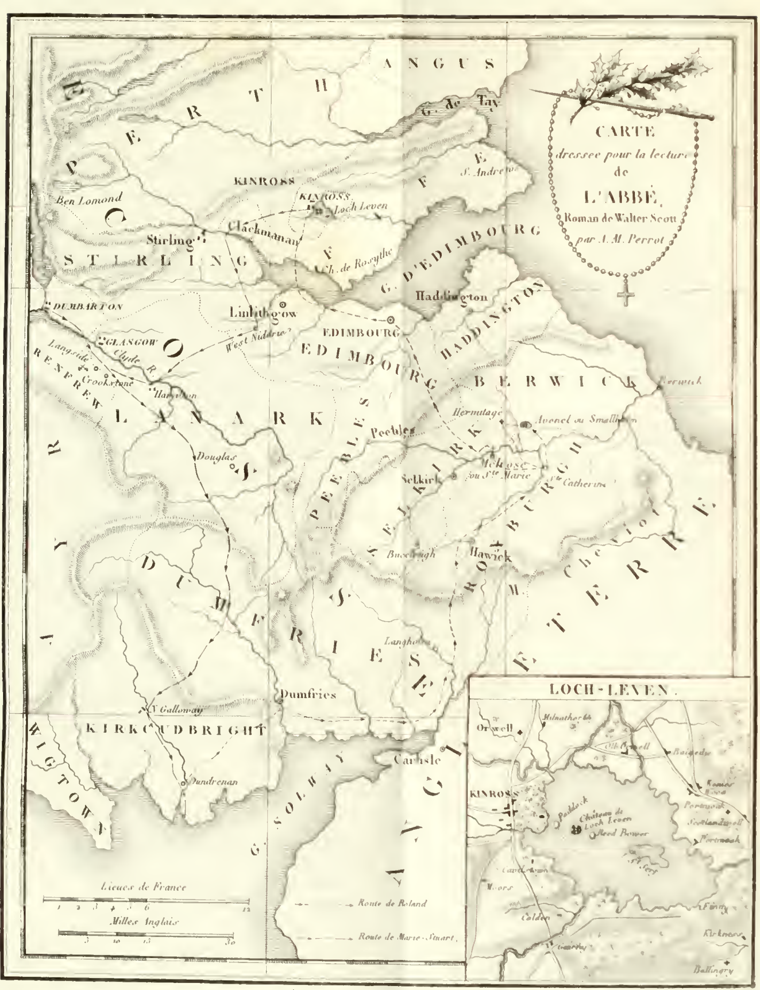
Après tout, mon cher ami, peu importe quel est le titre de l'ouvrage, et quels sont les événemens qu'il renferme, pourvu qu'il attire l'attention du public; car la qualité du vin (si nous pouvions la garantir) peut, comme le dit un vieux proverbe, rendre l'enseigne inutile ou de peu de conséquence.

Je vous félicite d'avoir reconnu la nécessité de rendre votre tilbury plus solide, j'approuve la couleur que vous avez adoptée, ainsi que la livrée de votre jockey (vert pâle et paremens rouges); mais puisque vous avez l'intention d'achever votre poëme descriptif sur les — *Ruines de Kennaquhair, avec des notes par un Antiquaire* —, j'espère que vous aurez eu soin de vous procurer un cheval tranquille.

Recevez, mon cher Capitaine, pour vous et tous nos amis les complimens bien sincères de

VOTRE, etc.

L'AUTEUR DE WAVERLEY.



Gravé sur acier par Pierre Tardieu

L'ABBÉ,

SUITE DU MONASTÈRE.

(The Abbot, being the sequel of the Monastery.)

CHAPITRE PREMIER.

« *Domum mansit. — Lanam fecit.* »

ANCIENNE ÉPITAPHE ROMAINE

« Elle vécut chez elle, et fila sa quenouille. »

GAWAIN DOUGLAS.

Le temps, qui passe si imperceptiblement sur nos têtes, opère les mêmes changemens graduels dans nos habitudes, dans nos mœurs et dans notre caractère que dans notre physique. Après chaque révolution de cinq ans, nous nous trouvons tout autres, et nous sommes

pourtant les mêmes; nos vues sont changées; nous n'envisageons plus les choses sous le même aspect; les motifs de nos actions changent comme elles. Cet espace de temps s'était à peine écoulé deux fois sur la tête d'Halbert Glendinning et de son épouse, entre l'époque où se termine l'histoire dans laquelle ils jouent un rôle important, et celle où commence notre nouvelle narration.

Leur union était aussi heureuse que pouvait la rendre une affection mutuelle; mais les douceurs n'en étaient pas sans mélange d'amertume, à cause de deux circonstances. La première était une calamité commune à toute l'Écosse, l'état de trouble de ce malheureux pays, où chacun avait l'épée dirigée contre le sein de son voisin. Glendenning s'était montré tout ce que Murray pouvait espérer, ami constant, brave sur le champ de bataille, plein de prudence dans le conseil, et embrassant la cause de son protecteur, par reconnaissance, dans les occasions où, sans ce motif puissant, il serait resté neutre ou aurait combattu dans les rangs opposés. De là quand le danger était prochain, et rarement il était éloigné, sir Halbert Glendinning, car il avait été élevé au rang de chevalier, était appelé auprès de Murray pour le suivre dans les expéditions lointaines, le seconder dans les entreprises périlleuses, ou l'aider de ses conseils dans les intrigues compliquées d'une cour à demi barbare: il était donc souvent, et pendant de longs intervalles, absent de son château et éloigné de son épouse. A cette cause de regrets s'en joignait une autre: ils n'avaient aucun gage vivant de leur union, et la dame d'Avenel, privée de la société de son mari, ne trouvait pas une distraction dans les soins qu'aurait exigés d'elle une jeune famille.

Pendant les absences de sir Halbert, elle vivait entièrement retirée du monde, dans le manoir paternel. Elle ne visitait ses voisins que dans quelques occasions de fêtes solennelles; encore ces visites se bornaient-elles à ses plus proches parens. Peu à peu la mort les lui enleva tous, et les épouses des barons du voisinage affectaient de la regarder moins comme l'héritière de la maison d'Avenel que comme la femme d'un paysan, fils d'un vassal de l'Église, qui ne s'était élevé tout à coup que grace à la capricieuse faveur de Murray.

Cet orgueil de naissance, enraciné dans le cœur des anciens nobles d'Écosse, se montrait plus à découvert dans leurs femmes, et les dissensions politiques qui régnaient alors y ajoutaient encore; car la plupart des chefs de la partie méridionale de ce royaume soutenaient l'autorité de la reine et étaient jaloux du pouvoir de Murray. Le château d'Avenel était donc, par toutes ces raisons, un séjour aussi triste et aussi solitaire qu'on puisse l'imaginer. Il offrait pourtant le grand avantage d'être un lieu de sûreté. Le lecteur sait qu'il était construit sur une île dans un petit lac, et qu'on n'y arrivait que par une chaussée coupée d'un double fossé défendu par deux ponts-levis, de sorte qu'on pouvait à cette époque le regarder comme imprenable sans artillerie. On n'avait donc besoin que de se tenir en garde contre une surprise, et six hommes d'armes entretenus dans le château suffisaient à cet effet. Si l'on était menacé d'un danger plus sérieux, on trouvait une nombreuse garnison dans les habitans d'un hameau qui, sous les auspices de sir Halbert Glendinning, s'était élevé au milieu d'une petite plaine située entre le lac et la montagne, près de l'endroit où était établie la

chaussée dont nous avons parlé. La population s'en était rapidement accrue, non-seulement parce que ses vassaux n'avaient qu'à se louer de sa bonté et de sa bienfaisance, mais parce que sa bravoure, son expérience, son intégrité et la faveur dont il jouissait près de Murray, le mettaient en état de protéger efficacement ceux qui se plaçaient sous sa protection. Lorsqu'il quittait son château pour quelque temps, il avait donc la consolation de songer qu'on pouvait en un clin d'œil trouver dans ce village une trentaine d'hommes vigoureux qui suffisaient pour le défendre, tandis que leurs familles, comme c'était l'usage en pareille occasion, fuyaient sur les montagnes avec leurs bestiaux, les cachaient dans des lieux impénétrables, et laissaient les ennemis disposer à leur gré de leurs misérables chaumières.

Un seul étranger résidait presque constamment au château d'Avenel. C'était Henry Warden. Son âge lui rendait moins facile la tâche laborieuse que s'était imposée le clergé réformateur; et, ayant par son zèle offensé personnellement plusieurs nobles et plusieurs chefs du premier rang, il ne se trouvait bien en sûreté que lorsqu'il était dans le château fort de quelque ami éprouvé. Il ne cessait pourtant pas de servir la cause, de sa plume, comme il l'avait autrefois servie par ses paroles, et il était engagé dans une furieuse querelle de controverse avec l'abbé Eustache, ci-devant sous-prieur du monastère de Sainte-Marie de Kennaquhair. La réplique attendait à peine la réponse; et les deux champions déployaient, comme c'est l'usage, dans leurs ouvrages polémiques, autant de zèle que peu de charité chrétienne. Cette petite guerre fit bientôt autant de bruit

que celle qui avait eu lieu entre John Knox et l'abbé de Corseraguel (1); elle fut soutenue avec autant de fureur, et les écrits auxquels elle donna lieu doivent être aussi précieux aux yeux des bibliographes que ceux qui avaient pris naissance dans cette autre contestation. Mais la nature de ses occupations habituelles rendait la compagnie du théologien peu intéressante pour une femme seule; et son air grave, sévère et contemplatif, le peu d'intérêt qu'il prenait à tout ce qui était étranger à ses opinions religieuses, ajoutaient à l'aspect sombre et mélancolique du château.

Lady Avenel passait la plus grande partie de la journée à surveiller les travaux des femmes qui étaient à son service. Sa quenouille, sa Bible, une promenade solitaire sur la plate-forme, sur la chaussée, et quelquefois, mais plus rarement, sur les rives du petit lac, remplissaient le reste du jour. Il régnait alors si peu de sécurité en Écosse, que toutes les fois qu'elle voulait aller plus loin que le hameau, une sentinelle montait sur

(1) 1563. Cette scène est caractéristique de l'époque : ce fut une vraie joute théologique en champ clos. Kennedy, abbé de Corseraguel, envoya le défi à Knox, qui pour répondre à ce cartel se rendit le 28 décembre 1563 à Maybole, où l'abbé catholique l'attendait : chaque champion avait une escorte de quarante personnes. Il s'agissait de discuter le mérite de la messe. La dispute roula sur l'interprétation du texte du vieux Testament, où il est dit que Melchisédech apporta du pain et du vin en présence d'Abraham. L'abbé prétendit que c'était une offrande à Dieu; le réformateur, que le patriarche n'avait eu d'autre intention que de nourrir ses hôtes. On voit que la tradition de cette scène d'histoire a en effet inspiré à Walter Scott la thèse que le père Eustache et Warden soutiennent l'un contre l'autre verbalement dans *le Monastère*, et ici par une polémique écrite. — Éd.

la tour la plus élevée, et avait l'ordre de surveiller avec soin tout ce qui se passait dans les environs, tandis que trois ou quatre hommes se tenaient prêts à monter à cheval au moindre signe d'alarme.

Telle était la situation des choses au château, lorsque après une absence de plusieurs semaines on y attendait chaque jour le retour du chevalier d'Avenel, nom qu'on donnait assez communément à sir Halbert Glendinning. Cependant les jours se succédaient, et il n'arrivait point. On écrivait rarement à cette époque, et pour employer ce moyen de correspondance, plus d'un chevalier aurait eu besoin de recourir à un secrétaire. D'ailleurs toute voie de communication était précaire et peu sûre, et personne ne se souciait d'annoncer publiquement le temps et le but d'un voyage, parce que c'était un moyen certain pour rencontrer sur sa route plus d'ennemis que d'amis. Le jour précis du retour de sir Halbert n'avait pas été fixé, mais celui auquel son épouse s'attendait à le revoir était passé depuis longtemps, et ses espérances déçues commençaient à faire place à l'inquiétude.

On était dans la saison la plus chaude de l'année; le soleil commençait à se cacher derrière les montagnes de Liddesdale : lady Avenel fit sa promenade solitaire sur la plate-forme située au-dessus des bâtimens formant la façade du château, et qui était pavée en grandes dalles de pierre. La surface unie du lac, qui n'était troublée que par quelques sarcelles ou poules d'eau qui plongeaient de temps en temps, était dorée par les derniers rayons de l'astre qui allait disparaître, et réfléchissait, comme dans un miroir brillant, les montagnes dont il était entouré. Cette espèce de solitude

était par momens animée, grace aux enfans du village, qui se livraient à leurs jeux, et dont la voix adoucie par la distance parvenait à l'oreille de lady Avenel; elle entendait aussi les cris lointains des bergers, qui rappelaient les bestiaux de la vallée où on les avait laissés paître pendant le jour, mais d'où l'on avait soin de les retirer pendant la nuit pour les mettre plus en sûreté dans le hameau. Les vaches par leurs mugissemens semblaient appeler les laitières qui accouraient en chantant gaiement chacune avec leur pot au lait sur la tête. Ce spectacle rappela à lady Avenel les jours de sa jeunesse, où son plus grand plaisir, aussi-bien que son occupation la plus importante, était d'aider Tibbie à traire les vaches à Glendearg. Ce souvenir lui inspira des idées mélancoliques.

— Pourquoi, pensa-t-elle, pourquoi n'étais-je pas la jeune paysanne que je paraissais être? Halbert aurait passé tranquillement ses jours près de moi dans la vallée qui l'avait vu naître, sans être troublé par les fantômes de l'orgueil ou de l'ambition. Son plus grand désir aurait été d'avoir le plus beau troupeau des domaines de Sainte-Marie; son plus grand danger, de repousser les incursions de quelques maraudeurs des frontières; la plus grande distance qui nous aurait séparés, celle où l'aurait entraîné quelque daim qu'il eût poursuivi à la chasse. Mais, hélas! à quoi sert le sang qu'il a versé pour soutenir un nom qui lui est cher, parce qu'il le tient de moi? Nous ne le transmettrons à personne: le nom d'Avenel doit mourir avec nous.

Elle soupira en faisant ces réflexions; et, jetant un regard sur les rives du lac, ses yeux furent attirés par

un groupe d'enfans de différens âges, assemblés pour voir un petit navire construit par quelque jeune artiste du village, et qui allait faire son premier voyage sur l'eau. Il y fut lancé au milieu des cris de joie des jeunes marins, qui battaient des mains de plaisir. Le vent en favorisait la course, et promettait de le conduire promptement de l'autre côté du lac. Quelques-uns des enfans les plus âgés se mirent à courir pour le recevoir sur l'autre bord à son arrivée, disputant d'agilité, tels que de jeunes faons parcourant légèrement la plaine. Les plus jeunes, à qui une telle course paraissait trop longue, restaient à l'endroit d'où ils avaient lancé l'esquif, et en suivaient des yeux tous les mouvemens. La vue de leurs jeux innocens accabla d'un nouveau poids le cœur de lady Avenel.

— Que ne suis-je mère d'un de ces enfans! pensa-t-elle en reprenant le fil de ses réflexions mélancoliques. Leurs parens peuvent à peine leur donner la nourriture la plus grossière; et moi, que la fortune a comblée de ses dons, je suis condamnée à ne jamais entendre un enfant me nommer sa mère!

Cette pensée pleine d'amertume lui fit presque connaître l'envie, tant la nature a imprimé fortement dans le cœur de toute épouse le désir de revivre dans sa postérité. Elle pressa ses mains l'une contre l'autre en les élevant vers le ciel, comme si elle eût voulu lui demander pourquoi il l'avait déclarée stérile. Un gros chien de la race des levriers s'approcha d'elle en ce moment, lui pressa les genoux de sa tête, lui lécha les mains, et en obtint la caresse qu'il demandait; mais l'impression faite sur son cœur ne fut pas effacée.

— Wolf, dit-elle, comme s'il eût pu entendre ses

plaintes, tu es un bel et noble animal; mais, hélas! la tendresse que mon cœur sent le besoin de répandre est d'une nature trop élevée pour pouvoir tomber sur toi, quoique tu sois mon favori.

Et comme si elle eût voulu dédommager Wolf de la part qu'elle lui refusait dans son affection, elle lui caressait le dos et la tête, tandis que l'animal semblait chercher dans ses yeux ce qui lui manquait, et ce qu'il pouvait faire pour lui prouver son attachement. En ce moment un cri de détresse partit du groupe d'enfans, naguère si joyeux, qui étaient sur le rivage. Lady Avenel y jeta les yeux, et fut saisie d'effroi en en voyant la cause.

Le petit navire, objet de l'attention et de la joie de ces enfans, s'était arrêté dans une touffe de nénuphars qui croissait sur un petit rocher situé dans le lac à un trait de flèche du rivage. L'un d'eux, qui avait été le premier à courir le long du lac, n'hésita pas un instant à quitter son habit, se jeta dans l'eau, et se mit à nager vers l'objet de la sollicitude de ses camarades. Aucun d'eux ne conçut d'abord d'inquiétude. Il nageait avec vigueur et adresse; il était habitué à cet exercice; et ils ne pensaient pas qu'il courût aucun danger. Mais, soit qu'en nageant il se fût frappé la poitrine contre quelque roc caché sous l'eau, soit qu'il eût été surpris par une crampe, soit enfin qu'il eût trop présumé de ses forces, à peine avait-il débarrassé le petit esquif des plantes qui le retenaient, et l'avait-il mis en état de continuer sa course, que, tandis qu'il revenait vers le rivage, on l'entendit pousser de grands cris, et on le vit faire des gestes et des mouvemens qui annonçaient la crainte et la douleur.

Lady Avenel, prenant aussitôt l'alarme, donna ordre à ses domestiques de courir à son secours; mais ce ne fut pas l'affaire d'un instant. La seule barque dont il fût permis de se servir sur le lac était dans le second fossé du château, et il fallut quelques minutes pour en détacher la chaîne et la ramener dans le lac. Pendant ce temps lady Avenel voyait avec une inquiétude désespérante les efforts que faisait le pauvre enfant pour se soutenir sur l'eau, et il était tellement épuisé qu'ils auraient été infructueux s'il n'eût reçu un secours aussi prompt qu'inespéré. Wolf, qui, comme quelques-uns des plus grandes espèces de levriers, était accoutumé à aller à l'eau, avait remarqué l'objet sur lequel sa maîtresse fixait les yeux, et, quittant son côté, s'était élancé dans le lac. Avec cet instinct admirable que ces nobles animaux ont si souvent déployé en pareille circonstance, il nagea en droite ligne vers l'endroit où son aide était si nécessaire; et, saisissant l'enfant par ses vêtemens, non-seulement il le retint sur l'eau, mais il le traîna vers la chaussée. La barque partie des fossés du château le rencontra à mi-chemin, et retira entièrement l'enfant, qui ne donnait aucun signe de vie. On le transporta au château, à la porte duquel lady Avenel était descendue avec deux de ses femmes, pour donner de prompts secours au jeune infortuné.

On le déposa sur un lit, on employa pour le rappeler à la vie tous les moyens que pouvaient fournir les connaissances de ce siècle, et que put suggérer l'expérience de Warden, qui avait quelque instruction médicale. Pendant quelque temps tous les soins furent sans succès, et lady Avenel avait les yeux fixés avec une inquiétude inexprimable sur la figure du bel enfant. Il paraissait

âgé d'environ dix ans; ses vêtemens étaient grossiers, mais ses longs cheveux bouclés et sa physionomie intéressante semblaient mal assortis à cette apparence de pauvreté. Le plus fier des nobles d'Écosse l'aurait été encore davantage s'il avait pu appeler cet enfant son héritier. Tandis que lady Avenel, osant à peine respirer, avait les yeux fixés sur ses traits réguliers et expressifs, un léger vermillon reparut peu à peu sur ses joues; le sang engourdi dans ses veines commença à y circuler plus librement par degrés; l'enfant poussa un profond soupir, étendit les bras, entr'ouvrit les yeux, et prononça à demi-voix : ma mère — mère! — mot le plus doux qui puisse frapper l'oreille d'une femme.

— Milady, Dieu a rendu cet enfant à vos prières, dit Warden, c'est à vous de veiller à ce qu'il soit élevé de manière à ce qu'il n'ait pas à regretter un jour de n'être pas mort dans son état d'innocence.

— J'y mettrai tous mes soins, répondit lady Avenel, et, serrant l'enfant dans ses bras, elle l'accabla de caresses, agitée tant par la terreur que lui avait inspirée le danger dans lequel elle l'avait vu, que par la joie de l'avoir rendu à la vie.

— Mais vous n'êtes pas ma mère, dit l'enfant en reprenant ses sens et en résistant doucement aux caresses de lady Avenel, vous n'êtes pas ma mère...... hélas! je n'ai pas de mère..., j'ai seulement rêvé que j'en avais une.

— Je réaliserai votre rêve, s'écria lady Avenel, et c'est moi qui serai votre mère. Dieu a sans doute entendu mes prières, et par ses voies merveilleuses il m'a envoyé un objet sur lequel je puisse épancher toute mon affection. — Elle regarda Warden en parlant ainsi. Le prédicateur garda le silence, ne sachant que ré-

pondre à un élan passionné dans lequel il croyait peut-être trouver plus d'enthousiasme que l'occasion n'en exigeait. Cependant Wolf, qui, tout mouillé qu'il était, avait suivi sa maîtresse dans l'appartement, et qui était resté près du lit, spectateur patient et tranquille de tout ce qu'on faisait pour rendre la connaissance à l'être dont il avait sauvé la vie, voulut à son tour attirer l'attention, et, allongeant une grosse patte en murmurant, en frotta à plusieurs reprises la robe de sa maîtresse.

— Oui, mon bon Wolf, oui, lui dit-elle, je me souviendrai de tes services; et je t'aimerai encore davantage, pour avoir sauvé la vie de ce bel enfant.

Ce n'était point assez pour Wolf; il persista dans ses caresses importunes : lady Avenel dit à un domestique de l'appeler hors de l'appartement. Mais Wolf résista à toutes les invitations, et il ne songea à faire retraite que lorsque sa maîtresse le lui eût ordonné d'un ton irrité. Se retournant alors vers le lit sur lequel était l'enfant qui reprenait à peine ses sens, il se mit à gronder en montrant un double rang de dents blanches et aiguës, qui auraient pu défier celles d'un vrai loup (1), et suivit ensuite le domestique d'un air d'humeur et de mécontentement.

— Cela est singulier! dit lady Avenel en s'adressant à Warden.... cet animal est naturellement bon; il aime particulièrement les enfans : que peut-il avoir contre celui dont il vient de sauver la vie?

— Les chiens, répondit Warden, ne ressemblent que trop aux hommes dans leurs défauts, quoique leur instinct soit moins trompeur que la raison des pauvres

(1) *Wolf loup.* — Éd.

mortels quand ils ne comptent que sur son secours. La jalousie est une passion qui ne leur est pas inconnue; et ils en donnent souvent des preuves, non-seulement quand leurs maîtres accordent quelque préférence à des individus de leur propre espèce, mais même quand ils ont pour rivaux des enfans. Vous avez comblé cet enfant de caresses, et Wolf s'est regardé comme un favori disgracié.

— C'est un instinct bien étrange; et, d'après le ton de gravité que vous avez pris pour en parler, mon vénérable ami, je serais tentée de croire que vous regardez cette singulière jalousie de mon favori Wolf, non-seulement comme bien fondée, mais comme excusable: vous parliez sans doute en plaisantant.

— Je plaisante rarement, milady. La vie nous a été accordée pour un objet plus important. Vous pouvez, si bon vous semble, tirer cette leçon de ce que je viens de vous dire, que nos sentimens les plus louables, quand ils sont portés à l'excès, peuvent être une source de peines pour les autres. Il n'en existe qu'un seul auquel nous pouvons nous livrer sans en craindre l'excès, c'est l'amour de notre Créateur.

— Mais certainement le même précepte nous a commandé l'amour du prochain.

— Oui, milady; mais notre amour pour Dieu doit être sans bornes; nous devons l'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame et de toutes nos forces. L'amour qu'il nous ordonne d'avoir pour notre prochain est renfermé dans de certaines bornes; nous devons l'aimer comme nous-mêmes: il est enjoint de lui faire ce que nous voudrions qu'on nous fît. Telles sont les bornes de nos affections terrestres. Nous devons à notre pro-

chain, quel que soit son sang, et à quelque degré qu'il nous touche, le même intérêt que nous attendrions de personnes placées dans la même situation à notre égard ; mais ni l'époux ni l'épouse, ni le fils ni la fille, ni le parent ni l'ami, ne doivent devenir des objets d'idolâtrie. Le seigneur notre Dieu est un Dieu jaloux. Il ne nous permet pas d'accorder à la créature cet entier dévouement qu'il exige de nous comme lui étant spécialement dû. Je vous dis donc que, dans les sentimens les plus purs, les plus louables, les plus honorables de notre nature, on retrouve cette tache originelle du péché, qui doit nous faire réfléchir, et hésiter avant de nous y livrer avec excès.

— Je ne vous comprends pas, mon digne ami, et je ne conçois pas ce que j'ai pu dire ou faire pour m'attirer une remontrance qui a tout l'air d'un reproche.

— Pardonnez-moi, milady, si en vous parlant ainsi j'ai dépassé les limites de ce que je vous dois : mais savez-vous si la promesse solennelle que vous venez de faire d'être non-seulement la protectrice, mais la mère de ce pauvre enfant, aura l'approbation de votre époux ? Votre chien favori lui-même vous a en quelque sorte reproché les marques excessives de tendresse que vous avez prodiguées à cet enfant infortuné, et j'ajouterai même intéressant.... Craignez de déplaire à votre noble époux. Les hommes comme les animaux sont jaloux de l'affection de ceux qu'ils aiment.

— C'en est trop, s'écria lady Avenel, offensée de ce discours : le chevalier d'Avenel et moi nous vous avons accordé l'hospitalité dans notre château, nous vous y avons traité avec les égards et le respect dus à votre caractère et à votre profession ; mais dans aucun temps

nous ne vous avons autorisé à intervenir dans nos arrangemens de famille, et à vous ériger en juge de notre conduite et de ce que nous nous devons l'un à l'autre. Je désire que vous vous en souveniez à l'avenir.

— Milady, répliqua le prédicateur avec la hardiesse qui caractérisait le clergé réformateur à cette époque, quand mes avis vous deviendront à charge; quand je verrai que ma présence ne vous est plus agréable, je saurai que la volonté de mon maître est que je ne demeure pas ici plus long-temps, et, après l'avoir supplié de verser toutes ses bénédictions sur votre famille, fût-ce au cœur de l'hiver, fût-ce à l'heure de minuit, je traverserai ces bois, je gravirai ces montagnes seul et sans aide, comme lorsque je rencontrai votre mari pour la première fois dans la vallée de Glendearg, et, bien plus, dénué de ressources. Mais, tant que je resterai dans ce château, vous ne vous écarterez pas d'une ligne du droit sentier, sans entendre la voix et les remontrances du vieillard qui fut votre hôte.

A ces mots il fit quelques pas pour sortir. — Mon digne ami, lui dit lady Avenel, qui l'aimait et qui le respectait, quoiqu'elle s'offensât quelquefois d'un zèle qu'elle regardait comme excessif et indiscret..... nous ne nous séparerons pas ainsi. Les femmes sont vives et irréfléchies dans tout ce qu'elles sentent; mais, croyez-moi, mes projets à l'égard de cet enfant sont de nature à obtenir l'approbation de mon mari et la vôtre.

Warden la salua, et se retira dans son appartement.

CHAPITRE II.

« Alors, comme sur moi fixant ses yeux soudain,
» Il oublia bientôt ses pleurs et son chagrin !
» Il me tendit les bras en m'appelant sa mère ;
» Je l'emmenai chez moi. Que pouvais-je mieux faire ?
» Fallait-il, au milieu de ses pleurs déchirans,
» Apprendre au malheureux qu'il était sans parens ? »

Miss J. Baillie. *Le comte Bazile.*

Quand Warden fut sorti, lady Avenel s'abandonna aux sentimens de tendresse que lui avaient inspirés la beauté du jeune inconnu et le péril auquel il venait d'échapper. N'étant plus retenue par ce qu'elle appelait le rigorisme du prédicateur, elle prodigua ses caresses à l'aimable et intéressant enfant, qui, à peu près revenu des suites de son accident, recevait tranquillement, quoique d'un air de surprise, les marques d'affection dont elle l'accablait. Il ne connaissait pas la figure de cette dame, ses vêtemens étaient bien plus somptueux que tous ceux

qu'il avait jamais vus ; mais la nature l'avait doué d'un caractère hardi, et les enfans sont en général bons physionomistes : non-seulement ils sont charmés de ce qui est beau en soi-même, mais ils sont particulièrement adroits à distinguer les attentions de ceux qui sont portés d'affection pour eux. S'ils trouvent en compagnie une personne qui aime les enfans, ils semblent la découvrir par une sorte d'instinct, quoiqu'ils ne l'aient jamais vue ; et ils repoussent souvent les caresses maladroites de celles qui ne leur en prodiguent que pour faire leur cour à leurs parens. L'enfant répondit donc jusqu'à un certain point aux avances de lady Avenel, et elle eut besoin de faire un effort sur elle-même pour le quitter, afin qu'il pût goûter le repos qui lui était nécessaire.

— A qui appartient le petit varlet que nous avons sauvé ?.... demanda-t-elle à sa femme de chambre Lilias dès qu'elle fut dans son appartement.

— A une vieille femme du village, répondit Lilias ; elle est dans la loge du portier, où elle est venue pour en avoir des nouvelles. Permettez-vous qu'on la fasse entrer ?

— Si je le permets ! répéta lady Avenel d'un ton de surprise et de mécontentement, pouvez-vous en douter ? Quelle femme pourrait ne pas avoir compassion des angoisses d'une mère dont le cœur est déchiré d'inquiétudes pour un enfant si aimable ?

— Oh ! s'écria Lilias : cette femme est trop vieille pour être sa mère ; il faut que ce soit sa grand'mère ou peut-être sa bisaïeule.

— N'importe, Lilias, répliqua sa maîtresse ; quel que soit son degré de parenté avec cet enfant, elle doit

souffrir de cruels tourmens dans l'incertitude où elle est sur son sort. Faites-la entrer sur-le-champ. D'ailleurs je serais charmée de savoir quelle est sa famille.

Lilias partit, et revint bientôt accompagnée d'une grande femme dont le costume annonçait la pauvreté, mais en qui l'on remarquait pourtant plus de recherche et de propreté qu'on n'en trouve ordinairement sous des vêtemens si grossiers. Lady Avenel la reconnut dès l'instant qu'elle se présenta. Il était d'usage que tous les dimanches, et deux fois en outre pendant la semaine, Henry Warden prononçât dans la chapelle du château un sermon ou une instruction. Le chevalier d'Avenel, autant par principe que par politique, désirait propager la foi protestante. Les portes de la chapelle étaient donc ouvertes à tous les habitans du hameau; il les invitait même à venir y assister aux exercices pieux, et plusieurs d'entre eux ne tardèrent pas à embrasser la religion que professait leur maître. Les sermons de Warden contrariaient vivement l'abbé Eustache, et jetaient une nouvelle aigreur dans ses controverses avec son ancien condisciple. Plus d'une fois il avait menacé de lever ses vassaux pour faire le siège du château d'Avenel, et anéantir ce repaire d'hérétiques. Mais malgré ce ressentiment impuissant, et quoique la nouvelle religion n'eût encore que très-peu de partisans dans le pays, Warden n'en poursuivait pas moins ses travaux avec ardeur, et il faisait tous les jours entrer dans le sein de l'église réformée quelque ouaille arrachée à celle de Rome. La vieille femme était du nombre des habitans du village qui se rendaient le plus assidûment à la chapelle; et ses traits, de même que sa taille, étaient trop remarquables pour qu'on l'oubliât après l'avoir vue. Lady Avenel en

avait été frappée; elle avait demandé plus d'une fois qui était cette grande femme dont l'air de dignité était si peu d'accord avec la pauvreté qu'annonçaient ses vêtemens. On lui avait toujours répondu que c'était une Anglaise qui occupait depuis peu de temps une chaumière dans le village, et que personne ne savait qui elle était.

Lady Avenel lui demanda son nom.

— Magdeleine Græme, répondit l'étrangère d'un ton sec. — Je descends de Græme d'Hearthergill dans la forêt de Nicol, et c'est une ancienne famille.

— Et quelle raison vous a fait quitter votre maison?

— Je n'ai point de maison, la mienne a été brûlée par vos maraudeurs des frontières. Mon mari et mon fils ont été tués. Il n'existe pas un seul être au monde dans les veines duquel il coule une goutte de sang de ma famille.

— C'est un destin qui n'est que trop commun dans ce temps de guerre et de troubles. Les mains des Anglais ont été trempées dans notre sang aussi souvent que celles des Écossais dans le vôtre.

— Vous avez le droit de le dire, milady, car on parle d'un temps où ce château ne fut pas assez fort pour sauver la vie de votre père, et pour offrir une retraite sûre à sa veuve et à sa fille. Pourquoi donc me demandez-vous pour quelle raison je ne demeure pas dans ma maison et dans ma patrie?

— Il est vrai que c'est une question inutile quand le malheur des temps force tant de gens à errer loin de leur toit paternel. Mais pourquoi vous êtes-vous réfugiée dans un pays ennemi du vôtre?

— Mes voisins étaient papistes et vendeurs de messes,

il avait plu au ciel d'ouvrir mes yeux à la lumière. Je me suis arrêtée dans ce village pour entendre les instructions du digne Henry Warden , qui enseigne l'Évangile dans la sincérité de son cœur, et qui ne prêche que la vérité.

— Êtes-vous pauvre ?

—Vous ne m'entendez demander l'aumône à personne.

Une pause suivit cette dernière réponse. Le ton de Magdeleine Græme n'annonçait pas l'intention de manquer de respect ; mais il n'était guère gracieux, et il n'encourageait pas à de nouvelles questions. Lady Avenel renouvela la conversation en lui parlant d'un autre sujet.

— Vous avez entendu parler du danger qu'a couru votre enfant?

— Oui, milady, et du secours de la Providence qui lui a sauvé la vie. Puisse le ciel nous en rendre à jamais reconnaissans tous deux!

— Vous êtes sans doute sa parente?

— Je suis sa grand'mère. Il n'a que moi sur la terre pour prendre soin de lui.

— Ce doit être une grande charge pour vous, dans la situation où vous vous trouvez.

— Je ne m'en suis plainte à personne, répondit l'Anglaise en conservant toujours son ton sec et imperturbable.

— Si votre petit-fils pouvait être reçu dans une noble famille, reprit lady Avenel, ne serait-ce pas un avantage pour lui comme pour vous?

— Reçu dans une noble famille? répéta la vieille femme en se redressant, et en fronçant les sourcils de manière que son front n'offrait qu'un entrecroisement

de rides : — et pourquoi, s'il vous plaît? pour être page de milady ou valet de milord, pour disputer à d'autres serviteurs les restes de la table du maître, pour écarter les mouches de la figure de sa dame quand elle dort, porter sa queue quand elle se promène, lui donner une assiette quand elle dîne, courir à cheval devant sa voiture, marcher derrière elle quand elle sort à pied, chanter quand elle le désire, se taire quand elle l'ordonne; vrai coq de clocher qui a en apparence des plumes et des ailes, mais qui, incapable de prendre l'essor, ou de quitter le lieu où il est attaché, fait toutes ses évolutions d'après l'impulsion que lui donne le souffle variable des vents? Quand vous verrez l'aigle d'Helvellyn se percher sur la tour de Lanercost, et se soumettre volontairement à y servir de girouette, alors Roland Græme pourra être ce que vous voudriez qu'il devînt.

Elle parlait avec une volubilité et une véhémence qui semblaient annoncer quelque dérangement dans l'esprit. Lady Avenel pensa que l'enfant devait nécessairement être exposé à bien des dangers sous la garde d'une telle femme, et cette réflexion augmenta encore le désir qu'elle avait conçu de le garder dans son château.

— Vous vous trompez, dit-elle avec douceur; je n'ai pas dessein de prendre votre enfant à mon service; je veux l'attacher à celui de mon mari. Fût-il le fils d'un comte, il ne pourrait faire ses premières armes à une meilleure école que celle d'un maître tel que sir Halbert Glendinning.

— Oui, répliqua Magdeleine Græme avec un sourire amer. Je sais ce qu'on gagne à ce service : une malé-

diction quand la cuirasse n'est pas assez brillante, des coups quand la sangle du cheval n'est pas assez serrée, des reproches quand les chiens sont en défaut, des injures quand la maraude n'a pas réussi; tremper ses mains dans le sang des animaux ou des hommes suivant le bon plaisir d'un maître, égorger de malheureux daims, massacrer des créatures faites à l'image de Dieu, mener la vie d'un meurtrier et d'un voleur de grand chemin, être exposé au froid et au chaud, manquer de nourriture, subir toutes les privations d'un anachorète, non pour l'amour de Dieu, mais pour le service de Satan; mourir sur un gibet, ou dans quelque obscure escarmouche; dormir toute sa vie dans une sécurité charnelle, et se réveiller dans les flammes éternelles : voilà le sort flatteur qui lui est proposé.

— Non, dit lady Avenel, votre enfant ne sera point exposé ici à mener la vie que vous venez de dépeindre. D'ailleurs vous savez vous-même que votre enfant recevra du digne Henry Warden des préceptes et des exemples utiles.

La vieille Anglaise parut réfléchir un instant.

— Vous avez mentionné, dit-elle, la seule circonstance qui pût me décider. Je dois bientôt partir, la vision me l'a dit. — Je ne puis rester dans le même lieu. Il faut que j'aille, — oui, il faut que j'aille; — c'est mon destin. Promettez-moi donc de protéger l'enfant comme si c'était le vôtre, jusqu'à ce que je revienne le réclamer, et je consentirai à m'en séparer pour quelque temps. Mais promettez-moi surtout qu'il recevra les instructions du saint homme que Dieu a placé chez vous pour répandre la vraie lumière de l'Évangile.

— Soyez tranquille, dit lady Avenel, j'aurai les mêmes

soins de l'enfant que s'il était de mon propre sang. — Voulez-vous le voir?

— Non, répondit fermement Magdeleine, c'est bien assez de m'en séparer. Il faut que j'aille exécuter ma mission. Je ne veux pas m'attendrir le cœur par des pleurs et des regrets inutiles, puisque je suis appelée à un sévère devoir.

— N'accepterez-vous pas quelque chose pour vous aider dans votre pèlerinage? dit lady Avenel en lui mettant dans la main deux pièces d'or.

La vieille femme les jeta sur la table.

— Suis-je de la race de Caïn, fière lady, s'écria-t-elle, pour que vous m'offriez de l'or en échange de ma chair et de mon sang?

— J'étais loin d'avoir cette pensée, dit lady Avenel avec douceur, et je n'ai point l'orgueil que vous me supposez; hélas! mes propres infortunes m'auraient appris l'humilité, quand je n'en aurais pas eu le principe dans le cœur.

Le ton sévère de la vieille femme sembla s'adoucir un peu.

— Vous êtes d'un sang noble, dit-elle, sans quoi nous n'aurions pas eu une si longue conversation. La fierté, ajouta-t-elle en relevant la tête, sied à un sang noble comme le panache au casque. Quant à ces pièces d'or, milady, reprenez-les; je n'en ai plus besoin, je suis pourvue de tout. Je ne songe point à moi; je m'inquiète peu comment et par qui ma subsistance sera assurée. — Adieu, et gardez-moi votre parole. Faites ouvrir vos portes, faites baisser vos ponts-levis, je veux partir ce soir. Quand je reviendrai, j'aurai un grand compte à vous demander, car je vous laisse le trésor de ma vie.

Le sommeil ne m'accordera que de courtes faveurs, la nourriture ne me profitera point, le repos ne rétablira pas mes forces jusqu'à ce que je revoie Roland Græme. Adieu encore une fois.

— Bonne femme, bonne femme, dit Lilias à Magdeleine Græme qui se retirait, faites donc la révérence à milady, et remerciez-la de ses bontés, comme c'est votre devoir.

La vieille femme se tourna brusquement vers l'officieuse femme de chambre. — La révérence! répéta-t-elle, qu'elle me la fasse elle-même, et je la lui rendrai. Pourquoi lui ferais-je la révérence? n'est-ce pas parce que son jupon est de soie, et que le mien est de toile bleue? Allez, allez, la suivante, apprenez que le rang d'une femme se règle sur celui de son mari, et que celle qui épouse un vassal, fût-elle la fille d'un roi, n'est que la femme d'un paysan.

Lilias allait lui répondre d'un ton d'indignation; mais sa maîtresse lui imposa silence, et ordonna qu'on reconduisît la vieille femme sur l'autre bord du lac.

— Sur l'autre bord! s'écria Lilias quand Magdeleine Græme fut partie. Je voudrais qu'on lui fît faire le plongeon; nous verrions alors si elle est sorcière, comme chacun l'assure dans le village de Lochside. Je ne sais comment milady a pu supporter si long-temps son insolence.

Mais on obéit aux ordres de lady Avenel, et Magdeleine, conduite à l'autre bout de la chaussée, fut ensuite abandonnée à sa fortune. Elle tint sa parole, et ne resta pas long-temps dans le hameau, car elle en partit pendant la nuit qui suivit cette entrevue, et personne ne sut quelle route elle avait prise. Lady Avenel prit sur elle

de nouvelles informations; mais tout ce qu'elle put apprendre fut qu'on la croyait veuve de quelque homme d'importance de la famille de Græme, qui s'était établi dans le *territoire contesté*, nom qu'on donnait à un district situé sur les frontières, objet de fréquentes querelles entre l'Écosse et l'Angleterre; qu'elle avait souffert de grands malheurs dans une des incursions dont ce malheureux pays était souvent le théâtre, et qu'elle avait été chassée de son domicile. Elle était arrivée dans le village, personne ne pouvait dire pourquoi; les uns la regardaient comme une sorcière, les autres comme une dévote catholique. Son langage était aussi mystérieux que ses manières étaient repoussantes; et tout ce qu'on pouvait conclure de sa conversation, c'était qu'elle était sous l'influence d'un charme, ou obligée d'accomplir un vœu; car elle parlait toujours comme si une force invincible réglait impérieusement toutes ses actions.

Tels furent les seuls détails que lady Avenel put recueillir relativement à Magdeleine Græme, et ils ne suffisaient pas pour qu'on pût en tirer une conclusion satisfaisante. Dans le fait, les malheurs des temps, les vicissitudes de fortune auxquelles on était exposé sur toute la ligne des frontières, forçaient souvent à fuir de leur domicile ceux qui n'avaient pas de moyens de défense. Un trop grand nombre de ces victimes erraient dans le pays pour y exciter beaucoup d'intérêt ou de pitié. On leur donnait avec indifférence ces aumônes qu'arrache un sentiment commun d'humanité. Dans quelques lieux, ce sentiment était un peu excité par ce qui le glaçait peut-être dans d'autres, — la réflexion que celui qui faisait la charité aujourd'hui pourrait bien la demander demain. Magdeleine Græme ne fit donc que

paraître et disparaître comme une ombre dans le voisinage du château d'Avenel.

L'enfant que la Providence, comme le croyait lady Avenel, avait confié à ses soins d'une manière si étrange devint tout à coup son favori. Quoi de plus naturel? Il était l'objet de ce besoin d'affection qui, ne sachant auparavant sur quoi se répandre, avait rendu pour elle le château plus sombre, et sa solitude plus triste. Lui donner toute l'instruction dont elle était capable, prévenir tous ses besoins, veiller sur lui quand il se livrait aux jeux de son âge, devinrent ses occupations et ses amusemens. Dans la situation où elle se trouvait, n'entendant que le mugissement des bestiaux qui paissaient sur les montagnes, les pas pesans de la sentinelle qui était en faction sur les parapets, et quelquefois la voix peu harmonieuse d'une servante qui chantait en tournant son rouet, la présence d'un bel enfant était une source d'intérêt que ne peuvent concevoir ceux à qui la vie offre des scènes plus variées et plus actives. Le jeune Roland était pour lady Avenel ce que la fleur placée sur la fenêtre d'une prison solitaire est pour le malheureux captif qui la cultive, c'est-à-dire quelque chose qui exigeait ses soins et qui l'en récompensait; en accordant sa tendresse à cet enfant, il lui semblait presque qu'elle lui dût de la reconnaissance pour l'avoir tirée de cet état d'apathie qui la fatiguait quand sir Halbert Glendinning était loin d'elle.

Ce nouveau charme ne fut pourtant pas assez puissant pour bannir les inquiétudes que lui causait l'absence prolongée de son époux. Peu de temps après l'installation de Roland au château, un écuyer dépêché par sir Halbert vint enfin annoncer que des affaires importantes le

retenaient encore pour quelque temps à la cour d'Holy-rood. L'époque plus éloignée que ce messager avait fixée pour le retour de son maître se passa encore; l'été fit place à l'automne; l'automne était sur le point d'être chassé par l'hiver, et sir Halbert n'arrivait pas.

CHAPITRE III.

« Enfin le son du cor vient de se faire entendre,
» La porte à ce signal ne se fait point attendre ;
» Sur ses gonds en criant elle tourne avec bruit ;
» Sous les pieds des chevaux le pavé retentit. »

LEYDEN.

— Et vous aussi, Roland, vous voudriez être soldat! disait lady Avenel à l'enfant, tandis qu'assise sur un banc de pierre sur les remparts du château elle le voyait, armé d'un long bâton, marcher de front avec la sentinelle et imiter tous ses mouvemens.

— Sans doute, répondit l'enfant, car il s'était familiarisé et répondait hardiment à toutes ses questions ; sans doute je veux être soldat, car il n'y a de gentilhomme que celui qui a l'épée suspendue à son ceinturon.

— Toi gentilhomme! dit Lilias, qui ne quittait guère sa maîtresse ; gentilhomme comme un navet taillé avec un couteau rouillé.

— Ne le tourmentez pas, Lilias, dit lady Avenel; je parierais qu'il est de noble famille. Voyez comme vos propos injurieux lui ont fait monter le sang au visage.

— Si j'étais la maîtresse, dit Lilias, une bonne poignée de verges lui donnerait encore plus de couleurs, et ce ne serait pas sans raison.

— Mais en vérité, Lilias, on croirait que ce pauvre enfant vous a offensée. Est-ce parce qu'il est dans mes bonnes graces qu'il n'a pas le bonheur d'obtenir les vôtres?

— A Dieu ne plaise! milady; j'ai vécu trop longtemps, grace au ciel, avec les gens de qualité, pour ne pas savoir qu'il faut qu'ils aient quelques fantaisies; qu'importe que ce soit pour un chat, un oiseau ou un enfant.

Lilias était aussi une espèce de favorite, une suivante gâtée, et elle se donnait avec sa maîtresse plus de liberté que celle-ci n'était accoutumée à en souffrir. Mais lady Avenel feignait souvent de ne pas entendre ce qui lui déplaisait; et ce fut ce qu'elle fit en cette occasion. Elle résolut de s'occuper davantage de l'enfant, qui jusqu'alors avait été principalement confié aux soins de Lilias. — Il était impossible, pensait-elle, qu'il ne fût pas d'un sang noble. Comment en douter en voyant des traits si intéressans, une physionomie si distinguée. Son caractère altier et pétulant, sa hardiesse à braver le danger, son impatience quand il était contrarié, étaient autant de preuves de noblesse. L'enfant était donc de haut rang, et elle le traitait d'après cette persuasion. Les domestiques, moins jaloux ou moins scrupuleux que Lilias, agissaient comme le font ordinairement les gens

de cette classe, et se faisaient un mérite de flatter leur maîtresse en se conformant à ses caprices. Aussi l'enfant prit-il bientôt ces airs de supériorité qu'une déférence habituelle manque rarement d'inspirer. On aurait dit qu'il était né pour commander, tant il ordonnait avec aisance et recevait avec grace les marques de soumission qu'il exigeait. Henry Warden n'aurait sans doute pas épargné les remontrances à ce sujet; mais il avait quitté le château peu de temps après que Roland Græme y avait été admis, le désir de régler avec ses frères quelques points discutés de discipline ecclésiastique l'ayant appelé dans une autre partie du royaume.

Tel était l'état des choses au château d'Avenel, quand le son d'un cor se fit entendre de l'autre côté du lac, signal auquel répondit sur-le-champ la sentinelle en faction sur les remparts. Lady Avenel courut à l'instant à la fenêtre de son appartement. Une trentaine de lanciers cotoyaient les bords du lac en s'avançant vers la chaussée. Un cavalier marchait à leur tête, et ses armes brillantes réfléchissaient de temps en temps un rayon du soleil d'octobre. Même à cette distance elle reconnut son panache, ses couleurs et la branche de houx qui surmontait son casque; et son air de dignité ainsi que l'adresse avec laquelle il guidait un coursier plein de feu annonçaient suffisamment Halbert Glendinning.

Le premier sentiment que fit naître dans le cœur de lady Avenel le retour de son époux fut celui d'une joie sans mélange; mais presque au même instant il s'y joignit la crainte secrète qu'il n'approuvât pas tout-à-fait la distinction particulière avec laquelle elle avait traité l'enfant qu'elle avait en quelque sorte adopté. Cette crainte, qu'elle osait à peine s'avouer à elle-même, s'était

déjà présentée malgré elle plus d'une fois à son esprit, et la cause en était qu'elle ne pouvait se dissimuler tout-à-fait à elle-même que son indulgence pour Roland Græme avait été excessive; car Halbert était lui-même dans sa maison aussi bon et aussi indulgent que ferme et raisonnable, et il s'était toujours conduit à l'égard de son épouse avec la tendresse la plus affectueuse.

Il est pourtant certain qu'elle craignit en ce moment que son époux ne blâmât sa conduite, et, prenant la résolution de ne parler de l'enfant que le lendemain, elle donna ordre à Lilias de l'emmener hors de l'appartement.

— Je ne m'en irai point, s'écria l'enfant, qui connaissait déjà tout le pouvoir de la persévérance, et qui, comme bien des gens plus âgés, aimait à faire valoir son autorité; je n'irai pas dans la vilaine chambre de Lilias. Je veux rester pour voir ce brave guerrier qui passe d'un air si noble sur le pont-levis.

— Vous ne resterez pas, Roland, dit lady Avenel d'un ton plus décidé que celui qu'elle prenait ordinairement avec son petit favori.

— Je veux rester, répliqua l'enfant, qui voulait profiter de l'importance qu'on lui avait laissé prendre, et qui se croyait sûr du succès.

— Vous dites *je veux*, Roland! que signifie cette expression? Je vous dis qu'il faut que vous vous en alliez.

— *Je veux*, dit l'enfant avec hardiesse, est une expression qui sied à un homme, et *il faut* n'en est pas une qui convienne à une femme.

— Vous vous faites impertinent, petit drôle! dit lady Avenel. Lilias, emmenez-le sur-le-champ.

— J'ai toujours pensé, dit Lilias en prenant l'enfant

par le bras, qu'il faudrait que mon nouveau maître cédât la place à l'ancien.

— Vous êtes aussi une malapprise, dit lady Avenel; la lune a-t-elle changé, pour que vous vous oubliiez tous ainsi?

Lilias ne répliqua point, et emmena l'enfant, qui, trop fier pour faire une résistance inutile, la suivit en lançant à sa bienfaitrice un coup d'œil qui prouvait qu'il aurait bravé son autorité s'il en avait eu la force et les moyens.

Lady Avenel sentit avec peine combien cette petite contrariété l'agitait et l'occupait dans un moment où elle aurait voulu se livrer tout entière au plaisir que lui causait le retour de son époux. Mais il ne suffit pas pour rappeler le calme dans notre esprit, de savoir que nous l'en avons banni sans sujet raisonnable. La rougeur du mécontentement animait encore ses joues, et son agitation n'était pas entièrement dissipée, quand sir Halbert, ayant quitté son casque, mais encore chargé du reste de son armure, entra dans l'appartement. Sa présence écarta toute autre pensée; elle courut à lui, le serra dans ses bras et l'embrassa avec une affection aussi sincère qu'elle était expressive. Le guerrier lui donna les mêmes marques de tendresse, car si le temps qui s'était écoulé depuis leur union avait fait disparaître cette ardeur romanesque, attribut de la première jeunesse, il avait respecté ce sentiment plus durable qui a pour base l'estime et l'amitié; et d'ailleurs les longues et fréquentes absences de sir Halbert Glendinning auraient suffi pour empêcher l'indifférence de succéder à l'amour.

Après cette première effusion de tendresse, lady

Avenel, fixant les yeux sur son époux, lui dit: — Vous êtes changé, Halbert. Vous vous êtes fatigué aujourd'hui par une trop longue course, ou vous avez été malade.

— Je me suis bien porté, Marie, répondit le chevalier, passablement bien, et vous savez qu'une longue course à cheval n'a rien d'extraordinaire pour moi. Ceux à qui leurs pères ont transmis leur noblesse peuvent se permettre de dormir en paix dans leurs châteaux; mais ceux qui la doivent à leur épée doivent toujours être en selle pour prouver qu'ils sont dignes du rang auquel ils ont été élevés.

Tandis qu'il parlait ainsi, lady Avenel fixait sur lui des yeux pénétrans, comme si elle eût voulu lire au fond de son ame; car le ton dont il s'exprimait était celui de l'abattement et de la mélancolie.

Sir Halbert Glendinning était toujours lui-même, différent néanmoins de ce qu'il avait paru dans ses jeunes années. La franchise impétueuse du jeune ambitieux avait fait place au sang-froid du soldat et du politique habile. Les soucis avaient déjà laissé des traces profondes dans ses nobles traits, sur lesquels chaque émotion passait autrefois aussi rapidement qu'un léger nuage chassé par le vent. Il avait le front plus découvert que dans sa jeunesse, et ses cheveux, encore noirs et touffus, ne garnissaient déjà plus ses tempes, que leur avait fait abandonner la constante pression du heaume plutôt que l'âge. Suivant la coutume du temps, il portait la barbe courte et épaisse, et des moustaches sur la lèvre supérieure. Ses joues, brunies par l'intempérie des saisons, avaient perdu la fraîcheur de la jeunesse, mais offraient le teint animé de la vigueur et de la virilité. Halbert Glendinning, en un mot, semblait un chevalier fait pour

marcher à la droite d'un roi, porter sa bannière pendant la guerre, et être son conseiller en temps de paix; car ses traits exprimaient cette fermeté réfléchie qui annonce la prudence dans le conseil, et la hardiesse dans l'exécution. Ces nobles traits étaient pourtant alors couverts d'un sombre nuage dont peut-être il ne s'apercevait pas lui-même, mais qui ne put échapper aux yeux d'une épouse tendre et attentive.

—Quelque événement fâcheux a eu lieu ou s'approche, lui dit-elle; votre front ne peut être chargé de soucis sans cause. Quelque infortune menace le royaume ou notre famille.

— Il n'y a rien de nouveau que je sache, répondit sir Halbert; mais de tous les fléaux qui puissent tomber sur un état, il n'en est aucun qu'on ne doive craindre pour ce royaume divisé.

—Mes conjectures ne sont donc que trop bien fondées. Lord Murray ne vous a pas retenu si long-tems à Holyrood sans avoir eu besoin de votre aide pour quelque objet important.

— Je ne viens pas d'Holyrood, Marie; j'ai passé plusieurs semaines en pays étranger.

— En pays étranger! et sans m'en avoir avertie!

— A quoi aurait servi de vous en informer, si ce n'est à vous rendre malheureuse? Chaque fois qu'un léger souffle aurait ridé la surface du lac, votre esprit se serait figuré une tempête furieuse dans l'Océan germanique.

— Et vous avez réellement traversé la mer? s'écria lady Avenel, que cette idée frappait de surprise et de terreur; quitté votre pays natal, abordé dans des pays lointains où l'on ne connaît pas même la langue que nous parlons?

— Oui, vraiment, répondit le chevalier d'un ton en-

joué en lui prenant la main avec tendresse, j'ai fait toutes ces merveilles. J'ai passé trois jours et trois nuits sur l'Océan dont les vagues mugissantes venaient se briser contre la planche qui me séparait d'elles.

— En vérité, Halbert, c'était tenter la Providence. Je ne vous ai jamais empêché de ceindre l'épée ou de lever la lance; jamais je ne vous ai engagé à rester au château quand l'honneur vous appelait au combat; mais la terre ne vous offrait-elle pas déjà assez de dangers, sans aller vous exposer à la fureur des flots?

— Il existe en Allemagne et dans les Pays-Bas, Marie, des hommes qui nous sont unis par les liens d'une même foi, et avec lesquels il était à propos que nous fissions une alliance. J'ai été envoyé vers eux pour une affaire aussi importante que secrète. Je m'y suis rendu sans crainte, et j'en suis revenu sans péril. Il y a plus de dangers à craindre d'ici à Holyrood que sur toutes les mers qui baignent les Pays-Bas.

— Et les habitans du pays, Halbert, sont-ils comme nous bons Écossais? Comment se conduisent-ils à l'égard des étrangers?

— C'est un peuple fort de ce qui fait la faiblesse des autres nations, la richesse; et faible dans ce qui fait leur force, la science des armes.

— Je ne vous comprends pas, Halbert.

— Le Hollandais et le Flamand, Marie, dirigent toutes leurs pensées vers le commerce, et ne songent point à la guerre. Ils achètent des soldats étrangers dont les armes les défendent. Ils élèvent des digues sur le bord de la mer pour conserver le territoire qu'ils ont conquis sur elle, et ils lèvent des régimens suisses et allemands pour protéger la fortune qu'ils ont acquise. C'est sinsi qu'ils

sont forts de leur faiblesse ; les mêmes richesses qui tentent la cupidité de leurs maîtres arment des étrangers en leur faveur.

— Les misérables lâches ! s'écria Marie, pensant et parlant en Écossaise de ce siècle ; ils ont des mains, et ne savent pas combattre pour le pays qui les a vus naître ? On devrait leur couper le bras jusqu'au coude.

— Ce serait une justice un peu rigoureuse, reprit sir Halbert, car si leurs mains ne s'arment pas pour leur patrie comme les nôtres, elles ne lui sont pas moins utiles. Voyez ces montagnes stériles, Marie, et cette vallée profonde où les troupeaux reviennent de chercher de maigres pâturages : la main de l'industrieux Flamand les couvrirait de beaux bois, et ferait croître de riches moissons où nous ne voyons qu'un tapis de bruyères. Je ne puis regarder ces terres sans douleur, Marie, quand je songe à ce qu'elles devraient à des hommes tels que ceux que je viens de voir, qui n'estiment pas la vaine renommée que transmettent des ancêtres morts depuis des siècles ; qui n'ambitionnent pas la gloire sanguinaire des armes ; qui ne sont pas les tyrans et les spoliateurs de la terre qu'ils habitent, mais qui s'occupent à l'embellir et l'améliorer.

— Ces améliorations, mon cher Halbert, ne seraient pas de longue durée ; les arbres que vous auriez plantés seraient brûlés par les Anglais, et les moissons que produiraient les grains que vous auriez semés seraient récoltées par le premier de vos voisins qui aurait à sa suite des hommes d'armes plus nombreux que les vôtres. Pourquoi s'en chagriner ? le destin qui vous fit Écossais vous a donné une tête, un cœur et un bras en état de soutenir ce nom.

— Le destin, dit Halbert en se promenant à pas lents,

ne m'a pas donné de nom à soutenir. Mon bras a été levé le premier dans toutes nos guerres. Ma voix s'est fait entendre dans tous les conseils, et les plus sages n'ont pas refusé de l'écouter; l'astucieux Lethington, le profond et politique Morton ont eu de secrètes conférences avec moi; Grange et Lindesay ont reconnu que j'avais rempli sur le champ de bataille les devoirs d'un vaillant chevalier; mais passé l'instant où ils ont besoin de ma tête et de mon bras, ils ne voient plus en moi que le fils de l'obscur vassal de Glendearg.

C'est un sujet de conversation que lady Avenel redoutait. Le titre conféré à son époux, la faveur dont il jouissait auprès du puissant comte de Murray, ses talens, gage de ses droits à ce titre et à cette faveur, ne faisaient qu'augmenter l'envie contre sir Halbert Glendinning, qui ne devait qu'à son seul mérite le rang qu'il occupait, et qu'on se plaisait à représenter comme un homme d'une naissance commune. La fermeté naturelle de son ame n'allait pas jusqu'à mépriser l'avantage idéal d'une illustre généalogie, avantage dont faisaient tant de cas tous ceux avec qui il avait des liaisons; et le cœur le plus noble est si accessible à des inconséquences, qu'il y avait des momens où, mortifié que son épouse possédât cette même prérogative dont il était privé, sir Halbert regrettait de ne devoir toute l'importance dont il jouissait comme propriétaire du domaine d'Avenel qu'à son mariage avec celle qui en était l'héritière. Il n'était pas assez injuste pour que ces idées fissent naître dans son ame des sentimens indignes de lui; mais elles se représentaient à son esprit de temps en temps, et elles n'échappaient point aux observations inquiètes de son épouse.

— Si le ciel nous eût accordé des enfans, se disait-elle

alors, si notre sang se fût mêlé dans un fils qui aurait joint à l'avantage de la naissance de sa mère les grandes qualités de son père, ces réflexions pénibles et fâcheuses n'auraient pas troublé notre union un seul instant. Mais un héritier, dans lequel nos droits se seraient confondus comme nos affections, est un bien qui nous a été refusé.

Avec de pareils sentimens, il n'est pas étonnant que lady Avenel entendît avec peine son mari parler d'un sujet qui n'était propre qu'à entretenir leurs regrets mutuels. Elle s'efforça en cette occasion, comme elle faisait toujours, de détourner le cours des réflexions de son époux.

— Comment pouvez-vous, lui dit-elle, vous arrêter à des regrets qui ne servent à rien? Vous n'avez pas de nom à soutenir! Quoi! vous, brave à la guerre, sage dans le conseil, vous n'avez pas à soutenir la réputation que vous vous êtes acquise, réputation plus honorable que celle qu'une longue suite d'aïeux aurait pu vous transmettre! Les hommes de bien vous aiment et vous honorent, les méchans vous craignent, et les ennemis de la paix vous obéissent : ne devez-vous donc pas employer tous vos moyens pour vous assurer la continuation de cette affection respectueuse, de cette crainte salutaire, de cette soumission indispensable?

Tandis qu'elle parlait ainsi, les yeux de son mari puisaient dans les siens du courage et de la résignation. Son front s'éclaircit, et, lui prenant la main, — J'en conviens, ma chère Marie, lui dit-il, je mérite ce reproche. J'oublie qui je suis en regrettant de n'être pas ce que je ne puis être. Je suis aujourd'hui ce qu'étaient les plus illustres ancêtres de ceux qui me méprisent; et bien sûre-

ment il est plus honorable d'avoir les qualités qui ont distingué le fondateur d'une famille que d'en être descendu après le laps de quelques siècles. Le Hay de Loncarty qui légua son joug sanglant à sa postérité, — l'Écossais qui fut la première illustration de la maison de Douglas, avaient-ils des ancêtres comparables aux miens? Car tu sais, Marie, que je tire mon nom d'une famille d'anciens guerriers, quoique leurs derniers descendans aient préféré les humbles travaux auxquels tu les as trouvés livrés; oui, la gloire guerrière va aussi bien à la maison de Glendonwyne, en la personne de ses derniers enfans, qu'aux noms les plus fiers de l'Écosse.

Il se promenait dans la salle en parlant ainsi, et son épouse souriait intérieurement en voyant comme son esprit était toujours attaché aux prérogatives de la naissance, et comme il cherchait à prouver qu'il y avait des droits, quelque éloignés qu'ils fussent, à l'instant même où il affectait de les mépriser. On peut bien juger qu'elle ne laissa pourtant échapper rien qui pût lui faire entrevoir qu'elle s'apercevait de sa faiblesse, ce qui aurait sensiblement blessé sa fierté.

Il avait été jusqu'au bout de l'appartement en réclamant pour la maison de Glendonwyne tous les priviléges de l'aristocratie: — Où donc est Wolf? demanda-t-il en revenant sur ses pas, je ne l'ai pas encore aperçu, et il était toujours le premier à me féliciter de mon retour.

— Wolf, dit lady Avenel avec un léger degré d'embarras dont elle aurait eu bien de la peine à se rendre compte à elle-même, Wolf est en ce moment à la chaîne. Il a été hargneux contre mon page.

— Wolf à la chaîne! Wolf hargneux contre un page! jamais Wolf n'a fait de mal à personne, et la chaîne

le rendra sauvage ou l'abâtardira. Holà, eh! s'écria-t-il en ouvrant une fenêtre, qu'on détache Wolf à l'instant.

On obéit, et Wolf désenchaîné accourut sur-le-champ dans l'appartement, où, dans l'excès de sa joie, il renversa les rouets, les quenouilles et tous les meubles qui se trouvèrent sur son passage. Lilias en les relevant ne put retenir l'exclamation que le favori du laird était aussi insupportable que le page de milady.

— Et qui est donc ce page, Marie? demanda le chevalier, dont l'attention fut appelée une seconde fois sur ce sujet par l'observation de la suivante; qui est ce page dont j'ai déjà entendu parler deux fois, et qu'on semble mettre en balance avec mon vieil ami Wolf! Depuis quand vous êtes-vous donné un page, ou qui est cet enfant?

— Je me flatte, mon cher Halbert, répondit-elle en rougissant un peu, que vous ne pensez pas que votre épouse y ait moins de droit que les autres femmes de sa condition?

— Non sans doute, Marie; et du moment que vous le désirez, cela me suffit. J'avoue cependant que je n'ai jamais aimé à entretenir de tels fainéans: un page de dame! Que les dames anglaises aient un jeune efféminé pour porter la queue de leur robe, du boudoir au salon, pour les éventer quand elles sommeillent, pour toucher le luth quand cela leur convient; à la bonne heure: mais nos Écossaises étaient autrefois au-dessus de cette petite vanité. La jeunesse d'Écosse ne doit connaître que la lance et l'étrier.

— Aussi, Halbert, n'est-ce que par plaisanterie que j'ai donné le nom de page à cet enfant. C'est un petit

orphelin qui a failli se noyer dans le lac, que nous avons sauvé, et que j'ai gardé au château depuis ce temps par charité. — Lilias, allez chercher le petit Roland.

Roland arriva, et, courant auprès de sa bienfaitrice, saisit sa robe d'une main, et fixa les yeux avec une attention mêlée de crainte sur la figure imposante du chevalier.

— Roland, dit lady Avenel, allez baiser la main de ce noble chevalier, et priez-le de vous accorder sa protection.

L'enfant n'obéit point, et, restant à son poste, continua de regarder sir Halbert d'un air timide.

— Approchez-vous donc du chevalier, Roland, répéta lady Avenel; que craignez-vous? Allez lui baiser la main.

— Je ne veux baiser d'autre main que la vôtre, répondit l'enfant.

— Faites ce qu'on vous ordonne, continua lady Avenel; — il est intimidé par votre présence, dit-elle à son mari pour tâcher de l'excuser; mais n'est-il pas vrai que c'est un bel enfant?

— Comme Wolf est un beau chien, répondit sir Halbert en caressant le fidèle animal; mais Wolf a un double avantage sur votre nouveau favori : il obéit aux ordres qu'il reçoit, et il n'entend pas les éloges qu'on lui donne.

— Maintenant, Halbert, je vois que vous êtes mécontent; et pourtant quelle en est la raison? Est-on blâmable de secourir un malheureux orphelin, et d'aimer ce qui est aimable en soi, ce qui mérite d'être aimé? Mais vous avez vu M. Warden à Édimbourg, et il vous a prévenu contre le pauvre enfant.

— Ma chère amie, Henry Warden connaît trop bien ses devoirs pour se mêler de vos affaires et des miennes. Je ne vous blâme ni d'avoir secouru cet enfant ni d'avoir conçu de l'affection pour lui. Mais je pense qu'attendu sa naissance et le sort auquel il semble destiné vous ne devriez pas le traiter avec une tendresse peu judicieuse, dont le résultat ne peut être que de le mettre hors d'état de remplir l'humble situation pour laquelle le ciel l'a fait naître.

— Mais, Halbert, regardez seulement cet enfant, et voyez s'il n'a pas l'air d'être appelé par le ciel à jouer un rôle plus noble que celui de paysan? Ne peut-il pas être destiné, comme d'autres l'ont été, à sortir d'un état obscur pour parvenir aux distinctions et aux honneurs?

Elle en était là quand, s'apercevant qu'elle marchait sur un terrain glissant, elle prit le parti le plus naturel en pareille occasion, et qui n'en est pas moins le plus mauvais, celui de s'arrêter tout à coup au milieu de sa justification. Ses joues devinrent cramoisies, et sir Halbert fronça un instant le sourcil : je dis un instant, car il était incapable de se méprendre sur les intentions de son épouse, et de lui supposer le dessein de faire une allusion mortifiante.

— Tout comme il vous plaira, mon amour, lui dit-il : je vous dois trop pour vous contrarier en quoi que ce soit qui puisse rendre plus supportable votre vie solitaire. Faites de cet enfant tout ce qu'il vous plaira, je vous laisse toute liberté à cet égard. Mais songez que c'est sur vous et non sur moi que repose cette charge. Souvenez-vous qu'il a des bras pour être utile aux hommes, et une ame pour adorer Dieu; élevez-le donc de manière à ce qu'il soit fidèle à son maître et au ciel.

Quant au reste, disposez-en comme vous le voudrez : c'est et ce sera votre affaire.

Cette conversation décida de la destinée de Roland Græme. A dater de cette époque, son maître fit peu d'attention à lui, et sa maîtresse continua à le gâter par une indulgence excessive.

Cette circonstance eut des suites importantes, et contribua à mettre dans tout son jour le caractère de l'enfant. Comme le chevalier semblait avoir tacitement résolu de ne se mêler en rien de ce qui concernait le protégé de son épouse, le jeune Roland ne fut pas assujetti à cette discipline sévère à laquelle, suivant l'esprit de ce siècle, était obligé de se soumettre quiconque s'attachait au service d'un seigneur écossais. L'intendant lui-même, ou majordome, car le premier domestique de chaque petit baron croyait avoir droit à ce titre, ne jugeait pas à propos de donner des ordres au favori de sa maîtresse, à qui la famille de Glendinning devait d'ailleurs le domaine d'Avenel.

Maître Jasper Wingate était un homme plein d'expérience, qui se vantait de connaître le monde ; et il savait diriger sa barque même contre vent et marée. Ce personnage plein de prudence fermait les yeux sur bien des choses, et évitait d'avoir à se plaindre de Roland, en n'exigeant de lui que ce qu'il était disposé à faire. Il conjecturait avec raison que, quoique ce jeune homme ne parût pas être bien avant dans les bonnes graces de son maître, cependant faire des plaintes contre lui serait s'exposer à l'inimitié de sa maîtresse, sans se rendre plus agréable au chevalier. D'après ces considérations, et probablement pour ne pas se fatiguer lui-même de peines inutiles, il n'assigna au jeune Roland aucune fonction

déterminée dans le château, le laissant en général maître de son temps et de ses volontés; et si par hasard il lui donnait quelque tâche à remplir, il était toujours prêt à admettre toutes les excuses que l'enfant alléguait pour faire pardonner sa paresse et sa négligence. Chacun imitant la prudence du majordome, Roland Græme ne reconnaissait aucune autorité dans le château, et il n'y acquérait que les connaissances qu'une ame active et un esprit naturellement juste lui permettaient d'obtenir sans le secours de personne.

La qualité de favori de milady ne contribua pas à faire voir Roland de très-bon œil par les gens de la suite du chevalier, dont plusieurs à peu près de son âge, tirés de la même condition, étaient assujettis à l'ancienne et rigoureuse discipline qu'on faisait observer chez un seigneur féodal. Il devint pour eux un objet d'envie et par conséquent de haine; mais il avait des qualités qu'on ne pouvait mésestimer. Un noble orgueil et un sentiment d'ambition qui se développa en lui de bonne heure firent pour lui ce que la sévérité, jointe à des leçons assidues, faisait pour les autres. Il déployait cette flexibilité précoce qui fait que les exercices du corps et de l'esprit deviennent un jeu plutôt qu'une étude, et il semblait acquérir par hasard et sans y penser les talens qu'on n'inculquait aux autres qu'à force de soins, de réprimandes, et quelquefois même de châtimens. Il apprit si parfaitement les exercices militaires, et tout ce qu'on était alors dans l'usage d'enseigner aux jeunes gens, qu'il étonnait ceux qui ignoraient qu'un enthousiasme ardent tient souvent lieu d'application constante. Les jeunes gens à qui l'on apprenait plus régulièrement le maniement des armes, l'équitation et les autres sciences

cultivées à cette époque, quelque envieux qu'ils fussent de l'indulgence ou de la négligence avec laquelle Roland était traité, n'avaient donc pas à se vanter de leur supériorité sur lui; quelques heures de travail et une volonté pleine d'énergie semblaient faire pour lui plus que plusieurs semaines d'instructions régulières ne faisaient pour les autres.

Ce fut avec ces avantages, si l'on doit leur donner ce nom, que le caractère de Roland commença à se développer. Hardi, absolu, tranchant, il était généreux s'il n'était pas contrarié, emporté si l'on résistait à ses volontés : il semblait se considérer comme ne dépendant de qui que ce fût, excepté sa maîtresse; et il avait obtenu insensiblement sur son esprit cette sorte d'ascendant qui est la suite ordinaire d'une indulgence excessive. Quoique les gens de la suite de sir Halbert vissent cet ascendant avec jalousie, et qu'ils saisissent souvent l'occasion de mortifier la vanité du jeune page, il s'en trouvait plus d'un qui cherchait à gagner les bonnes graces de lady Avenel en flattant son favori et en prenant son parti; car, quoiqu'un favori n'ait pas d'ami, comme le dit le poète (1), il est rare qu'il manque de partisans et de flatteurs. Roland Græme comptait principalement les siens parmi les habitans du hameau situé près du lac. Ces villageois, quelquefois tentés de comparer leur propre situation avec celle des hommes qui, attachés au service immédiat du chevalier, le suivaient constamment dans ses fréquens voyages à Édimbourg ou ailleurs, aimaient à se regarder plutôt comme les vassaux de lady Avenel que comme ceux de son mari. Il est vrai que l'af-

(1) Gay.

fection qu'elle montrait en toute occasion pour sir Halbert ne devait pas donner lieu à faire cette distinction; mais les villageois n'en croyaient pas moins qu'il devait lui être agréable de se voir l'objet d'un respect et d'une espèce de culte tout particuliers; ils agissaient du moins comme s'ils eussent pensé ainsi, et le principal moyen qu'ils employaient pour lui prouver leurs sentimens était le respect qu'ils témoignaient au favori de la descendante de leurs anciens seigneurs. Cette manière de flatter était trop agréable pour être blâmée, et l'occasion qu'elle fournit à Roland de se former en quelque sorte un parti dans le sein même de la baronnie ajouta encore à l'impétuosité d'un caractère fier, audacieux et indomptable.

Les deux habitans de la maison qui avaient les premiers manifesté un sentiment de jalousie contre le favori étaient Wolf et Henry Warden. Wolf oublia peu à peu son antipathie contre celui dont il avait sauvé la vie, et d'ailleurs il ne tarda pas à aller rejoindre Bran (1), Luath et tous les chiens célèbres des anciens jours. Mais Warden lui survécut, et conserva toutes ses préventions contre Roland. Ce digne homme, quoique bienveillant et doué d'une simplicité chrétienne, se faisait une idée peut-être un peu trop haute du respect qui lui était dû comme ministre de l'Évangile, et il exigeait des habitans du château plus de déférence que le jeune page, fier de la faveur de sa maîtresse, et naturellement hautain et impérieux, n'était disposé à lui en accorder. L'air hautain et indépendant de Roland; son amour pour la parure, son dégoût pour l'instruction, son endurcissement

(1) Chien d'Ossian. — Éd.

contre toutes remontrances, étaient des circonstances qui portaient le bon vieillard, plus zélé que charitable, à le désigner comme un vase de colère, et à prédire que l'orgueil et la hauteur d'esprit qu'il nourrissait le conduiraient à sa ruine. Presque tout ce qui était attaché à sir Halbert Glendinning partageait la même opinion; mais comme Roland jouissait des bonnes graces de lady Avenel, et que le chevalier ne montrait jamais d'humeur contre lui, chacun était assez politique pour garder son opinion pour soi.

Ce jeune homme sentait parfaitement la situation désagréable dans laquelle il était placé ; mais si dans toute la maison de ses maîtres il ne trouvait que froideur et dédain, il s'en vengeait en prenant sur les autres domestiques un air de supériorité qui forçait les plus obstinés à l'obéissance; et, s'il en était haï, il avait du moins la satisfaction d'en être craint.

L'éloignement de Warden pour Roland Græme avait été une recommandation en sa faveur dans l'esprit d'Édouard Glendinning, frère de sir Halbert, qui maintenant, sous le nom de père Ambroise, était du petit nombre des moines à qui il avait été permis de demeurer dans l'abbaye de Sainte-Marie de Kennaquhair avec l'abbé Eustache. Le respect qu'on avait pour sir Halbert avait empêché qu'on ne les renvoyât de leur cloître, quoique leur ordre fût alors presque partout supprimé. L'exercice public de leur culte leur avait été interdit; on s'était emparé de leurs biens et de tous leurs revenus; il ne leur restait qu'une modique pension.

Le père Ambroise venait de temps en temps, quoique assez rarement, faire une visite au château; et l'on remarquait qu'il accordait à Roland une attention toute

particulière, et que celui-ci répondait à ses avances avec une cordialité qu'il ne témoignait à personne.

Ainsi se passèrent quelques années, pendant lesquelles le chevalier d'Avenel ne cessa point de jouer un rôle important dans les convulsions de son malheureux pays, tandis que le jeune Græme, dont les talens continuaient à croître sans études, aspirait à atteindre l'âge où il pourrait sortir de son obscurité.

CHAPITRE IV.

« Au milieu des plaisirs de la table et du vin,
» Un jeune seigneur eut l'audace
» De reprocher à Valentin
» Son origine obscure et sa naissance basse. »

VALENTIN et ORSON.

ROLAND GRÆME avait environ dix-sept ans quand, un matin d'été, il descendit dans la fauconnerie de sir Halbert Glendinning pour voir si l'on avait soin d'un jeune faucon qu'il avait déniché lui-même, au risque de se rompre le cou ou de se briser les membres, sur un rocher des environs nommé Gledscraig. N'étant pas satisfait des soins qu'on avait pris, il ne manqua pas d'en témoigner son mécontentement au fils du fauconnier, qui était chargé de cette besogne.

— Quoi! monsieur le drôle, s'écria-t-il, est-ce donc ainsi que vous donnez à mon faucon de la viande sans

l'avoir lavée, comme s'il s'agissait d'un vil corbeau! Voilà deux jours que vous avez négligé de lui donner sa cure (1). Croyez-vous que je me sois donné la peine d'aller dénicher cet oiseau sur le Gledscraig pour le voir gâter par votre négligence? Et pour ajouter plus de poids à cette réprimande, il l'accompagna d'une couple de soufflets qui firent crier le négligent pourvoyeur de faucons, peut-être plus haut que le cas ne l'exigeait.

Adam Woodcock, fauconnier d'Avenel, était Anglais de naissance; mais il avait été si long-temps au service de Glendinning, qu'il était maintenant plus attaché à son maître qu'à son pays. Il était fier et jaloux de sa science, comme le sont ordinairement les maîtres de l'art; du reste il était bouffon et un peu poète, ce qui ne diminuait en rien la bonne opinion qu'il avait de lui-même; bon vivant, aimant un flacon d'ale plus qu'un long sermon, sachant jouer des mains quand l'occasion l'exigeait, fidèle à son maître et comptant un peu sur le crédit qu'il avait sur lui.

Adam Woodcock, tel que nous venons de le peindre, ne trouva pas bon que Roland se fût permis d'infliger à son fils une correction manuelle. — Holà! holà! mon beau page, dit-il en se mettant entre lui et l'objet de sa colère, tout doux s'il vous plaît, et malgré votre veste brodée ne jouez pas ainsi des mains. Si mon garçon a eu quelque tort, je saurai bien le châtier moi-même sans que vous vous en mêliez.

— Je vous battrai tous les deux, répondit Roland sans hésiter, si vous ne vous acquittez pas mieux de votre devoir. Voilà un faucon placé en bonnes mains! j'ai trouvé

(1) Terme de fauconnerie.

ce lourdaud lui donnant de la viande sans l'avoir lavée ; et c'est un fauconneau (1)!

— Et qui vous a donc appris à élever les faucons, mon jeune page? Je vous dis qu'on ne doit laver la viande qu'on donne aux fauconneaux que lorsqu'ils sont en état de se percher. Si on le faisait plus tôt, ce serait risquer de leur donner le mal de bec, et c'est ce que n'ignore pas quiconque est en état de distinguer un faucon d'un épervier.

— C'est ta paresse qui en est cause, faux Anglais! s'écria Roland sans l'écouter, tu ne songes qu'à boire et à dormir, et tu laisses le soin de ton ouvrage à ce fainéant, qui ne s'en inquiète pas plus que toi.

— Ah! je suis donc un paresseux, dit le fauconnier, moi qui ai trois couples de faucons à soigner, sans parler de ceux qu'il faut dresser et de ceux qui sont déjà formés au vol, et c'est un page de dame qui est assez diligent pour me prendre en défaut! et je suis un faux Anglais! Et qui êtes-vous vous-même? Ni Anglais, ni Écossais, ni chair, ni poisson, un bâtard du *territoire contesté*, qui n'a ni famille, ni parens, ni alliés; un épervier qui veut se donner les airs d'un noble faucon.

La réponse à ces sarcasmes fut un soufflet si bien appliqué qu'il renversa le fauconnier dans le bassin de la fauconnerie. Adam Woodcock se releva aussitôt, et, saisissant un bâton, il se préparait à se venger de l'insulte qu'il avait reçue, quand Roland tirant son poignard, lui jura par tout ce qu'il y avait de plus sacré que, s'il avait

(1) Les autorités ne sont pas d'accord sur le temps pendant lequel on doit laver la viande avec laquelle on nourrit les jeunes faucons. (*Note de l'auteur*).

le malheur de le toucher, la scène serait ensanglantée. Le bruit devint tel, que plusieurs domestiques accoururent, et entre autres le majordonne, grave personnage de qui nous avons déjà parlé, et dont la chaîne d'or et le bâton blanc annoncaient l'autorité dont il était investi. A l'arrivée de ce haut dignitaire la querelle s'apaisa; mais il saisit cette occasion pour faire à Roland une mercuriale sur l'inconvenance de sa conduite envers ses compagnons de service, et il l'assura que, s'il rendait compte de cette affaire à son maître qui était absent en ce moment, mais qu'on attendait tous les jours, sa résidence au château ne serait pas de longue durée. Néanmoins, ajouta-t-il, j'en ferai mon rapport à milady.

— Cela est juste! vous avez raison, maître Wingate, s'écrièrent plusieurs voix en même temps. Il faut que milady voie si dans une maison bien ordonnée, et où règne la crainte de Dieu, on doit tirer le poignard pour un mot.

Celui qui était l'objet de ce ressentiment général, maîtrisant non sans peine le mouvement qui le portait à répliquer avec mépris et colère, remit son poignard dans le fourreau, jeta un regard de dédain sur les domestiques assemblés, et, tournant sur ses talons, poussa ceux qui se trouvaient entre lui et la porte, et sortit de la fauconnerie.

— Cette maison n'est pas l'arbre où je ferai mon nid, dit le fauconnier, s'il faut que cet étourneau y soit perché plus haut que les autres.

— Il m'a donné un coup de fouet, dit un palefrenier, parce que la queue du cheval hongre de Sa Seigneurie n'était pas arrangée à sa fantaisie.

— Et je vous assure, dit la blanchisseuse, que ce

jeune maître ne se gêne pas pour vous appeler vieille guenipe, si par malheur il se trouve une tache de suie à son col.

Le résultat général fut que maître Wingate devait faire un rapport à milady, sans quoi l'on ne pourrait plus vivre sous le même toit que Roland Græme.

Le majordome les entendit tous en silence; et, leur faisant signe de se taire, il leur parla avec toute la dignité de Malvolio lui-même (1).

—Messieurs, leur dit-il, sans vous oublier, mesdames, ne jugez pas plus mal de moi si je procède avec plus de précaution que de hâte dans cette affaire. Notre maître est un brave chevalier, et il doit commander hors de chez lui et dans son château, dans les champs et dans les bois, dans le salon et dans l'écurie, comme on dit. Notre maîtresse, que le ciel la bénisse! est une dame noble d'une illustre famille, héritière légitime de ce château et de ce domaine. Elle aime aussi à faire ses volontés, et quant à cela, montrez-moi la femme qui pense différemment. Or elle a soutenu, elle soutient et elle soutiendra ce maudit page.—Pourquoi? c'est ce que je ne puis vous dire. Mais comme on voit les dames de qualité prendre pour favori l'une un perroquet bavard, l'autre un singe de Barbarie, de même elle a pris pour le sien ce démon de page, sans aucune raison si ce n'est qu'elle l'a empêché de se noyer; ce qui n'aurait pas été un grand malheur. Ici maître Wingate fit une pause.

— Je le garantis contre tout accident d'eau douce ou d'eau salée, dit le fauconnier; s'il n'est pas pendu comme

(1) Intendant ridicule d'une pièce de Shakspeare. — Éd.

voleur ou comme assassin, je consens à ne jamais chaperonner un faucon (1).

— Paix, Adam Woodcock! dit Wingate en étendant la main. Or donc, milady s'étant prise de belle passion pour ce godelureau, comme je l'ai déjà dit, diffère en cela de notre maître, qui ne donnerait pas un shilling de sa peau. Mais me convient-il, à moi Wingate, de semer la division entre eux, de mettre, comme on dit, le doigt entre l'arbre et l'écorce, pour un jeune efflanqué que je voudrais pourtant de bon cœur voir chasser de la baronnie à coups de fouet! Prenons patience, et l'orage crèvera sans que nous nous en mêlions. J'ai été en service depuis que j'ai de la barbe au menton jusqu'à ce moment que cette barbe est grise, et j'ai vu rarement un domestique prospérer en prenant le parti de sa maîtresse contre son maître; mais j'ai toujours vu se perdre celui qui prenait parti pour le seigneur contre la dame.

— Et ainsi, dit Lilias, il faut que nous soyons tous, hommes et femmes, coqs et poules, dominés par ce petit parvenu. Je veux d'abord voir qui doit céder de nous deux, je vous le promets. J'espère, maître Wingate, qu'avec toute votre prudence vous voudrez bien dire à milady ce que vous avez vu aujourd'hui, si elle vous le commande.

— Dire la vérité quand milady me l'ordonne, répondit le prudent majordonne, est en quelque sorte mon devoir, pourvu et bien entendu que je puisse la dire sans risque et sans inconvénient, soit pour moi-même, soit pour quelqu'un de mes camarades; car la langue d'un

(1) On se rappelle ici la première scène de *la Tempête*. — Éd.

rapporteur peut faire autant de mal qu'une flèche de soldat.

— Mais ce page de Satan n'est pas un de vos camarades, s'écria Lilias, et je me flatte que vous n'avez pas dessein de le soutenir contre nous tous.

— Croyez-moi, mistress Lilias, si j'en trouvais l'instant propice, je lui donnerais de tout mon cœur un coup de langue, et il serait bien appliqué.

— Cela suffit, maître Wingate, il faudra bientôt qu'il déchante : si ma maîtresse ne me demande pas ce qui s'est passé avant qu'elle soit de dix minutes plus vieille, elle n'est pas femme, et je ne me nomme pas Lilias Bradbourne.

Pour exécuter son plan, Lilias ne manqua pas de se présenter devant sa maîtresse avec tout l'extérieur d'une personne qui possède un secret important; c'est-à-dire la bouche pincée , les yeux en l'air, les lèvres pressées l'une contre l'autre comme si elle les avait fait coudre pour prévenir toute indiscrétion, et avec un air de mystère répandu sur tout son extérieur, semblant dire : Je sais quelque chose, mais j'ai résolu de ne pas vous en instruire.

Lilias avait bien jugé du caractère de sa maîtresse. Toute bonne, toute sage qu'était lady Avenel, elle n'en était pas moins digne fille de notre mère Ève, et elle ne put voir l'air mystérieux de la femme de chambre sans désirer d'en connaître la cause secrète. Pendant quelques instans, mistress Lilias fit la sourde oreille, soupirant, murmurant tout bas quelques mots, levant plus que jamais les yeux vers le ciel : — elle n'avait rien à dire; elle espérait qu'il n'en arriverait rien. Toutes ces simagrées, comme elle le prévoyait, ne firent qu'exciter plus vivement la cu-

riosité de lady Avenel. Elle pressa davantage la suivante.

— Dieu merci, dit Lilias, je ne suis pas une rapporteuse; je n'ai jamais fait d'histoires sur personne, Dieu merci; jamais je n'ai médit de leur conduite; je ne suis jalouse de qui que ce soit. Au surplus, Dieu merci, il n'y a pas eu de meurtre jusqu'à présent.

— Un meurtre dans le château! s'écria lady Avenel; que veut-elle donc dire? Lilias, expliquez-vous sur-le-champ, ou vous aurez sujet de vous en repentir.

— Eh bien, milady, dit Lilias qui ne demandait qu'à se délier la langue, puisque vous me l'ordonnez je vous dirai la vérité; mais, si elle vous déplaît, vous vous souviendrez que c'est vous qui l'avez voulu. Roland Græme a poignardé Adam Woodcock, voilà tout.

— Juste ciel! s'écria lady Avenel; est-il mort.

— Non, Dieu merci, milady; mais il l'aurait tué si l'on n'était venu bien vite au secours du pauvre fauconnier. Au surplus, c'est peut-être votre bon plaisir que le jeune page poignarde les domestiques comme il les a jusqu'ici bâtonnés et maltraités à coups de fouet.

— Vous vous faites impertinente, Lilias! allez dire au majordome de venir me parler sur-le-champ.

Lilias ne se fit pas répéter cet ordre; elle courut chercher maître Wingate, l'amena à sa maîtresse en le faisant marcher plus vite que le circonspect intendant ne l'aurait voulu, et lui dit chemin faisant : — Je lui ai attaché la pierre au cou; c'est à vous de serrer le nœud de manière à ce qu'elle ne s'échappe pas.

Le majordome, trop prudent pour se compromettre, se contenta de lui faire un signe d'intelligence, et se présenta devant sa maîtresse avec une apparence de respect, partie réel, partie affecté, et avec un air de saga-

cité qui annonçait la bonne opinion qu'il avait de lui-même.

— Que signifie ce que j'apprends, Wingate? demanda lady Avenel; est-ce ainsi que vous maintenez l'ordre dans le château? Vous souffrez que les gens de la maison de sir Halbert Glendinning tirent le poignard l'un contre l'autre, comme s'ils étaient dans une caverne de brigands! Woodcock est-il dangereusement blessé? et qu'est devenu ce malheureux jeune homme?

— Milady, jusqu'à présent aucun de vos gens n'a été blessé, répondit l'homme à la chaîne d'or; mais je n'oserais prendre sur moi de vous dire combien il pourra y en avoir de tués d'ici à Pâques si l'on ne prend quelque moyen pour en imposer à ce jeune homme. Ce n'est pas que ce jeune homme ne soit un beau jeune homme, ajouta-t-il en se reprenant, et fort adroit dans ses exercices; mais il est un peu trop prompt à jouer des mains, du fouet et du poignard.

— Et à qui en est la faute, maître Wingate? Votre devoir n'était-il pas de lui apprendre à se conduire convenablement, et à ne pas troubler la paix du château?

— Si milady veut que j'en supporte le blâme, je dois sans doute me soumettre à sa volonté; mais je la prie de considérer qu'à moins que je ne cloue son poignard dans le fourreau il ne m'est pas plus possible de l'empêcher de l'en tirer qu'il ne me le serait de fixer le vif-argent, ce dont toute la science de Raymond Lulle n'a pu venir à bout.

— Je n'ai que faire de votre Raymond Lulle, s'écria lady Avenel perdant patience. Envoyez-moi M. Warden. Vous devenez tous beaucoup trop savans pour moi pendant les longues et fréquentes absences de votre maître.

Plût à Dieu que ses affaires lui permissent de rester dans son château, pour y gouverner ses gens; car c'est une tâche qui devient trop difficile pour moi.

— A Dieu ne plaise, milady, que vous pensiez véritablement ce que vous venez de dire! vos vieux serviteurs ont droit d'espérer qu'après avoir rempli leurs devoirs pendant tant d'années vous leur rendrez assez de justice pour ne pas retirer votre confiance à leurs cheveux gris, parce qu'ils ne peuvent morigéner l'humeur impétueuse d'un jeune blanc-bec qui, il faut bien le dire, porte la tête un peu trop haute.

— Retirez-vous; j'attends tous les jours sir Halbert. A son retour il prendra lui-même connaissance de cette affaire. Laissez-moi, Wingate, ajouta-t-elle d'un ton plus doux, et dites à M. Warden que je désire le voir. Je sais que vous êtes un bon serviteur; je crois que le jeune homme est un peu vif, mais je ne puis m'empêcher de penser que ce sont mes bontés pour lui qui lui ont fait ici tant d'ennemis.

Le majordome fit une tentative pour expliquer ses bonnes intentions; mais sa maîtresse lui imposa silence, et il se retira après lui avoir fait un salut respectueux.

Le chapelain arriva ; mais, bien loin d'apporter à lady Avenel des consolations, il se montra disposé à rejeter sur son indulgence excessive la cause de tous les troubles que le caractère impétueux de Roland Græme avait déjà occasionés et pourrait occasioner par la suite dans le château.—Je suis fâché, honorable dame , lui dit-il, que vous n'ayez pas daigné écouter mes conseils dans l'origine. Il est aisé de diriger le cours du ruisseau qui sort de la source; mais quand il est devenu un torrent il est bien difficile de lutter contre lui, ho-

norable dame; (je me sers de cette expression non par un vain usage, mais parce que je vous ai toujours honorée et aimée comme une dame digne de l'être). C'est contre mon avis qu'il vous a plu d'élever ce jeune homme assez haut pour l'approcher de votre rang.

—Que voulez-vous dire, mon vénérable ami ? je n'ai fait de ce jeune homme qu'un page ; ai-je fait en cela quelque chose qui déroge à mon honneur et à ma dignité ?

—Je n'ai pas dit cela, milady. C'est par bienfaisance que vous vous êtes chargée de cet enfant, et je ne vous dispute pas le droit de lui avoir donné ce titre futile de page, quoique l'éducation d'un enfant à la suite d'une femme ne tende qu'à inspirer la fainéantise, la mollesse, l'orgueil et l'arrogance; c'est, selon moi, tout ce qu'on peut en attendre. Mais je vous blâme plus directement de n'avoir pas pris assez de soins pour le préserver des dangers dont vous l'entouriez, pour dompter et humilier un esprit naturellement impérieux et superbe. Vous avez fait entrer un lionceau dans votre asile; vous avez admiré la beauté de sa crinière, la grace de ses mouvemens, et vous avez négligé de l'enchaîner comme l'exigeait son naturel féroce. Vous l'avez laissé aussi libre que s'il habitait encore la forêt. Et maintenant qu'il montre les dents, qu'il mord, qu'il déchire, comme la nature l'y avait destiné, vous êtes surprise et vous appelez du secours.

— M. Warden, dit lady Avenel d'un ton piqué, vous êtes l'ancien ami de mon mari, et je crois à la sincérité de votre affection pour lui et pour tout ce qui lui appartient : mais permettez-moi de vous dire que, quand je vous ai prié de venir pour me donner des conseils, je

ne m'attendais pas à recevoir de vous des reproches aussi durs. Si j'ai eu tort d'aimer ce pauvre orphelin plus que les autres enfans qui se trouvent dans la même situation, je doute qu'une semblable erreur mérite une censure aussi rigoureuse. Si son caractère impétueux exigeait plus de sévérité, il me semble que vous deviez réfléchir que je suis femme, et que, si je me suis trompée involontairement, le devoir d'un ami est de me montrer le chemin que je dois suivre, et non de me reprocher de m'être égarée. Je voudrais que le bon ordre fût rétabli dans le château avant le retour de mon mari. Il n'aime pas à voir la discorde régner parmi ceux qui dépendent de lui, et je serais fâchée qu'il pût croire qu'un jeune homme que j'ai protégé y eût donné lieu. Que me conseillez-vous de faire ?

— De renvoyer ce jeune homme de chez vous, milady.

— Vous ne pouvez me donner un tel conseil : comme chrétien, comme ami de l'humanité, vous ne pouvez me conseiller de renvoyer de chez moi un être qui n'a d'autre ressource que ma protection, et à qui cette protection, peu judicieuse si vous le voulez, a suscité tant d'ennemis.

— Je ne vous dis pas de l'abandonner tout-à-fait, milady : il est possible de lui trouver une autre place plus convenable à la situation dans laquelle sa naissance l'a placé. Ailleurs il peut devenir un membre utile à la société; ici il n'est qu'un tison de discorde et une pierre d'achoppement. Ce jeune homme a des éclairs de bon sens et d'intelligence, quoiqu'il manque d'application; je lui donnerai une lettre de recommandation pour Olearius Schinderhausen, savant professeur à Leyde, qui a besoin d'un sous-maître. Là, indépendamment de

l'instruction gratuite dont il pourra profiter, si Dieu lui en donne la grace, il aura cinq marcs d'appointement par an, sans compter les habits de réforme du professeur qui n'en porte aucun plus de deux ans.

— Cette place ne lui conviendra pas, mon bon M. Warden, dit lady Avenel retenant avec peine un sourire, nous réfléchirons à loisir sur cette affaire. En attendant, je me flatte que vous adresserez quelques remontrances à mes gens sur la nécessité de réprimer la haine et la jalousie, et que vous leur ferez sentir que leur devoir envers Dieu et leur respect pour leurs maîtres leur défendent de se livrer à des passions si dangereuses.

— Vous serez obéie, milady; jeudi prochain je prononcerai une exhortation à cet effet. Je lutterai contre le démon de violence et de rage qui s'est introduit dans mon petit troupeau, et je me flatte qu'avec le secours du ciel je serai le chien vigilant qui chasse le loup de la bergerie.

La fin de cette conversation fut ce qui fit le plus de plaisir à Henri Warden. La chaire produisait à cette époque sur l'esprit public les mêmes effets qu'on a vu la presse produire depuis ce temps; et, ainsi que nous l'avons déjà vu, il avait obtenu des succès comme prédicateur. Il s'ensuivait qu'il s'exagérait beaucoup le pouvoir de son éloquence, et que, comme plusieurs de ses confrères de la même époque, il saisissait avec grand plaisir toute occasion de faire entrer dans ses discours quelque sujet important d'intérêt public ou particulier. Dans ce siècle grossier on ne connaissait pas cette délicatesse qui défend toute personnalité publique, et de même que le prédicateur de la cour interpellait quel-

quefois le roi lui-même, et lui prescrivait la marche qu'il devait suivre dans les affaires de l'état, ainsi l'aumônier d'un seigneur lui adressait en face et sans ménagement, dans la chapelle de son propre château, tous les reproches qu'il lui paraissait avoir mérités.

Le sermon par le moyen duquel Henry Warden se proposait de ramener la concorde dans le château d'Avenel avait pour texte ce passage bien connu : *Celui qui frappe du glaive périra par le glaive.* C'était un singulier mélange de bon sens et de pédantisme, d'éloquence véritable et de mauvais goût. Il s'étendit beaucoup sur le mot *frapper,* apprenant à ses auditeurs qu'il fallait entendre par là les coups d'estoc ou de taille, les coups de lance, de flèche, de mousquet, et généralement de tout instrument pouvant donner la mort. De même il prouva que le mot *glaive* devait s'entendre de l'épée, du cimeterre et de la faux.—Mais, continua-t-il en prenant un ton plus animé, si le texte sacré prononce anathème contre quiconque frappe d'une de ces armes que l'homme a inventées pour exercer les hostilités ouvertes, à plus forte raison condamne-t-il l'usage de celles qui, d'après leur forme, semblent avoir été imaginées pour commettre des actes de perfidie et de trahison plutôt que pour attaquer un ennemi préparé à se défendre. Dans ce nombre, ajouta-t-il en fixant les yeux sur Roland Græme qui était assis sur un coussin aux pieds de sa maîtresse, et qui portait à sa ceinture cramoisie un poignard à manche doré, dans ce nombre je comprends plus particulièrement cet instrument de mort que portent de notre temps non-seulement les bandits et les coupe-jarrets, auxquels il devrait être exclusivement consacré, mais même des jeunes gens dévoués au ser-

vice d'honorables dames, et qui ne font la guerre que dans leur anti-chambre. Oui, mes frères, cette arme pernicieuse que le génie du mal peut seul avoir produite, est comprise dans le terme général de *glaive :* n'importe que ce soit un stylet que nous avons emprunté du traître Italien, un poignard à deux tranchans, tel qu'en porte le sauvage montagnard, ou un couteau de chasse comme on en voit suspendus au ceinturon de nos maraudeurs des frontières, ou une dague, instrument inventé par Satan pour porter des coups plus sûrs et plus difficiles à parer. Le spadassin lui-même rougit de se servir de cet instrument de trahison, qui ne convient ni au soldat ni à l'homme, mais qui est l'arme favorite de ces êtres qui, passant leurs jours au service d'une femme, deviennent des hermaphrodites efféminés, et joignent aux défauts et aux passions d'un sexe la perfidie et la lâcheté de l'autre.

On ne saurait décrire l'effet que ce discours produisit sur la petite congrégation réunie dans la chapelle. Lady Avenel semblait embarrassée et offensée; les domestiques pouvaient à peine cacher sous l'apparence d'une profonde attention la joie avec laquelle ils entendaient Henry Warden lancer les foudres de son éloquence contre le favori, objet du ressentiment général; Lilias relevait la tête avec tout l'orgueil de l'animosité satisfaite, tandis que le majordome, gardant une stricte neutralité, fixait les yeux sur un vieil écusson attaché à la muraille du côté opposé au prédicateur, et paraissait l'examiner avec soin, préférant probablement encourir le reproche de ne pas faire attention au sermon, plutôt que d'avoir l'air d'écouter avec une approbation marquée ce qui semblait contrarier si vivement sa maîtresse.

Le jeune homme contre qui cette harangue était dirigée, et qui n'avait pas encore appris à réprimer la violence de ses passions, ne put déguiser la fureur qu'il éprouvait en se voyant ainsi publiquement livré au mépris et à la censure du petit monde dans lequel il vivait. Ses lèvres pâlirent, et une vive rougeur lui couvrit le front; il grinça les dents, se tordit les mains, et puis soudain il saisit machinalement l'arme à laquelle le prédicateur avait attaché un caractère si odieux ; enfin il sentit sa rage croître à un tel point, que, craignant d'être poussé à quelque éclat, il se leva précipitamment, traversa la chapelle, et en sortit à l'instant.

Le prédicateur s'interrompit un instant en le voyant passer avec la rapidité de l'éclair, jetant sur lui un regard auquel il aurait voulu donner le pouvoir destructeur du tonnerre. Mais, dès que Roland fut sorti de la chapelle en tirant avec violence la porte qui communiquait au château, Warden trouva dans sa retraite une de ces occasions dont il savait profiter pour faire impression sur ses auditeurs. Prenant un ton lent et solennel, il prononça ce nouveau texte : *Il s'est retiré d'entre nous, parce qu'il n'était pas des nôtres !* — le malade a repoussé la coupe salutaire à cause de son amertume; — le blessé n'a pas permis au chirurgien bienfaisant de sonder sa blessure pour la guérir; — la brebis s'est enfuie du bercail pour se livrer aux loups dévorans, parce qu'elle n'a pu se conduire avec l'humilité exigée par le bon pasteur. Ah! — mes frères, craignez l'orgueil; craignez ce péché qui se montre souvent à nos faibles yeux sous des couleurs brillantes. Que sont les honneurs de la terre?—orgueil, et rien qu'orgueil.—Que sont nos talens dont nous sommes si fiers? — orgueil et

vanité. — Les voyageurs parlent de sauvages qui s'ornent de coquilles, qui se teignent le corps, et sont aussi fiers de leur parure que nous le sommes de nos misérables avantages charnels. — C'est l'orgueil qui allume l'épée flamboyante qui garde l'entrée du paradis terrestre. — C'est l'orgueil qui a rendu Adam mortel, et qui l'a fait errer sur la surface de la terre dont il aurait été le maître. — L'orgueil a introduit parmi nous le péché, et double la noirceur de chaque péché qu'il cause. C'est l'avant-poste d'où le démon et la chair résistent le plus opiniâtrément aux assauts de la grace; jusqu'à ce qu'il soit emporté, point d'espoir pour le pécheur. Arrachez donc de votre cœur ce maudit rejeton de la pomme fatale; déracinez-le, fût-il adhérent aux principes mêmes de votre vie. Profitez de l'exemple de l'infortuné pécheur qui vient de nous quitter, et écoutez la grace qui parle à vos ames, avant que votre cœur soit endurci comme une meule de moulin. Luttez, résistez, et l'ennemi fuira loin de vous. Que la chute des autres vous serve d'exemple. Surtout ne vous fiez pas sur vos propres forces; car la confiance en soi-même est le symptôme le plus dangereux de cette maladie. Le pharisien se croyait peut-être humble lorsqu'il remerciait Dieu dans le temple de ne pas être comme le publicain : mais tandis que ses genoux pressaient le marbre, sa tête s'élevait aussi haut que le faîte du temple. Ne vous trompez point, n'offrez donc pas une fausse monnaie à celui à qui l'or le plus pur est à peine digne d'être présenté : elle serait reconnue au creuset de la sagesse toute-puissante. — Veillez, priez : les veilles peuvent quelque chose ; les prières peuvent beaucoup ; la grace peut tout.

Et il termina son discours par une exhortation tou-

chante et animée, invitant ses auditeurs à implorer le secours de la grace divine, avec laquelle il n'est rien d'impossible à la faiblesse humaine.

L'auditoire n'écouta pas ce discours sans montrer beaucoup d'émotion, quoiqu'on puisse douter si le sentiment général de triomphe qu'inspirait la retraite honteuse du page était un des fruits de l'humilité chrétienne recommandée par le prédicateur. L'expression de la physionomie des auditeurs ressemblait beaucoup à l'air de satisfaction d'une troupe d'enfans qui, ayant vu punir un de leurs compagnons pour une faute dont ils n'étaient pas complices, se remettent à leur tâche avec une double ardeur, d'abord parce qu'ils n'ont pas été punis eux-mêmes, et ensuite parce que leur camarade l'a été.

Lady Avenel regagna son appartement avec des sentimens bien différens. Elle était mécontente que Warden eût pris pour sujet d'une discussion publique une affaire domestique à laquelle elle prenait un intérêt personnel. Mais elle savait que le digne homme réclamait ce droit comme appartenant à la liberté chrétienne due à son ministère, et que l'usage général du temps autorisait cette prétention. La conduite de son protégé l'affligeait encore bien davantage. En manquant d'une manière si publique non-seulement au respect qu'il devait avoir pour sa présence, mais à celui qu'on accordait invariablement alors à tout ministre des autels, il avait donné une preuve de cet esprit indomptable dont ses ennemis l'accusaient. Et cependant, tant qu'il avait été sous ses yeux, elle n'avait aperçu en lui que cette fierté bouillante et cette vivacité irréfléchie pardonnables à son âge. Elle sentait fort bien que cette opinion

pouvait lui avoir été inspirée par un peu de partialité et par l'indulgence qu'elle lui avait toujours témoignée; et néanmoins elle ne croyait pas possible qu'elle se fût complètement trompée dans l'idée qu'elle avait conçue de son caractère. Une humeur emportée et violente ne peut guère se cacher sous une hypocrisie continuelle, et quoique Lilias lui fît quelquefois entendre charitablement que ces deux défauts n'étaient pas incompatibles, elle ne pouvait s'en rapporter aux observations des autres plutôt qu'à sa propre expérience. La pensée seule de ce jeune orphelin avait pour son cœur un charme dont elle ne pouvait s'expliquer la cause. Il semblait lui avoir été envoyé par le ciel pour remplir ces intervalles de langueur et d'ennui qu'occasionaient les absences fréquentes de son mari. Peut-être lui devenait-il encore plus cher, parce qu'elle ne lui voyait aucun autre ami qu'elle-même, et parce qu'elle sentait qu'en le sacrifiant elle faisait triompher sur son jugement celui de son mari, de Warden et de toute la maison, circonstance qui est rarement indifférente à la meilleure des femmes.

Enfin elle prit la résolution de ne pas abandonner son page tant qu'elle pourrait raisonnablement le protéger; et, pour voir jusqu'à quel point elle pouvait encore le faire, elle donna ordre qu'on le fît venir en sa présence.

CHAPITRE V.

« Quand les flots conjurés sont près d'ensevelir
» Le vaisseau trop chargé sur le point de périr,
» On voit sacrifier au danger qui le presse,
» Le nautonnier son mât, le marchand sa richesse;
» Chacun pense à ses jours plus qu'à ses intérêts.
» Ainsi, quand la révolte assiège son palais,
» On voit maint potentat, conjurant la tempête,
» Du plus cher favori faire tomber la tête. »

Ancienne comédie.

Il se passa quelque temps avant que Roland Græme arrivât. Son ancienne amie Lilias, chargée d'aller l'avertir, avait d'abord cherché à ouvrir la porte du petit appartement qu'il occupait, se promettant sans doute charitablement de jouir de la confusion du coupable. Mais un morceau de fer rond ou carré, communément nommé verrou, opposa un obstacle invincible à ses bonnes intentions. Elle frappa et appela en même temps : — Roland! Roland Græme! monsieur Roland Græme!

(en appuyant sur le mot *monsieur*) vous plairait-il d'ouvrir la porte? Que faites-vous donc? Faites-vous vos prières dans votre chambre, puisque vous n'avez pas jugé à propos de les finir à l'église? Il faudra y faire une tribune grillée pour vous, afin que les yeux des autres ne puissent tomber sur votre noble personne! Ces sarcasmes n'obtinrent aucune réponse. — Eh bien! M. Roland, ajouta la suivante, je vais dire à ma maîtresse qu'elle vous fasse porter son message par quelqu'un qui soit en état d'enfoncer la porte.

— Que désire votre maîtresse? demanda le page sans se montrer.

— Parbleu! ouvrez-moi la porte, et vous le saurez : il me semble que je ne suis pas obligée de vous souffler ma commission par le trou de la serrure.

— Le nom de votre maîtresse est une sauve-garde pour votre impertinence, dit Roland en ouvrant la porte. Que me veut milady?

— Elle veut que vous veniez lui parler sur-le-champ dans le salon, répondit Lilias. Je présume qu'elle veut vous faire connaître ses intentions sur la manière dont on doit se comporter dans la chapelle.

— Dites à milady que je vais me rendre à ses ordres, dit Roland en rentrant dans son appartement, dont il ferma la porte sans attendre que Lilias se fût retirée.

— Charmante politesse! dit la suivante en partant; et elle informa sa maîtresse que Roland viendrait quand cela lui conviendrait.

— S'est-il servi de pareils termes, ou est-ce une addition de votre façon? lui demanda froidement sa maîtresse.

— Vraiment, milady, répliqua Lilias, évitant de

répondre directement à cette question, il avait l'air de vouloir dire bien d'autres impertinences, si j'avais eu envie de les écouter. Mais le voici, et vous l'entendrez lui-même.

Roland Græme se présenta d'un air plus fier et le teint plus animé que de coutume. On voyait quelque embarras dans ses traits; mais on n'y apercevait ni crainte ni repentir.

— Jeune homme, lui demanda lady Avenel, que voulez-vous que je pense de la conduite que vous avez tenue aujourd'hui?

— Si elle vous a offensée, milady, j'en suis profondément affligé.

— Si vous n'aviez offensé que moi, je vous pardonnerais plus aisément ; mais votre conduite offensera aussi votre maître. Vous vous êtes rendu coupable de violence envers vos camarades, et vous avez manqué de respect à Dieu en la personne de son ministre.

— Permettez-moi de vous répondre, milady, que si j'ai offensé ma maîtresse, ma bienfaitrice, mon unique protectrice, c'est la seule faute que je puisse me reprocher, la seule dont je puisse souffrir qu'on m'accuse. Je ne suis point au service de sir Halbert Glendinning; il n'a pas le droit de me blâmer d'avoir châtié un insolent valet, et je ne crains pas que le ciel soit courroucé contre moi parce que j'ai traité avec mépris les reproches d'un prédicateur intrigant qui n'était pas autorisé à m'en adresser.

Lady Avenel avait déjà eu occasion de remarquer le naturel irritable de son favori, et l'impatience avec laquelle il souffrait les reproches et les réprimandes. Mais en ce moment sa conduite prenait un caractère

plus grave et plus déterminé, et elle hésita un instant sur la manière dont elle devait traiter un jeune homme qui se donnait tout à coup le ton et le langage d'un homme fait, et qui en montrait la résolution. Après un moment de réflexion, elle prit l'air de dignité qui lui était naturel, et lui dit :

— Est-ce bien à moi, Roland, que vous osez parler ainsi ? Est-ce pour me forcer à me repentir des faveurs dont je vous ai comblé que vous vous déclarez indépendant, et que vous ne reconnaissez de maître ni sur la terre ni dans le ciel? Avez-vous oublié ce que vous étiez? Songez-vous à ce que vous deviendriez si je vous retirais ma protection?

— Je n'ai rien oublié, milady; je n'ai que trop de mémoire. Je sais que sans vous j'aurais péri dans ces eaux, dit-il en étendant la main vers le lac, dont on voyait par la croisée la surface agitée par un vent d'ouest. Votre bonté a été plus loin; vous m'avez protégé contre la méchanceté des autres et contre ma propre folie. Vous êtes la maîtresse d'abandonner, si bon vous semble, l'orphelin que vous avez élevé. Vous avez tout fait pour lui, et il ne se permet aucune plainte; cependant, milady, ne m'accusez pas d'ingratitude; j'ai supporté pour vous ce que je n'aurais souffert pour personne au monde que pour ma bienfaitrice.

— Pour moi ! s'écria lady Avenel; et que pouvez-vous avoir eu à endurer pour moi, quand tout ce que j'ai fait pour vous ne devrait vous inspirer que des sentimens de reconnaissance?

— Vous êtes trop juste, milady, pour exiger que je sois reconnaissant de la froideur avec laquelle sir Halbert Glendinning m'a toujours traité, froideur qui va

presque jusqu'à l'aversion ; des marques constantes de mépris et de malveillance que je n'ai cessé de recevoir de tout ce qui compose votre maison, et de l'homélie dont votre révérend chapelain a régalé aujourd'hui son auditoire à mes dépens.

— Entendit-on jamais pareille chose! s'écria Lilias en levant vers le ciel les yeux et les mains; il ne parlerait pas autrement s'il était le fils d'un chevalier ou d'un comte!

Le page lui lança un coup d'œil de mépris; mais ne daigna pas lui répondre. Lady Avenel, qui commençait à se trouver sérieusement offensée, et qui cependant voyait avec peine la folie de son favori, reprit la parole sur le même ton.

— En vérité, Roland, vous vous oubliez d'une manière si étrange, que vous me forcerez à prendre des mesures pour vous faire perdre la trop bonne opinion que vous avez de vous-même, en vous replaçant dans le rang qui vous convient dans la société.

— Et le vrai moyen pour cela, dit Lilias, ce serait de le chasser du château en mendiant, comme il y est entré quand milady a eu la bonté de l'y accueillir.

— Lilias s'exprime trop durement, dit lady Avenel; mais elle dit la vérité, jeune homme; et je ne crois pas devoir ménager plus long-temps cet orgueil qui paraît vous avoir complètement tourné la tête. On vous a donné de riches vêtemens, on vous a traité comme le rejeton d'une noble famille, et vous avez oublié quel est le sang qui circule dans vos veines.

— Avec votre permission, milady, Lilias n'a pas dit la vérité; et vous ne connaissez pas assez ma famille pour avoir le droit de la traiter avec un tel mépris. Je

ne suis pas fils d'un mendiant; ma grand'mère n'a jamais mendié, ni ici ni ailleurs : elle aurait plutôt péri de misère sur une lande déserte. Des malheurs nous ont chassés de notre demeure : pareil accident est arrivé à plus d'un autre. Le château d'Avenel, avec son lac et ses tours, n'a pas toujours mis ses maîtres à l'abri de l'infortune et du besoin.

— Voyez l'assurance! s'écria Lilias, il reproche à milady les malheurs de sa famille!

— Il aurait pu m'épargner cette allusion, dit lady Avenel, affectée de ce souvenir.

— Elle était nécessaire pour ma justification, milady, dit Roland, sans quoi je n'aurais pas prononcé un mot qui pût vous causer la moindre peine. Mais croyez que le sang qui circule dans mes veines n'est pas un sang vil. Je ne connais point ma famille; mais la seule parente que je possède m'a assuré qu'elle est de noble race, et je sens dans mon cœur quelque chose qui me confirme cette vérité.

— Et c'est d'après cette vague assurance que vous prétendez jouir des égards et des prérogatives qu'on n'accorde qu'au rang et à la naissance! Allez, jeune homme, rendez-vous justice à vous-même, ou mon majordome vous châtiera comme un enfant opiniâtre et insolent. On vous a trop épargné les corrections qui conviennent à votre âge et à votre situation.

— Et avant que votre majordome me les fasse connaître, s'écria Roland, s'abandonnant enfin aux mouvemens impétueux qu'il avait réprimés jusqu'alors, il fera lui-même connaissance avec mon poignard! Milady, j'ai été trop long-temps le vassal d'une pantoufle et l'esclave d'un sifflet d'argent; cherchez un autre que

moi pour vous servir, et ayez soin de le choisir d'une naissance assez vile et d'un caractère assez bas pour se soumettre au mépris de vos valets, et pour donner le nom de maître à un vassal de l'Église.

— J'ai mérité cette insulte, dit lady Avenel, je l'ai méritée en endurant et en nourrissant si long-temps votre insolence. Retirez-vous, sortez du château ce soir même, je vous fournirai des moyens de subsistance jusqu'à ce que vous puissiez vous en procurer d'une manière honnête, quoique je craigne bien que vos idées de grandeur imaginaire ne vous les fassent paraître tous comme indignes de vous, et que vous n'en vouliez connaître d'autres que la rapine et la violence. Sortez, et ne vous présentez jamais devant mes yeux.

Le page se jeta à ses pieds avec l'air du plus violent chagrin. — Ma chère et honorée maîtresse!... s'écria-t-il; mais il lui fut impossible de prononcer une syllabe de plus.

— Levez-vous, lui dit sa maîtresse; l'hypocrisie est un moyen qui ne suffit pas pour cacher l'ingratitude.

— Je suis incapable de l'une et de l'autre, milady, s'écria Roland avec feu en se relevant avec cette vivacité qui lui était naturelle; ne croyez pas que j'aie dessein de vous supplier de me permettre de continuer à rester plus long-temps dans votre château; depuis long-temps j'ai résolu de le quitter, et je ne me pardonnerai jamais d'avoir souffert que vous m'ayez dit : *Retirez-vous*, avant de vous avoir dit moi-même : *Je me suis retiré*. J'embrassais vos genoux pour vous conjurer de me pardonner une parole irréfléchie qui m'a échappé dans la chaleur de l'emportement, et que je n'aurais pas dû prononcer devant vous; je ne vous demande pas d'autre grace.

Vous avez fait beaucoup pour moi ; mais, je vous le répète, vous savez mieux ce que vous avez fait pour moi que ce que j'ai eu à souffrir pour vous.

— Roland, dit lady Avenel encore émue d'un sentiment de compassion pour son favori, vous pouviez avoir recours à moi quand vous vous trouviez insulté ; vous ne deviez ni souffrir les insultes, ni chercher à vous en venger vous-même, tandis que vous étiez sous ma protection.

— Et si ces insultes venaient de personnes que vous aimiez et que vous favorisiez, devais-je troubler votre tranquillité par des rapports fatigans et des plaintes éternelles ? Non, milady, j'ai supporté mon fardeau en silence, et la reconnaissance dont vous m'accusez de manquer est le seul motif qui m'ait empêché de vous demander justice, ou de me la faire à moi-même d'une manière plus certaine. Au surplus il est temps que nous nous séparions. Je n'étais pas né pour vivre dans la dépendance, favorisé par ma maîtresse jusqu'à ce que je fusse victime des calomnies des autres. Puisse le ciel répandre ses bénédictions sur votre tête chérie et respectée, et, pour l'amour de vous, sur tout ce qui vous est cher.

Il avait déjà fait quelques pas pour sortir quand lady Avenel le rappela. Il s'arrêta sur-le-champ, et se retourna vers elle.

— Malgré mon mécontentement, lui dit-elle, je n'ai pas intention, et il ne serait pas juste, de vous congédier sans moyens d'existence ; prenez cette bourse.

— Pardon, milady, mais permettez-moi de me retirer sans me dégrader à mes propres yeux au point de recevoir l'aumône. Si le peu de services que j'ai pu vous

rendre sont une compensation pour ma nourriture et mon entretien, je vous suis encore redevable de la vie, et c'est une dette dont je ne pourrai jamais m'acquitter. Reprenez donc cette bourse, et daignez plutôt me dire que je ne vous laisse pas courroucée contre moi.

— Je suis moins courroucée, dit lady Avenel avec douceur, que chagrine de vous voir un caractère si fantasque et si opiniâtre. Mais prenez cet or; vous en aurez certainement besoin.

— Que le ciel vous récompense de ce ton de bonté et de cette dernière marque d'indulgence! Quant à votre or, je ne puis l'accepter; j'ai du courage et des forces, et je ne suis pas aussi dépourvu d'amis que vous pouvez le croire; peut-être un jour pourrai-je vous prouver ma gratitude autrement que par des paroles.

A ces mots il fléchit le genou devant elle, saisit une de ses mains, qu'elle ne chercha pas à retirer, la baisa respectueusement, et sortit à pas précipités.

Lilias resta quelques instans les yeux fixés sur sa maîtresse, qui était si pâle qu'on eût dit qu'elle allait s'évanouir. Mais lady Avenel, retrouvant ses forces sur-le-champ, congédia sa suivante, et se retira dans sa chambre.

CHAPITRE VI.

« Il n'est dans la maison point de secret pour toi;
» Ce qu'on dit, ce qu'on fait, tu le sais, et pourquoi?
» C'est que tu rends souvent ta visite à l'office.
» Pour être instruit de tout nul lieu n'est plus propice.
» De ses maîtres on peut y jaser, Dieu merci!
» Le laquais y bavarde, et la soubrette aussi. »

Ancienne comédie.

Le lendemain de la scène que nous venons de décrire, le favori disgracié quitta le château de grand matin; et à l'heure du déjeuner le circonspect majordome et mistress Lilias, réunis dans la chambre de cette dernière, causaient gravement de l'événement du jour, ayant pour entretenir la conversation quelques gâteaux et un petit flacon de vin des Canaries, que le prudent intendant avait eu soin d'apporter.

— Le voilà donc parti ! dit la soubrette en prenant son verre : eh bien, à son bon voyage !

— Amen ! répondit gravement le majordome; je ne souhaite pas de mal au pauvre jeune homme.

— Et il est parti comme un canard sauvage, dit Lilias, de même qu'il est arrivé ; on n'a pas eu besoin d'ouvrir les portes ni de baisser les ponts-levis pour lui. Il s'est embarqué sur l'*Hérode*, comme on appelle la barque, quoique ce soit une honte de donner le nom d'un chrétien à des planches jointes avec du fer ; et il a traversé le lac sans autre aide que celle de ses deux bras. Il a laissé tous ses plus beaux habits éparpillés dans sa chambre. Je ne sais qui se donnera la peine de les ramasser ; ce n'est pourtant pas qu'ils n'en vaillent la peine.

— Sans doute, mistress Lilias, et dans ce cas je crois pouvoir prédire qu'ils ne resteront pas sur le plancher.

— Mais dites-moi donc, maître Wingate, n'êtes-vous pas réjoui jusqu'au fond du cœur de voir la maison débarrassée de ce petit parvenu qui prétendait nous jeter dans l'ombre ?

— Quant à ce qui est de se réjouir, mistress Lilias, ceux qui ont vécu aussi long-temps que moi dans les grandes maisons ne se pressent jamais de se réjouir ; et pour Roland Græme, quoique son départ nous ôte un grand embarras, vous savez le proverbe : — on sait ce qu'on quitte, on ne sait ce qu'on prend.

— On ne sait ce qu'on prend ! Moi je dis que nous ne pouvons jamais avoir rien de pire ou de si mauvais. Il aurait été la ruine de ma pauvre chère maîtresse (et ici elle prit son mouchoir), corps, ame et biens, car elle dépensait pour lui plus d'argent que pour quatre des domestiques de la maison.

Mistress Lilias, dit le sentencieux majordome, je crois que nous ne devons pas nous inquiéter ainsi de notre maîtresse; elle est compétente à tous égards pour prendre soin de son corps, de son ame, et de ses biens par-dessus le marché.

— Vous ne parleriez peut-être pas ainsi si vous aviez vu comme elle avait l'air de la femme de Loth hier soir quand le jeune page lui faisait ses adieux. Ma maîtresse est une femme sage, vertueuse, bienfaisante; il n'y a que du bien à en dire; mais je n'aurais pas voulu pour deux schellings et un plack que sir Halbert l'eût vue en ce moment.

— Fi, fi, fi, mistress Lilias! des serviteurs prudens doivent avoir des yeux et des oreilles, mais point de langue. D'ailleurs on sait combien milady est attachée à sir Halbert, et ce n'est pas sans raison; où trouver un meilleur chevalier dans tout le royaume?

— Fort bien! fort bien! je n'y entends pas de mal. Mais ceux qui vont chercher de l'honneur si loin de chez eux ne savent pas toujours ce qu'ils trouveront au logis, et voilà tout. Ne faut-il pas faire attention, d'ailleurs, à la solitude dans laquelle vit milady? N'est-ce pas cette raison qui lui a fait accueillir un petit mendiant qu'un chien avait été pêcher dans le lac?

— Et voilà justement pourquoi il ne faut pas tant se presser de se réjouir. Si votre maîtresse avait besoin d'un favori pour passer le temps, à présent que son protégé est parti, le temps n'en passera pas plus vite pour elle; et si elle en veut choisir un autre, soyez bien sûre qu'elle n'en manquera point.

— Et pourquoi ne fixerait-elle pas ce choix dans sa propre maison, parmi les personnes dont elle a éprouvé

le zèle et la fidélité, qui, depuis des années, ont mangé son pain? J'ai connu une dame tout aussi huppée qu'elle qui n'a jamais pensé à avoir d'autre amie ou d'autre favorite que sa femme de chambre, sauf les égards qu'on doit toujours à un ancien et fidèle majordome, maître Wingate.

— Sans doute, sans doute; je vois bien quel est votre but; mais vous n'y arriverez pas. En supposant les choses comme nous les représentons, ce ne seront ni vos cornettes, soit dit sans leur manquer de respect, mistress Lilias, ni mes cheveux blancs et ma chaîne d'or, qui rempliront le vide que le départ de Roland Græme va faire éprouver à notre maîtresse. Il arrivera quelque jeune ministre prêchant une nouvelle doctrine, quelque jeune médecin proposant un nouveau remède, quelque vaillant cavalier qui lui demandera la permission de porter ses couleurs pour courir la bague, quelque adroit ménestrel qui saura trouver le moyen d'arriver au cœur d'une femme, comme on dit que le signor David Rizzio est arrivé à celui de notre pauvre reine, et voilà les gens qui remplaceront le favori, et non un vieux majordome et une femme de chambre qui..... qui..... n'a plus ses quinze ans.

— Je sais que vous avez de l'expérience, maître Wingate, et de bonne foi je voudrais que notre maître cessât de courir les champs, et s'occupât davantage des affaires de sa maison: je crains que le papisme n'y pénètre. Savez-vous ce que j'ai trouvé dans une des poches du maître page? Un chapelet, oui, un chapelet! des *ave* et des *credo* en grains d'or! Je me suis jetée dessus comme un faucon: voyez, le voici.

— Je n'en doute pas, je n'en doute pas, dit Wingate

en remuant la tête d'un air expressif; j'ai souvent remarqué que le jeune homme se livrait à des pratiques qui sentaient le papisme ; et il avait grand soin de se cacher pour cela. Mais vous trouverez le catholique sous le manteau du presbytérien , comme on a souvent découvert un fripon sous le capuchon d'un moine. — Que voulez-vous ? nous sommes tous mortels. — Oh ! c'est bien un vrai rosaire, ajouta-t-il en l'examinant avec attention, et il s'y trouve au moins quatre onces d'or.

— Et je vais me hâter de le faire fondre sur-le-champ, de peur qu'il ne cause la perdition de quelque pauvre ame.

— Bonne précaution, mistress Lilias ! très-bonne précaution !

— J'en ferai faire une paire de boucles de souliers, car je ne voudrais pas porter ailleurs qu'aux pieds des joyaux qui ont peut-être appartenu au pape; que sait-on? Non, quand ce seraient des diamans. Voilà le résultat des allées et venues du père Ambroise dans le château ; il est aussi fin que le chat qui guette l'instant de voler la crème.

— Le père Ambroise est frère de notre maître, dit gravement le majordome.

— Vous avez raison, maître Wingate; mais est-ce une raison pour qu'il vienne pervertir de bons chrétiens, et en faire des papistes ?

— A Dieu ne plaise! mistress Lilias ; mais, après tout, il y a dans le monde des gens qui sont pires que les papistes.

— Je ne sais où il faut les chercher, dit la suivante avec quelque aigreur ; mais je présume que, si l'on vous

parlait de Satan lui-même, vous diriez aussi qu'il y a des gens pires que lui.

— Bien certainement je le dirais, si je voyais Satan assis à côté de moi.

— Que Dieu nous protège! s'écria Lilias en tressaillant; quel plaisir trouvez-vous, maître Wingate, à m'effrayer ainsi?

— Ce n'était pas mon intention, mistress Lilias. Écoutez-moi: les papistes ont le dessous quant à présent; mais qui sait combien durera ce *quant à présent?* Il existe dans le nord de l'Angleterre deux comtes papistes, les comtes de Northumberland et de Westmoreland, qui détestent jusqu'au mot de réformation, et qui sont assez puissans pour ébranler un trône de la chrétienté. Notre roi d'Écosse, que Dieu le protège! est un vrai protestant, j'en conviens; mais sa mère, qui était notre reine (je crois pouvoir dire aussi sans crime que Dieu la protège!), sa mère, dis-je, est catholique, et bien des gens commencent à croire qu'elle a été traitée bien durement, tels que les Hamilton de l'ouest, les Gordon du nord, et quelques-uns de nos clans des frontières, qui désirent tous voir du nouveau; et s'il arrive du nouveau, il est probable que la reine reprendra sa couronne, et alors on chantera la grand'messe; et adieu les chaires, les robes de Genève et les bonnets de soie noire.

— Est-ce bien vous, maître Jasper Wingate, vous qui avez eu le bonheur d'entendre la parole, et d'assister aux précieuses instructions du digne M. Henry Warden? est-ce bien vous qui avez la patience de dire, ou seulement de penser, que le papisme puisse tomber sur nous comme un torrent, et que la femme Marie

puisse encore faire du trône royal d'Écosse un trône d'abomination? Je ne m'étonne plus que vous fassiez tant de civilités à ce moine encapuchonné quand il vient ici avec ses yeux baissés, qu'il n'ose jamais lever sur milady, avec sa voix mielleuse et ses bénédictions! Qui lui ferait bon accueil, si ce n'est M. Wingate!

— Mistress Lilias, répondit le majordome du ton d'un homme qui veut terminer la discussion, il y a raison pour tout. Si j'ai fait politesse au père Ambroise, si j'ai permis qu'il eût quelques conférences secrètes avec ce Roland Græme, si j'ai reçu sa bénédiction, dont je me soucie fort peu, c'est parce que je respecte le sang de mon maître; et si Marie remonte sur le trône, qui sait s'il ne deviendra pas un arbre qui puisse nous procurer un appui aussi solide que celui que son frère nous prête aujourd'hui? car, la reine recouvrant son autorité, bonsoir au comte de Murray, et il sera bienheureux s'il peut conserver sa tête sur ses épaules. Or le chevalier notre maître partage nécessairement le sort du comte, son protecteur. Et qui doit plus vraisemblablement monter sur sa selle vide que le même père Ambroise? Le pape peut lui accorder dispense de ses vœux, et, au lieu d'un moine de Sainte-Marie, nous verrions en lui un guerrier, sir Édouard Glendinning.

La colère et la surprise faisaient garder le silence à Lilias, tandis que son vieil ami, d'un air fort content de lui-même, faisait connaître ainsi ses spéculations politiques. Enfin son ressentiment se fraya passage et s'exhala en ces termes :

— Quoi! maître Wingate, vous qui avez mangé pendant tant d'années le pain de ma maîtresse, pour ne

rien dire de celui de mon maître, vous pensez qu'elle puisse être dépossédée de son château d'Avenel par un misérable moine qui n'a pas même l'honneur d'être son parent? Moi qui ne suis qu'une femme, je voudrais voir auparavant lequel est le plus solide de son froc ou de mon cotillon. Fi! maître Wingate! si je ne vous regardais pas comme une ancienne connaissance, ceci irait aux oreilles de ma maîtresse, dût-elle me nommer bavarde et rapporteuse, comme lorsque je lui dis que Roland avait tué le cygne d'un coup de fusil.

Le majordome si prudent fut un peu déconcerté en voyant que les détails dans lesquels il était entré sur ses vues profondes avaient fait naître des soupçons sur sa fidélité, au lieu d'exciter l'admiration de sa sagesse et de sa prévoyance; et il s'efforça sur-le-champ de battre en retraite, et de se justifier en adoucissant certaines expressions et en expliquant les autres. Cependant il se trouva intérieurement fort offensé de la manière déraisonnable dont il avait plu à mistress Lilias Bradbourne d'interpréter sa politique, et fut bien convaincu que, si elle désapprouvait ses sentimens, c'était uniquement parce que, si jamais le père Ambroise devenait maître du château, il aurait certainement besoin d'un intendant, et regarderait comme inutiles les services d'une femme de chambre.

Après cette explication, qui fut reçue comme le sont ordinairement les explications, les deux amis se séparèrent avec un peu moins de cordialité que de coutume, Lilias pour répondre au sifflet d'argent de sa maîtresse, qui l'appelait auprès d'elle, et le majordome pour s'acquitter des devoirs de son département. Wingate sentait que sa sagesse mondaine avait été prise en

défaut par l'attachement moins intéressé de la femme de chambre; et Lilias se vit obligée de regarder l'intendant comme un homme dont le dévouement était entièrement subordonné aux circonstances.

CHAPITRE VII.

« Quand j'ai six sous dans ma bourse,
» Partout on me fait crédit;
» Mais quand je suis sans ressource,
» Il faut payer sans répit. »

Ancienne chanson.

Tandis que le départ du page faisait le sujet de la conversation rapportée dans le chapitre précédent, le ci-devant favori continuait son voyage solitaire, sans trop savoir quel en était le but ni quel en serait le résultat. Il avait dirigé sa barque vers la partie du lac la plus éloignée du village, pour tâcher de partir sans être aperçu des habitans. Son orgueil lui disait que son départ exciterait leur surprise; et il répugnait à se voir l'objet de leur compassion, tandis que sa générosité lui faisait craindre que les marques d'intérêt qu'on pour-

rait lui donner ne fussent rapportées défavorablement au château. Il ne tarda pas à se convaincre qu'il n'avait rien à appréhender pour ses bons amis relativement à ce dernier point. A peine avait-il le pied sur le rivage, qu'il rencontra un jeune homme plus âgé que lui de quelques années, qui, en d'autres occasions, s'était trouvé trop honoré de l'accompagner à la chasse pour ramasser et porter son gibier. Ralph Fisher s'approcha pour le saluer avec autant d'empressement que d'humilité.

— Vous voilà en course de bien bonne heure, M. Roland! Et sans chien et sans faucon ?

— J'ai peut-être dit adieu pour toujours aux chiens et aux faucons, Ralph ; j'ai été renvoyé... je veux dire, je quitte le château.

— Quoi! passez-vous au service du chevalier? allez-vous prendre la cuirasse et la lance?

— Non, non vraiment. J'ai quitté le château d'Avenel pour n'y plus rentrer.

— Et où allez-vous donc ?

— C'est une question à laquelle je ne pourrais répondre en ce moment, car je ne le sais pas encore moi-même.

— Au bout du compte, peu importe quel chemin vous preniez. Milady ne vous aura pas laissé partir sans mettre une bonne doublure aux poches de votre justaucorps.

— Ame sordide! croyez-vous que j'aurais accepté la charité d'une femme qui m'abandonne, à l'instigation d'un prédicateur hypocrite et d'une femme de chambre intrigante? Le pain que j'aurais acheté avec son argent m'aurait étouffé dès la première bouchée.

Ralph le regarda d'un air de surprise, non sans quelque mélange de mépris. — Eh bien, eh bien! dit-il, il n'y a pas de quoi se mettre en colère; chacun connaît son estomac. Quant à moi, si j'étais à courir les champs à pareille heure du jour sans savoir que devenir, je ne serais pas fâché de sentir dans ma poche une couple de doubles couronnes, n'importe d'où elles vinssent. Mais, si vous voulez... oui, vous pouvez venir avec moi chez mon père... c'est-à-dire seulement pour aujourd'hui; car demain nous attendons mon oncle Munelaws; mais, comme je vous le dis, si cela vous fait plaisir pour aujourd'hui.

La froideur de cette invitation et le soin qu'avait pris Ralph de répéter qu'elle n'était faite que pour un jour firent bouillir le sang irritable de Roland, et offensèrent son orgueil.

— J'aimerais mieux passer la nuit sous la voûte des cieux, comme je l'ai fait plus d'une fois sans nécessité aussi urgente, s'écria-t-il, que d'entrer dans la chaumière enfumée de votre père, qui sent l'usquebaugh et la tourbe plus que le plaid d'un montagnard.

— Vous en êtes bien le maître, répliqua Ralph; mais, si vous allez bien loin le gousset vide, vous souhaiterez peut-être plus d'une fois de trouver un verre d'usquebaugh et un bon feu de tourbe. Au surplus, mon offre valait bien un *je vous remercie;* car tout le monde ne se soucierait pas de s'exposer à être mal vu pour faire politesse à un domestique renvoyé.

Le sang monta au visage de Roland. — Ralph, s'écria-t-il, songez que vous avez déjà fait connaissance avec ma houssine, avec celle que vous me voyez à la main.

Ralph, gaillard vigoureux et bien découplé, sentant la supériorité de ses forces, rit d'un air méprisant en entendant cette menace.

— Ce peut bien être le même *gourdin*, répondit-il, mais non pas la même *main* (1); et ces deux mots riment comme dans une ballade. Écoutez-moi, monsieur le ci-devant page de milady, quand vous leviez votre fouet, si je ne levais pas le mien, ce n'était pas de peur de vous, mais de vos maîtres; et aujourd'hui je ne sais qui me retient de vous payer de vos politesses avec cette branche de coudrier, et de vous montrer que j'épargnais alors la livrée du château, et non votre sang et vos os, M. Roland.

Malgré la rage qui l'étouffait, le favori disgracié fut assez prudent pour réfléchir qu'en continuant cette altercation il s'exposerait à se faire maltraiter par un paysan évidemment plus robuste que lui; et, tandis que son antagoniste restait devant lui les bras croisés, d'un air qui semblait le défier, il sentit avec amertume le changement de sa situation, et versa des larmes de dépit, qu'il s'efforça inutilement de retenir.

Le villageois grossier ne put s'empêcher d'être ému de la détresse de son ancien camarade.

— Écoutez donc, M. Roland, lui dit-il, je ne voulais que badiner. Quand ce ne serait qu'à cause de l'ancienne connaissance, je ne voudrais pas vous frapper. Mais, à l'avenir, mesurez bien votre homme avant de parler de houssine; votre bras n'est qu'un fuseau, comparé au mien. Mais j'entends le vieux Adam Wood-

(1) *It may be the same hand*
But not the same brand.

Éd.

cock qui siffle son faucon ; allons le joindre ; nous passerons une joyeuse matinée, et nous irons ensuite chez mon père malgré la tourbe et l'usquebaugh. Qui sait ? nous vous trouverons peut-être quelque moyen honnête de gagner votre pain, quoique cela ne soit pas facile dans le temps où nous vivons.

Le malheureux page ne répondit rien, et il avait le visage couvert de ses deux mains, tandis que Ralph continuait à lui donner ce qu'il croyait être des consolations.

— Quand vous étiez le favori de milady, on disait que vous étiez orgueilleux ; quelques-uns même vous appelaient papiste, et je ne sais pas quoi. A présent que vous n'avez plus personne pour vous soutenir, il faut que vous soyez affable et cordial, que vous écoutiez les instructions du ministre pour ôter toutes ces idées de la tête des gens. S'il vous dit que vous êtes en faute, il faut baisser la tête devant lui. Si un seigneur ou le favori d'un seigneur fait à son tour jouer la houssine sur vous, il faut lui dire : Je vous remercie d'avoir épousseté mon habit, ou quelque chose de semblable, en un mot faire ce que je faisais avec vous. Mais j'entends encore Adam Woodcock. Allons, venez, Roland, venez ; je continuerai à vous instruire chemin faisant.

— Je vous remercie, Ralph, répondit Roland en tâchant de prendre un air d'indifférence et un ton de supériorité ; mais j'ai un autre chemin à suivre, et je ne puis marcher dans le vôtre.

— Fort bien, M. Roland ; chacun connaît ses affaires, et je n'ai pas envie de vous détourner de votre chemin, comme vous dites. Allons, une poignée de mains avant de nous quitter. Vous ne voulez pas ! soit ! vous pouvez

être fier tant qu'il vous plaira. Adieu donc, beaucoup de plaisir dans votre voyage !

— Adieu, adieu, dit Roland : et le paysan s'éloigna en sifflant, ne paraissant nullement fâché d'être débarrassé d'une connaissance qui pouvait lui devenir à charge sans lui être d'aucune utilité.

Roland Græme continua à marcher tant que Ralph put l'apercevoir, afin de ne pas avoir l'air de vaciller dans sa résolution, ou de n'avoir pas un but déterminé, s'il s'arrêtait sur le même lieu ; mais cet effort lui fut pénible. Il se sentait comme étourdi ; il lui semblait que la terre était mobile sous ses pieds, et il manqua deux ou trois fois de tomber, quoiqu'il fût sur un gazon très-uni. Il continua pourtant à avancer en dépit de l'agitation intérieure qu'il éprouvait, et enfin, ayant vu Ralph disparaître derrière une colline, son courage l'abandonna tout à coup, il s'assit sur l'herbe, s'abandonna à l'expression naturelle de l'orgueil blessé, du chagrin et de la crainte, et versa un torrent de larmes.

Lorsque la première violence de sa douleur fut passée, le jeune homme, isolé et sans appui dans le monde, sentit le soulagement que procurent les larmes. Les siennes coulaient encore, mais elles n'avaient plus la même amertume. Des sensations affligeantes, mais plus douces, furent éveillées dans son ame par le souvenir de sa bienfaitrice, de l'inépuisable bonté qu'elle lui avait toujours témoignée en dépit de tant de traits d'insubordination qu'il se reprochait maintenant comme autant de crimes ; de la protection qu'elle lui avait accordée tant contre la malveillance des autres que contre sa propre folie, et dont il aurait encore joui si l'excès de sa présomption ne l'eût forcée à la lui retirer.

— Quelques outrages que j'aie eus à supporter, pensa-t-il, ils ont été la juste récompense de mon ingratitude. N'ai-je pas eu tort d'ailleurs d'accepter l'hospitalité, de consentir à devenir l'objet de la tendresse plus que maternelle de ma bienfaitrice; et de lui cacher quelle était ma religion? Il faut qu'elle sache qu'un catholique n'est pas moins reconnaissant qu'un puritain; que j'ai été inconsidéré, mais non méchant; qu'au milieu de mes plus grands torts je l'ai toujours aimée, honorée, respectée; que l'orphelin a pu être insensé, mais qu'il n'a jamais été ingrat.

Ces idées se succédant rapidement dans son esprit, il reprit le chemin du château à grands pas. Mais quand il songea au mépris avec lequel on le verrait probablement arriver humilié, et, comme on devrait naturellement le supposer, venant solliciter le pardon de sa faute et la permission de reprendre son service de page, il ralentit sa marche, mais il ne s'arrêta point.

— Qu'on m'accable de mépris et de dérision, pensa-t-il; qu'on parle de l'orgueilleux humilié, de la chute du superbe, peu m'importe; c'est un châtiment dû à ma folie, et je le souffrirai avec patience. Mais si ma bienfaitrice elle-même allait me croire assez lâche et assez bas pour n'avoir d'autre but, en lui demandant mon pardon, que d'obtenir qu'elle me rende tous les avantages dont je jouissais auprès d'elle, comment pourrais-je supporter ce soupçon?

Il s'arrêta à ces mots, et son orgueil, appelant à son secours toute son obstination naturelle, lui représenta que, bien loin de regagner les bonnes graces de lady Avenel, il ne ferait qu'encourir son mépris en suivant la marche que lui avait inspirée la première ferveur de son repentir.

— Si j'avais un prétexte plausible, quelque raison à alléguer, quelque motif qui prouvât que je ne retourne pas au château en suppliant dégradé, avec quel empressement je m'y rendrais! Mais, dans la situation où je me trouve, je ne puis m'y résoudre, mon cœur se briserait.

Comme il faisait ces dernières réflexions, quelque chose passa dans l'air si près de lui que la plume qui décorait sa toque en fut agitée. Il leva les yeux, et reconnut le faucon favori de sir Halbert, qui, voltigeant autour de sa tête, semblait réclamer l'attention d'un ancien ami. Roland étendit le bras et fit le signal auquel était accoutumé l'oiseau, qui vint aussitôt se percher sur son poing, et qui, s'occupant à lisser ses plumes, regardait de temps en temps Roland comme pour lui demander pourquoi il ne le caressait pas suivant sa coutume.

— Ah! Diamant, s'écria-t-il, comme si l'oiseau l'eût entendu, nous devons être désormais étrangers l'un pour l'autre. J'ai été bien des fois témoin de tes prouesses; je t'ai vu attaquer plus d'un brave héron; mais c'en est fait, plus de chasse pour moi.

— Et pourquoi cela, M. Roland? dit Adam Woodcock, qu'un buisson avait caché jusqu'alors aux yeux du favori disgracié, pourquoi n'y aurait-il plus de chasse au faucon pour vous? Que serait la vie sans la chasse? Rappelez-vous la vieille ballade :

Allan aimerait mieux dans un cachot languir,
Que d'être libre aux lieux où nul faucon ne vole :
Allan aimerait mieux mourir,
Que vivre où le coursier jamais ne caracole.
La chasse est le seul vrai plaisir.

La voix du brave fauconnier était amicale, son abord cordial, et la manière dont il chanta son couplet annonçait franchise et loyauté. Mais le souvenir de la querelle qu'il avait eue avec lui, et ses suites, embarrassaient Roland, et il ne savait que répondre. Woodcock vit son hésitation, et en devina la cause.

— Eh bien! M. Roland, lui dit-il, vous qui êtes à moitié Anglais, puisque vous êtes né sur le territoire contesté, croyez-vous que, moi qui le suis tout-à-fait, je puisse garder de la rancune contre vous, et quand vous êtes dans l'affliction? Ce serait agir comme certains Écossais (sauf le respect que je dois à mon maître), qui savent faire bonne mine à mauvais jeu, attendre l'occasion favorable, être avec vous à pot et à rôt, vous suivre à la pêche et à la chasse, rire, boire, jaser, et, quand ils peuvent trouver leur belle, vous paient une vieille dette d'un bon coup de poignard. Woodcock n'a pas de mémoire pour ses anciens comptes. Vous m'avez rudoyé, c'est vrai; mais qu'importe! Je puis supporter de vous un coup de poing plus facilement qu'une sottise d'un autre; car vous êtes connaisseur en faucons, quoique vous prétendiez qu'il faille laver la nourriture des fauconneaux. Allons, M. Roland, donnez-moi la main, et point de rancune.

La fierté de Roland se révoltait du ton de familiarité avec lequel lui parlait le bon Adam : mais il ne put résister à la franchise de son accueil cordial; et, se couvrant le visage d'une main, il lui tendit l'autre, que le fauconnier serra amicalement.

— C'est bien, dit le fauconnier, fort bien! j'ai toujours dit que vous aviez un bon cœur, quoiqu'il y eût un peu de malice dans votre fait. Je suis venu par ici

avec le faucon dans l'espoir de vous trouver, et j'ai rencontré Ralph Fisher, qui m'a dit que vous étiez de ce côté. Vous lui avez toujours fait plus d'honneur qu'il ne mérite ; il ne connaît de la chasse que ce que vous lui en avez appris. J'ai entrevu d'après ses discours ce qui s'était passé entre vous, et je m'en suis débarrassé. J'aimerais mieux un oiseau pilleur perché dans ma fauconnerie qu'un faux ami à mon côté. Mais à présent, M. Roland, dites-moi donc où vous comptez aller.

— Où il plaira à Dieu, répondit le page avec un soupir qu'il ne put retenir.

— Allons, allons, n'arrachez pas vos plumes, parce qu'on vous a donné l'essor : vous n'en volerez peut-être que plus haut. Voyez Diamant, c'est un noble oiseau, il a l'air fier de son chaperon, de ses sonnettes et de ses rubans ; mais il y a plus d'un faucon sauvage en Norwège qui ne voudrait pas changer de condition avec lui. C'est ce que je voulais dire de vous. Vous n'êtes plus un page de dame ; vous n'aurez plus de si beaux habits, une nourriture si friande, un lit si mollet. Qu'importe ! vous n'aurez d'autre maître que vous-même, vous ne serez plus obligé de répondre au sifflet, vous irez où vous voudrez. Vous n'aurez plus de chasse au faucon, c'est bien là le pire : mais qui sait ce qui vous est réservé ? On dit que sir Halbert lui-même (j'en parle avec tout respect) a été sur le point d'être garde-chasse de l'abbé de Sainte-Marie ; et maintenant il a des chiens, des faucons, et qui plus est, Adam Woodcock pour fauconnier.

— Vous avez raison, Adam, ce que vous dites est juste, reprit Roland les joues enflammées, le faucon n'en prendra que mieux son essor quand il sera dé-

livré de ses sonnettes, quoiqu'elles soient d'argent.

— Voilà qui est parler! et maintenant où allez-vous de ce pas?

— Je pensais aller à l'abbaye de Kennaquhair pour demander des conseils au père Ambroise.

— Que la joie vous accompagne, quoiqu'il soit probable que vous trouverez les moines dans le chagrin; car on dit que les réformés menacent de les chasser de leurs cellules, et de chanter une messe au diable dans la vieille église, pensant qu'on les y a soufferts trop long-temps.

— En ce cas, un ami peut n'être pas inutile au père Ambroise, dit le page fièrement.

— Oui, mon jeune brave; mais l'ami du père Ambroise pourrait bien ne pas s'en trouver mieux; il serait possible qu'il attrapât quelque horion.

— Je m'en inquiète peu; ce n'est pas la crainte d'un horion qui m'arrêtera. Mais je crains de semer la division entre les deux frères en allant voir le père Ambroise. J'irai donc d'abord à l'ermitage de Saint-Cuthbert. Je demanderai au vieil ermite le couvert pour une nuit, et j'enverrai à l'abbaye pour savoir si le père Ambroise pense que je puisse m'y présenter.

— Par Notre-Dame! dit le fauconnier, c'est un plan fort sage. Mais à présent, continua-t-il en faisant succéder à son air franc et ouvert une sorte d'embarras et de gaucherie qui semblait annoncer qu'il ne savait comment s'y prendre pour exprimer ce qui lui restait à dire, à présent vous savez que j'ai un sac pour porter la nourriture de mes faucons; mais de quoi croyez-vous qu'il soit doublé?

— De cuir, bien certainement, répondit Roland,

surpris qu'Adam eût l'air d'hésiter pour lui faire une question si simple.

— Ah! de cuir! oui sans doute, mon garçon : mais il y a une seconde doublure, une doublure d'argent. En même temps, lui montrant son sac, il lui fit remarquer une ouverture secrète fermée avec soin. Il y a là, ajouta-t-il, trente groats (1) d'argent, aussi bons qu'on en ait jamais frappé, et il y en a dix à votre service. Ouf! le gros mot est enfin lâché!

Le premier mouvement de Roland fut de refuser ce secours. Mais il se rappela qu'il venait de faire vœu d'humilité, et il pensa que c'était l'occasion de mettre à l'épreuve sa résolution. S'armant donc de courage, il répondit à Adam, avec autant de franchise que son caractère lui permettait d'en montrer en faisant une chose si contraire à son penchant naturel, qu'il acceptait avec reconnaissance son offre amicale; mais, pour dédommager sa fierté blessée, il se hâta d'ajouter qu'il espérait pouvoir s'acquitter bientôt de cette dette.

— Comme vous voudrez, jeune homme, comme vous voudrez, dit le fauconnier; et, comptant son argent d'un air de plaisir, il lui remit la somme qu'il lui avait si généreusement offerte, ajoutant ensuite d'un ton de satisfaction : maintenant vous pouvez marcher hardiment devant vous. Celui qui sait monter à cheval, donner du cor, suivre une meute, dresser un faucon, manier l'épée et le bouclier, qui a une paire de souliers, un justaucorps vert et dix bons groats dans son gousset, peut narguer le souci et faire son chemin dans le monde. Adieu, et que le ciel vous protège!

(1) Ancienne monnaie d'Écosse. — Éd.

A ces mots, tournant brusquement sur ses talons, comme s'il eût voulu éviter les remerciemens de Roland Græme, il s'éloigna à grands pas, et le laissa continuer seul son voyage.

CHAPITRE VIII.

« Les cierges sont éteints, les autels renversés,
» La croix est abattue et la cloche est muette.
» Ces murs détruits, des saints les restes dispersés
» Annoncent de ces lieux la ruine complète ;
» Et du pieux anachorète,
» Hélas! peut-être aussi les jours sont menacés! »

REDIVIVA.

L'ERMITAGE de Saint-Cuthbert était, à ce qu'on supposait, un des lieux de halte que ce vénérable saint avait daigné assigner à ses moines lorsque leur communauté, chassée de Lindisfern par les Danois, devint une société de religieux péripatéticiens, qui, portant le corps de leur patron sur leurs épaules, le promenèrent d'un lieu à l'autre à travers l'Écosse et les frontières d'Angleterre; jusqu'à ce que enfin le bienheureux mît un terme à leurs courses en choisissant son asile définitif dans la cathédrale pompeuse de Durham. Une odeur de sainteté resta attachée à chaque endroit où les moines s'étaient ar-

rêtés dans leur pèlerinage; on y construisit des ermitages et des chapelles; et ceux qui avaient dans leur voisinage un de ces lieux saints n'en étaient pas peu fiers. Un des plus célèbres était l'ermitage de Saint-Cuthbert, vers lequel Roland Græme se dirigeait alors.

Il était situé au nord-ouest de la grande abbaye de Kennaquhair, dont il dépendait.

On remarquait dans le voisinage quelques-uns de ces avantages qui toujours eurent de l'influence sur les prêtres de Rome, quand il s'agissait de choisir un lien convenable à leurs établissemens religieux. Tout auprès se trouvait une fontaine aux eaux de laquelle on attribuait quelques vertus médicales, et qui naturellement avait le saint pour patron et gardien, ce qui n'était pas sans utilité pour l'anachorète de l'ermitage. Raisonnablement pouvait-on espérer quelque chose de la vertu de cette source consacrée à saint Cuthbert si l'on ne faisait pas quelque offrande au chapelain du bienheureux (1)? Quelques perches de terrain fertile lui formaient un jardin. Une colline couverte de beaux arbres s'élevait derrière la cellule, et la mettait à l'abri des vents de l'est et du nord; et la façade, située au nord-ouest, donnait sur une vallée pittoresque dans laquelle serpentait un ruisseau dont les eaux rapides livraient combat à chaque petit rocher qui se trouvait sur leur passage.

L'ermitage était plutôt simple que grossièrement con-

(1) On trouve dans *l'Abbé*, comme dans *le Monastère*, des preuves évidentes que le capitaine Clutterbuck et l'auteur de *Waverley*, qui s'est fait son éditeur, ont souvent mis les sentimens de leur secte anti-catholique à la place des expressions pieuses avec lesquelles sans doute le bénédictin, auteur du manuscrit original, parlait de tout ce qui tient au culte romain. — Éd.

struit. C'était un petit bâtiment gothique, peu élevé, divisé en deux pièces, dont l'une était le domicile, et l'autre l'oratoire, de l'anachorète. Comme peu d'ecclésiastiques du clergé régulier osaient résider si près des frontières, le moine de Saint-Cuthbert avait été utile à tout le voisinage pour les affaires spirituelles, tant que la religion catholique avait conservé de l'ascendant dans le pays, attendu qu'il pouvait marier, baptiser, et même administrer tous les sacremens de l'Église romaine. Mais, depuis quelque temps, la foi protestante ayant gagné considérablement de terrain, il avait cru, par prudence, devoir vivre dans une profonde retraite, pour éviter de fixer l'attention sur lui. Néanmoins l'état de son habitation, lorsque Roland Græme y arriva à la chute du jour, prouvait clairement que ses précautions avaient été vaines.

Le premier mouvement du page fut de frapper à la porte; mais il s'aperçut, à sa grande surprise, qu'elle était ouverte, c'est-à-dire que les gonds du haut en avaient été arrachés, et que, ne tenant plus qu'à ceux du bas, elle ne pouvait plus servir de clôture. Un peu alarmé, il appela l'ermite, et, n'ayant reçu aucune réponse, il examina l'extérieur de l'habitation avant de se basarder à y entrer. Les arbustes qui en tapissaient les murailles paraissaient en avoir été arrachés récemment, et leurs guirlandes déshonorées traînaient à terre. La fenêtre était brisée. Enfin le jardin, que le cénobite cultivait avec le plus grand soin, offrait les traces de la dévastation causée par les hommes et les animaux qui l'avaient foulé aux pieds.

La sainte fontaine n'avait pas échappé aux profanateurs. La dévotion des anciens temps en avait protégé

les eaux bienfaisantes par un dôme soutenu sur des colonnes. Il était démoli, et les pierres en avaient été jetées en grande partie dans la source, comme si, pour avoir été autrefois de moitié dans les honneurs qu'on rendait au saint, elle devait être condamnée aujourd'hui à partager son impopularité. Le toit de l'ermitage avait été détruit presque en entier; on avait même essayé d'en renverser les murailles, sur lesquelles on voyait l'empreinte des marteaux et des leviers; mais l'ancienne maçonnerie avait eu plus de solidité que les assaillans de temps ou de patience, et ils avaient renoncé à cette œuvre de destruction.

Les édifices de ce genre, quand, après un laps d'années, la nature a graduellement recouvert leurs ruines d'herbes rampantes et des traces de l'intempérie des saisons, offrent encore des beautés mélancoliques, il est vrai. Mais, quand on voit les horribles effets d'une dévastation récente, rien n'adoucit l'amertume d'un tel spectacle; tel était celui qui s'offrait en ce moment aux regards de Roland, et qu'il voyait avec le sentiment pénible qu'il devait naturellement faire naître.

Après le premier moment de surprise, il ne fut pas embarrassé pour deviner la cause de ces ravages. La destruction des édifices consacrés au culte de l'Église romaine ne fut pas simultanée dans toute l'Écosse. Elle eut lieu à différentes époques, suivant l'esprit qui animait les prédicateurs réformés, dont quelques-uns excitaient leurs auditeurs à ces actes de dilapidation, tandis que d'autres, avec plus de raison, voulaient que l'on conservât les bâtimens, et qu'on se contentât d'enlever les objets d'une dévotion idolâtre. De temps en temps, la populace d'une ville ou d'un village, excitée par sa

propre haine contre la superstition des catholiques, ou enflammée par les discours de quelque zélé prédicateur, reprenait l'œuvre de destruction, et faisait tomber sa fureur sur quelque église écartée, sur quelque chapelle obscure qui avait jusqu'alors échappé à son indignation contre la religion romaine ou certains cantons. Les vices du clergé catholique, dont la source était dans ses richesses, et la corruption de cette redoutable hiérarchie, n'avaient que trop justifié la terrible vengeance exercée alors contre les somptueux édifices qu'il avait habités : un ancien historien écossais en donne un exemple remarquable :

— D'où vient cette tristesse? disait une vieille matrone à quelques-uns de ses concitoyens qui manifestaient leur mécontentement en voyant la populace incendier un couvent magnifique. — Pourquoi gémir à la vue de ces flammes et de cette destruction? Si vous connaissiez la moitié des impiétés abominables commises dans cette maison, loin de vous plaindre, vous béniriez la justice divine, qui n'a pas même voulu permettre que les murs insensibles qui ont servi d'abri à tant de débauche déshonorent plus long-temps une terre chrétienne.

Les uns regardaient la démolition de ces édifices comme un acte de justice religieuse, les autres comme un trait de politique; mais il est certain que la destruction de ces anciens monumens élevés par la magnificence et la piété des siècles passés, dans un pays aussi pauvre que l'Écosse, où il n'existait aucune possibilité de les remplacer, était un acte de violence inutile et un trait de véritable barbarie (1).

(1) On comprend pourquoi l'auteur, qui aurait pu mettre Knox

La vie tranquille et retirée de l'ermite de Saint-Cuthbert l'avait sauvé jusque-là du naufrage presque général ; mais la destruction avait enfin étendu son bras jusqu'à lui. Roland, inquiet de savoir si le vénérable reclus n'avait du moins souffert aucune violence personnelle, entra enfin dans l'ermitage à demi démoli.

L'intérieur du bâtiment répondait à l'idée qu'il s'en était formée après avoir vu l'extérieur. Le peu de meubles que possédait le solitaire avaient été brisés, et l'on avait allumé un grand feu avec une partie de leurs débris pour brûler le reste de sa propriété, et principalement une vieille statue en bois de saint Cuthbert dans sa robe épiscopale, que l'on voyait à terre, comme le Dagon des Philistins, mutilée par la hache, noircie par les flammes, mais sans être entièrement détruite. Dans le petit appartement qui servait d'oratoire, l'autel était renversé, et les quatre grosses pierres qui le formaient éparses sur les planches. Un grand crucifix en pierre, placé dans une niche derrière l'autel, en avait été arraché, et s'était brisé en trois morceaux par son propre poids en tombant à terre.

Roland Græme, nourri secrètement dans les principes de la religion romaine, vit avec horreur la profanation de ce qui à ses yeux était l'emblème le plus sacré de notre sainte religion.

— C'est le gage de notre rédemption, dit-il, que des mains impies ont osé outrager ! Si Dieu daignait m'accorder assez de forces pour le relever, pour le remettre en sa place, pour réparer cette profanation !

en scène, a préféré lui substituer le caractère modéré, mais idéal, de Warden : « Détruisez les nids, s'écriait le réformateur, les corbeaux s'envoleront ! » — Éd.

Il se mit sur-le-champ à l'ouvrage, et parvint, non sans peine, à relever le fragment qui formait la partie inférieure du crucifix, et à la replacer sur une énorme pierre qui lui servait de piédestal. Encouragé par ce premier succès, il employa toutes ses forces à relever le second fragment sur lequel était l'image du Sauveur, et ne fut pas peu surpris lui-même quand il eut réussi à le fixer sur le premier. Il venait de terminer ce travail pénible quand il entendit derrière lui une voix qu'il ne put méconnaître, qui s'écriait : — Fort bien, bon et fidèle serviteur ! c'est ainsi que j'aime à retrouver l'enfant de ma tendresse, l'espoir de mes vieux ans !

Roland se retourna, et reconnut la taille gigantesque de Magdeleine Græme. Elle était couverte d'une robe semblable à celle que portaient les pénitens dans les pays catholiques, mais de couleur noire, et ressemblant à un manteau de pèlerin, autant que la prudence le permettait dans un pays où, en certains cantons, on ne pouvait se rendre suspect de catholicisme sans s'exposer aux plus grands dangers. Il se jeta à ses pieds ; elle le releva, et l'embrassa tendrement, mais avec un air grave qui allait presque jusqu'à la sévérité.

— Tu as bien conservé l'oiseau dans ton sein, lui dit-elle : dans ton enfance, dans ta jeunesse, tu as été fidèle à ta foi au milieu des hérétiques ; tu as gardé ton secret et le mien au milieu de tes ennemis. Je pleurai en te quittant ; moi qui verse rarement des larmes, j'en répandis de bien amères en te laissant parmi des hérétiques. Je n'osai pas même te faire mes adieux ; mon chagrin m'aurait trahie. Mais tu as été fidèle ! A genoux, à genoux, te dis-je, devant ce signe sacré que les méchans injurient et blasphèment, et rends graces aux

saints et aux anges qui t'ont préservé de la contagion de la lèpre dont sont infectés tous les habitans de la maison où tu as été élevé.

— Ma mère, répondit Græme, car c'est ainsi que je vous nommerai toujours, si vous me revoyez tel que vous le désiriez, c'est grace aux soins du vénérable père Ambroise, dont les instructions m'ont confirmé dans les principes que vous m'aviez donnés de bonne heure, et qui m'a appris à être à la fois fidèle et discret.

— Qu'il soit béni du ciel ! s'écria-t-elle ; béni dans sa cellule et dans le monde, dans la chaire et à l'autel ! Que tous les saints répandent sur lui leur bénédiction ! Ils sont justes, et ils opposent ses efforts religieux aux maux que son détestable frère cherche à attirer sur le royaume et sur l'Église. Mais le père Ambroise ne sait pas qui tu es ?

— Comment aurais-je pu le lui apprendre? Vous m'avez seulement donné à entendre que sir Halbert Glendinning possède mon héritage, et que le sang qui coule dans mes veines est aussi noble que celui d'aucun baron écossais. Ce sont des choses que je n'ai jamais oubliées, mais c'est de vous seule que je puis en attendre l'explication.

— Et quand il en sera temps, tu ne la demanderas pas en vain ; mais on dit, mon fils, que tu es prompt et impétueux ; et à des gens d'un tel caractère on ne doit pas légèrement confier des secrets qui doivent les émouvoir fortement.

— Dites plutôt, ma mère, que je suis patient et endurant. Quel effort de patience pouvez-vous exiger, dont ne soit capable celui qui, pendant tant d'années, a entendu ridiculiser et insulter sa religion, et

qui n'a pas plongé son poignard dans le sein du blasphémateur ?

— Mon fils, attends tout du temps et des circonstances. Le moment de la crise approche. De grands événemens vont se passer, et tu es appelé à y prendre part. Tu n'es donc plus au service de lady Avenel ?

— Elle m'a congédié. J'ai assez vécu pour me voir renvoyé comme le dernier des domestiques.

—Tant mieux, mon enfant ; tu en auras plus de force pour entreprendre ce qui doit être exécuté.

— Pourvu que ce ne soit rien contre lady Avenel, comme vos paroles me donnent lieu de le craindre, ma mère ! s'écria Roland avec feu. J'ai mangé son pain ; j'ai été comblé de ses bienfaits ; jamais je ne consentirai à l'outrager et à la trahir.

— C'est ce dont nous parlerons plus tard, mon fils, reprit Magdeleine ; mais apprends que tu ne peux capituler avec ton devoir, et tu ne dois pas dire : Je ferai ceci, je ne ferai pas cela. Roland ! Dieu et les hommes ne peuvent souffrir plus long-temps la perversité de la génération actuelle. Vois-tu ces fragmens ? Sais-tu ce qu'ils représentent ? Et penserais-tu pouvoir être autorisé à faire des distinctions entre une race maudite qui viole, blasphème et détruit tout ce qu'il nous est ordonné de croire et de respecter.

A ces mots, elle pencha la tête devant le crucifix ; ses traits offraient un singulier mélange d'enthousiasme, de zèle religieux et de ressentiment ; elle leva la main, comme si elle allait prononcer un vœu, et s'écria : — Rendez-moi témoignage, grand saint dans le temple profané duquel nous nous trouvons, que ce n'est point pour satisfaire ma propre vengeance que ma haine pour-

suit les impies, et qu'ainsi ni amitié ni affection terrestre pour aucun d'eux ne me feront retirer ma main de la charrue quand le soc passera sur le sillon condamné ! Rends-moi témoignage, grand saint, qui fus toi-même jadis errant et fugitif comme nous ; rends-moi témoignage, mère de miséricorde, reine du ciel ; rendez-moi témoignage, anges et bienheureux !

Dans son enthousiasme, elle levait ses yeux ardens vers les étoiles qu'on commençait à voir briller dans le firmament, tandis que ses longs cheveux gris flottaient sur ses épaules au gré des vents qui entraient librement dans l'oratoire par le toit découvert et les fenêtres brisées.

Roland Græme avait été habitué de trop bonne heure à ses discours mystérieux, et savait trop bien par expérience qu'il était inutile de lui en demander l'explication, pour chercher à pénétrer le secret dessein qu'elle annonçait. Elle-même ne reprit plus cet entretien ; et, après avoir fini sa prière par un signe de croix, elle s'adressa à son petit-fils sur un ton plus adapté aux affaires journalières de la vie.

— Il faut te mettre en route, Roland ; il faut partir, mais pas avant demain matin. Comment vas-tu passer la nuit ici. Depuis quelques années tu t'es habitué à un lit plus doux que celui que nous trouvions quand nous parcourions ensemble les montagnes du Cumberland et du Liddesdale.

— Je n'en ai pas moins conservé les habitudes que j'avais contractées alors, ma bonne mère, celles de savoir coucher sur la dure et braver les intempéries des saisons. Depuis que nous nous sommes quittés, j'ai été chasseur et pêcheur, et ceux qui se livrent à ces occu-

pations trouvent quelquefois un plus mauvais gîte que celui que le sacrilège nous a laissé ici.

— Que le sacrilège nous a laissé ici! répéta Magdeleine en appuyant sur ces paroles. Cela n'est que trop vrai, mon fils; les fidèles enfans de Dieu ne trouvent pas même un abri dans la maison du Seigneur, dans le temple de ses saints. Nous passerons ici la nuit bien froidement, exposés aux vents qui sifflent par toutes les brèches que l'hérésie a faites à ces murs; mais bientôt ceux qui les ont faites auront un lit plus chaud, et ils ne le quitteront pas de toute l'éternité.

Malgré son caractère enthousiaste et singulier, Magdeleine semblait conserver pour Roland cette tendresse attentive et affectueuse que les femmes ont ordinairement pour leurs nourrissons et les enfans confiés à leurs soins. Il semblait qu'elle voulait continuer à faire pour lui tout ce qu'elle avait fait pendant son enfance, et qu'elle regardait le jeune homme qu'elle avait sous les yeux comme exigeant d'elle les mêmes soins que l'orphelin qui, dans ses premières années, avait été l'objet de sa constante sollicitude.

— Tu dois avoir faim, lui dit-elle comme ils sortaient de l'oratoire pour rentrer dans la pièce qui avait servi d'habitation à l'ermite; il te faudrait du feu pour te défendre contre le froid et le vent. Pauvre enfant, tu as entrepris un long voyage sans provisions, et tu n'as pas encore assez d'expérience pour suppléer par l'adresse aux moyens qui te manquent. Mais Notre-Dame a placé près de toi une personne à qui le besoin, sous toutes ses formes, est devenu aussi familier qu'elle avait été autrefois habituée à l'opulence et à sa splendeur; et c'est le besoin, Roland, qui est le père de l'industrie.

Déployant alors une activité qui faisait un contraste frappant avec le ton solennel de la prière, elle se mit à faire ses arrangemens pour la soirée. D'une poche de cuir suspendue sous ses vêtemens elle tira un briquet, et les débris du mobilier de l'ermite fournirent du bois en abondance; bien entendu qu'elle eut un soin scrupuleux de respecter ce qui restait de la statue de saint Cuthbert.

Lorsque le feu commença à briller dans le foyer de la cellule déserte, — Maintenant, dit-elle, il faut songer à souper.

— N'y pensez pas, ma mère, dit Roland, à moins que ce ne soit pour vous-même. Je supporterai facilement l'abstinence pour une nuit, et ce ne sera qu'une faible pénitence pour les transgressions aux commandemens de l'Église, dont mon séjour au château d'Avenel m'a rendu coupable malgré moi.

— A moins que ce ne soit pour moi-même! répéta Magdeleine : apprends, jeune homme, qu'une mère ne connaît pas la faim avant que celle de son enfant soit satisfaite. Roland, ajouta-t-elle avec un ton d'affection tout différent de sa manière habituelle, tu ne dois pas encore jeûner; ton âge t'en dispense. Tu es jeune, et la jeunesse ne peut se passer de nourriture et de sommeil. Ménage tes forces, mon enfant; ton souverain, ton pays et ta religion l'exigent. Que l'âge mûr soumette aux veilles et aux jeûnes un corps fait pour souffrir; mais la jeunesse, surtout dans ces temps difficiles, doit acquérir et entretenir les forces dont elle a besoin.

Tout en parlant ainsi, du même sac de cuir qui avait fourni les moyens d'allumer du feu elle tira de quoi faire une collation; mais elle n'y toucha point, et elle pre-

nait un plaisir comparable à celui d'un épicurien en voyant Roland manger avec un appétit que la marche et l'abstinence de toute la journée avaient aiguisée. Mais quand il lui demanda pourquoi elle ne partageait pas avec lui le repas frugal qu'elle lui avait procuré, elle secoua la tête, et reprit son air de gravité.

— Jeune homme, dit-elle, tu ne sais ni à qui ni de quoi tu parles. Ceux à qui le ciel déclare ses desseins doivent mériter cette faveur en mortifiant leurs sens. Ils trouvent en eux ce qui les dispense du superflu de la nourriture terrestre, nécessaire à ceux qui sont hors de la sphère de la vision. La nuit qu'ils passent en prières est pour eux le repos le plus doux, et dans la connaissance intime qu'ils ont de la volonté du ciel, ils trouvent un banquet plus riche que ne peuvent s'en procurer les rois de la terre. Mais toi, mon fils, ajouta-t-elle en reprenant le ton de l'affection maternelle, tu as besoin pendant ta jeunesse d'un sommeil rafraîchissant, et les soucis du jour doivent être oubliés dans le repos de la nuit. Tes devoirs sont aussi différens des miens que les moyens par lesquels nous devons nous disposer à les remplir. Il te faut la force du corps : je n'ai besoin que de celle de l'ame.

Tout en parlant ainsi elle remuait des feuilles sèches qui formaient la couche du solitaire ainsi que celle des hôtes à qui il accordait quelquefois l'hospitalité, et que les destructeurs de son humble cellule avaient laissées dans un coin sans y toucher. Elle les couvrit des vêtemens déchirés qu'elle trouva épars sur le plancher, ayant grand soin de ne pas faire servir à cet usage les débris d'ornemens sacerdotaux qu'elle reconnut; et elle parvint à composer ainsi un lit qu'aucun voyageur

fatigué n'aurait dédaigné. Roland voulut plusieurs fois l'aider à cet ouvrage ; mais elle s'y opposa avec une sorte d'aigreur, et quand il la supplia de prendre pour elle-même le lit de repos qu'elle venait de préparer, — Dors, Roland, lui dit-elle, dors, orphelin déshérité et persécuté, fils d'une trop malheureuse mère; dors pendant que je vais prier près de toi dans l'oratoire.

Son air était trop sérieux, son ton annonçait trop d'enthousiasme et de fermeté pour que Roland pût résister à ses ordres. Il éprouva pourtant une sorte de honte en y cédant. Il semblait, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'elle eût oublié les années qui s'étaient écoulées depuis leur séparation, et qu'elle s'attendît à trouver dans le jeune homme habitué à suivre toutes ses fantaisies, gâté par une indulgence excessive, l'obéissance passive de l'enfant qu'elle avait laissé au château d'Avenel. L'orgueil naturel de Roland ne pouvait manquer de s'en trouver blessé. Le souvenir de son ancienne soumission et un sentiment d'affection et de reconnaissance le firent pourtant obéir comme par une espèce d'instinct; mais son esprit altier se révolta contre le joug.

— Ai-je quitté les chiens et les faucons, pensa-t-il, pour devenir l'esclave de ses volontés, comme si j'étais encore un enfant? moi dont les compagnons jaloux reconnaissaient eux-mêmes la supériorité dans tous ces exercices qu'ils prenaient tant de peine pour apprendre, et que je pratiquais sans étude, comme s'ils eussent été mon héritage naturel. Cela ne saurait être, cela n'aura pas lieu. Je ne serai pas comme le faucon qu'une femme porte chaperonné sur le poing, et auquel elle ne découvre les yeux qu'à l'instant où il doit s'élancer

sur la proie. Il faut que je connaisse ses projets avant d'entreprendre de les seconder.

De semblables pensées occupèrent long-temps l'esprit de Roland Græme; et, malgré la fatigue qu'il avait éprouvée, le sommeil ne lui ferma les yeux que fort tard.

CHAPITRE IX.

« Qu'un serment solennel confirme ta promesse :
» A genoux prends le ciel à témoin de ta foi :
» Ta parole autrement serait trop peu pour moi. »

Ancienne comédie.

Après avoir passé la nuit dans ce sommeil profond qui suit assez souvent l'agitation et la fatigue, Roland fut éveillé par l'air frais du matin et par les rayons du soleil levant. Le premier sentiment qu'il éprouva fut celui de la surprise, quand, au lieu d'apercevoir de la fenêtre d'une tour élevée les eaux d'un beau lac, vue que présentait l'appartement qu'il occupait au château d'Avenel, il vit par la baie d'une croisée démolie le spectacle de la dévastation qu'offrait le jardin de l'anachorète. Il se frotta les yeux, s'assit sur sa couche de feuilles, et se rappela les événemens de la journée précédente. Plus il y réfléchissait, plus il les trouvait sin-

guliers. En un seul jour il avait perdu la protectrice de sa jeunesse, et retrouvé celle qui avait été son guide et son unique appui pendant son enfance. Il sentait que la première de ces deux circonstances serait pour lui un sujet éternel de regrets, et il ne savait trop s'il devait se féliciter de la seconde. Il se souvenait que cette femme, qui lui avait tenu lieu de mère, s'était toujours montrée aussi passionnée dans sa tendresse pour lui qu'absolue dans l'exercice de son autorité ; il se souvenait que l'affection qu'elle lui avait inspirée n'était pas sans mélange de crainte; il appréhendait qu'elle ne voulût reprendre le même empire sur toutes ses actions; la conduite qu'elle avait tenue la veille ne l'autorisait que trop à le croire, et cette idée était un contre-poids à la joie que lui avait d'abord causée cette rencontre.

— Elle ne peut, lui suggérait son orgueil, vouloir me conduire et me diriger comme un enfant, maintenant que j'ai atteint l'âge où l'on peut juger par soi-même de ses propres actions. Elle ne peut le vouloir; et, si elle le voulait, elle verrait qu'elle s'est étrangement trompée.

Un sentiment de reconnaissance pour la personne contre laquelle son orgueil se révoltait ainsi l'arrêta au milieu de ces réflexions. Il repoussa les pensées qui s'élevaient involontairement dans son esprit, comme il aurait repoussé les instigations du malin esprit. Espérant trouver dans la prière de nouveaux moyens pour sortir victorieux de cette lutte, il chercha son chapelet; mais il s'aperçut qu'il l'avait oublié lors de son départ précipité du château d'Avenel.

— De mal en pire, pensa-t-il; elle m'a recommandé

deux choses sous le plus grand secret : l'une de dire mon chapelet, l'autre de n'en informer personne. J'ai tenu ma parole jusqu'ici ; mais, quand elle me demandera où est mon rosaire, il faudra que je lui dise que je l'ai oublié. Voudra-t-elle croire que j'ai gardé le secret sur ma croyance, quand j'ai l'air d'en estimer si peu le symbole?

Il se promenait dans la cellule avec agitation. Il était attaché à sa religion; sa dernière pensée aurait été d'y renoncer; mais il n'était pas animé du même enthousiasme qui dévorait Magdeleine Græme.

La nature l'avait doué d'une excellente mémoire, et jamais il n'avait oublié les premières instructions que lui avait données son aïeule. Tout enfant qu'il était alors, il s'était trouvé fier de la confiance qu'elle avait témoignée en sa discrétion, et il s'était promis de lui prouver qu'elle n'était pas mal placée. Cette résolution n'était pourtant que celle d'un enfant; et nécessairement elle aurait cédé peu à peu aux exemples et aux préceptes pendant son séjour du château d'Avenel, si elle n'avait été soutenue par les exhortations du père Ambroise, autrement Édouard Glendinning. Une lettre anonyme, remise entre ses mains par un pèlerin, lui avait appris qu'un enfant élevé dans la foi catholique se trouvait au château d'Avenel, au milieu des hérétiques, dans une situation aussi dangereuse que celle des trois enfans jetés dans la fournaise ardente. On le rendait responsable de la perte de cet agneau s'il devenait la proie des loups dévorans dans le repaire desquels on l'avait involontairement laissé. L'idée qu'une ame pouvait être en danger, qu'un catholique courait le risque d'apostasier, suffisait bien pour enflammer le zèle du

bon père. Il fit donc des visites plus fréquentes au château, de crainte que, faute d'encouragement et d'instruction, le ciel ne perdît une ame, et l'Église romaine un prosélyte.

Il ne pouvait pourtant avoir avec Roland que de courtes et rares entrevues. Elles suffisaient pour l'entretenir dans la résolution de ne pas changer de foi; mais ne pouvaient que lui inspirer un attachement aveugle aux pratiques extérieures de son culte. Il tenait à sa religion plutôt parce qu'il aurait regardé comme une honte de ne pas être fidèle à celle de ses pères, que par une conviction intime et par une croyance bien sincère en ses dogmes, qu'il connaissait à peine, ou, pour mieux dire, qu'il ne connaissait point. Cette religion, dans son opinion, formait une ligne de séparation entre lui et ceux avec qui il vivait. Cette idée frappait son amour-propre, et contribuait à lui inspirer du mépris pour ceux dont il ne partageait pas les opinions.

Plus d'une fois il avait entendu Henry Warden déclamer avec la véhémence qui le caractérisait contre les abus de l'Église romaine. — Ce fanatique, pensait-il alors, ne sait guère quelles oreilles écoutent sa doctrine profane; avec quel mépris et quelle horreur elles entendent ses blasphèmes contre une sainte religion qui couronna tant de rois, et que tant de martyrs ont scellée de leur sang.

La foi de Roland Græme ne consistait donc guère qu'en un sentiment de mépris pour ce qu'il appelait l'hérésie, et pour ceux qui l'enseignaient. La religion catholique s'associait dans son esprit à des idées d'indépendance, et la religion protestante à un asservissement honteux aux opinions d'un prédicateur fougueux

et fanatique. Du reste, il ne connaissait ni la différence qui existait entre les deux cultes, ni les dogmes particuliers à chacun d'eux, et il n'avait personne pour les lui expliquer. Le regret qu'il éprouva en s'apercevant qu'il avait oublié le rosaire qui lui avait été envoyé par les mains du père Ambroise, était donc plutôt la honte d'un soldat qui a égaré sa cocarde que le chagrin d'un homme religieux qui a perdu le symbole visible de sa foi.

Au résultat, cet oubli le contrariait beaucoup, et d'autant plus qu'il craignait que Magdeleine ne s'aperçût de sa négligence; car il ne pouvait douter que ce ne fût elle qui l'eût fait remettre secrètement au père Ambroise pour le lui donner; et n'aurait-elle pas lieu de s'imaginer qu'il attachait bien peu de prix à ses dons?

— Et elle ne manquera pas de m'en parler, se dit-il à lui-même, car l'âge n'a fait, je crois, qu'ajouter à la ferveur de son zèle : et ma réponse ne peut manquer d'exciter son courroux.

Tandis qu'il était enfoncé dans ces réflexions, Magdeleine Græme entra dans la cellule.

— Que la bénédiction du ciel descende sur sa tête au commencement de cette journée, mon fils, lui dit-elle d'un ton mêlé de dévotion et de tendresse. T'es-tu levé de si bon matin pour jouir du premier rayon de l'aurore? Tu n'es pas sage, Roland; jouis du sommeil tandis que tu le peux; le temps n'est pas éloigné où les veilles deviendront ton partage comme le mien.

Elle prononça ces mots avec un ton d'affection et d'inquiétude qui prouvait que, si la dévotion était l'exercice habituel de son esprit, l'enfant qu'elle avait élevé l'attachait encore à la terre par les liens des affections humaines.

Mais elle ne s'abandonna pas long-temps à des mouvemens qu'elle regardait comme un oubli momentané des devoirs qu'elle se croyait appelée à remplir. — Allons, jeune homme, lui dit-elle, suis-moi, il est temps que nous partions.

— Et où allons-nous? lui demanda Roland; quel est le but de notre voyage?

Magdeleine fit un pas en arrière, et le regarda d'un air de surprise mêlé de mécontentement.

— A quoi bon cette question? ne suffit-il pas que je te montre le chemin? As-tu vécu assez long-temps parmi les infidèles pour apprendre à substituer la vanité de ton propre jugement au respect et à l'obéissance?

— Voici, pensa Roland, l'instant où je dois assurer ma liberté, ou me résoudre à vivre à jamais en esclave. Je sens que je ne puis différer plus long-temps.

Mais Magdeleine, revenant tout à coup au sujet qui occupait presque exclusivement ses pensées, quoique personne ne sût mieux dissimuler sa religion quand elle en avait quelque motif, lui demanda : — Et ton chapelet, mon fils? as-tu dit ton chapelet ce matin?

Le rouge monta au visage de Roland; il sentit que l'orage était sur le point de gronder; mais il ne voulut pas chercher à le détourner aux dépens de la vérité.

— J'ai oublié mon rosaire au château d'Avenel.

— Oublié ton rosaire! tu as donc manqué en même temps aux devoirs de la religion et à ceux de la nature! tu as perdu un gage de la plus pure affection, qui a été envoyé de si loin et avec tant de risques, dont chaque grain aurait dû te paraître plus cher que la prunelle de tes yeux!

— Je suis fâché que cela soit arrivé, ma mère; j'atta-

chais un grand prix à un présent que je tenais de vous. Quant au reste, j'espère avec le temps faire mon chemin dans le monde, et pouvoir réparer la perte de quelques grains d'or. Jusque-là un chapelet de grains de bois me sera tout aussi utile.

— Quelques grains d'or! s'écria Magdeleine; tout jeune qu'il est, a-t-il déjà pris des leçons à l'école du démon? Un rosaire sacré par le saint père lui-même, sanctifié par sa bénédiction, n'est donc autre chose à tes yeux que quelques grains d'or! et tu peux réparer cette perte avec le produit d'un travail profane! C'est ainsi que parlerait Henry Warden, ce loup dévorant qui porte le ravage dans le troupeau du bon pasteur!

— J'ignorais cette circonstance, ma mère, mais tout en regrettant cet accident, je ne puis y remédier.

— Mais tu peux t'en repentir du moins, au lieu de me regarder d'un air aussi peu inquiet que si tu n'avais perdu qu'un bouton de ton pourpoint.

— Apaisez-vous, ma mère; je n'oublierai point cette faute dans la première confession que le temps ou l'occasion me permettra de faire, et je me soumettrai volontiers à telle pénitence que le prêtre voudra m'imposer. On ne pourrait exiger autre chose pour la faute la plus grave. Mais, ma mère, ajouta-t-il après un instant d'intervalle, ne vous fâchez pas contre moi si je vous demande une seconde fois où nous allons et quel est le motif de notre voyage. Je ne suis plus un enfant, je suis un homme, maître de mes mouvemens, ayant une epee à mon côté et un commencement de barbe au menton. Je vous suivrai jusqu'au bout du monde, si tel est votre plaisir, mais je me dois à moi-même de m'infor-

mer où vous vous proposez de me conduire, et dans quel dessein.

— Vous vous devez à vous-même, enfant ingrat! s'écria Magdeleine, la colère rappelant sur ses joues des couleurs que l'âge en avait effacées depuis long-temps. Vous ne vous devez rien, vous ne pouvez rien vous devoir; mais c'est à moi que vous devez tout. Votre nourriture pendant votre enfance, votre existence pendant dix ans, vos moyens d'instruction depuis lors, toutes vos espérances d'honneur et de fortune pour l'avenir. — Plutôt que de te voir abandonner la noble cause à laquelle je t'ai dévoué, j'aimerais mieux cent fois que tu tombasses mort à mes pieds!

Roland fut alarmé de l'agitation avec laquelle elle parlait. Tous ses membres tremblaient, et ses forces paraissaient ne pas pouvoir résister à la violence de son émotion. Il se hâta de lui répondre: — Je n'oublie rien de ce que je vous dois, ma mère; dites-moi si mon sang peut vous prouver ma reconnaissance, et vous verrez si j'en suis avare: mais une obéissance aveugle a aussi peu de mérite que de raison.

— Anges et saints, s'écria Magdeleine, faut-il que j'entende sortir ces paroles de la bouche de l'enfant de toutes mes espérances, du nourrisson près du berceau duquel j'ai tant de fois, à genoux, fatigué tous les habitans du ciel de mes prières! Roland, ce n'est que par ton obéissance que tu peux me prouver ta reconnaissance et ton affection. Quel mérite aurais-tu à suivre la marche que je te prescrirais après t'en avoir fait connaître les raisons? Tu aurais alors pour motif de conduite, non mes ordres, mais ton propre jugement; tu n'exécuterais pas la volonté du ciel qui t'est manifestée

par ta meilleure amie, par celle à qui tu te dois tout entier; tu ne ferais que suivre les conseils aveugles de ta raison imparfaite. Écoute-moi, Roland : une destinée t'appelle, te sollicite, te demande impérieusement, la plus glorieuse destinée à laquelle un homme puisse prétendre; elle te parle par la voix de ta première, de ta meilleure, de ton unique amie; y résisteras-tu? En ce cas, retire-toi, laisse-moi en ce lieu; mes espérances sur la terre sont flétries et détruites; je m'agenouillerai devant cet autel profané; et quand les hérétiques reviendront, ils le teindront du sang d'une martyre.

— Non, ma mère, dit Roland, à qui ce discours rappelait de pareilles scènes d'enthousiasme et de violence dont il avait été autrefois témoin, je ne vous abandonnerai point, je resterai près de vous, le monde entier ne me forcerait point à quitter vos côtés; je vous protégerai, je vous défendrai; je vivrai avec vous, ou je mourrai pour vous.

— Un seul mot, mon fils, vaudrait mieux que toutes ces phrases : dites-moi seulement je vous obéirai!

— Oui, ma mère, je vous obéirai, n'en doutez pas, et de toute mon ame; mais....

— C'en est assez, mon fils, dit Magdeleine, l'interrompant à ce mot : l'obéissance que j'exige de toi doit être entière, et n'admet pas de conditions. Je te bénis, toi le souvenir vivant d'une fille chérie, pour m'avoir fait une promesse qui coûte tant à l'orgueil de l'homme. Mets ta confiance en moi, et apprends que, dans le projet auquel tu dois prendre part, tu auras pour associés le puissant et le brave, le pouvoir de l'Église et l'orgueil de la noblesse. Qu'il réussisse ou qu'il échoue, que tu vives ou que tu périsses, ton nom sera inscrit

au nombre de ceux avec lesquels la réussite ou la chute sont également désirables. Marchons donc, marchons ; la vie est courte, et notre plan exige de longs travaux. Les saints, les anges, et toute l'armée bienheureuse des cieux ont en ce moment les yeux fixés sur cette terre stérile et déplorable d'Écosse. Que dis-je sur l'Écosse ! Ils ont les yeux fixés sur *nous*, Roland, sur une femme faible, sur un jeune homme sans expérience, qui, au milieu des ruines dont le sacrilège a rempli ce saint lieu, se dévouent à la cause de Dieu et à celle de leur souverain légitime. Les saints et les martyrs, témoins de notre résolution, nous la verront exécuter, ou ils entendront notre dernier soupir quand nous le rendrons pour cette sainte cause.

En parlant ainsi, elle tenait Roland d'une main, et levait l'autre vers le ciel, comme pour ne lui laisser aucun moyen de protester contre l'espèce de vœu solennel qu'elle prononçait pour elle et pour lui. Lorsqu'elle eut terminé cette sorte de manifeste de ses sentimens, elle ne lui laissa le loisir ni d'hésiter sur ce qu'il devait faire, ni de lui demander de nouvelles explications; mais, passant, par une de ces transitions qui lui étaient habituelles, à un sujet tout différent, elle reprit le ton de la tendresse maternelle, et l'accabla de questions relatives à son séjour au château d'Avenel, et aux divers talens qu'il avait acquis.

— Fort bien, dit-elle quand elle eut fini son interrogatoire ; je vois que mon faucon a été bien dressé, et pourra prendre un essor si élevé que ceux qui se sont chargés de son éducation auront lieu de trembler autant que d'être surpris. A présent, faisons notre repas du matin, et ne nous inquiétons pas s'il est frugal ;

quelques heures de marche nous conduiront dans un endroit où rien ne nous manquera.

Ils déjeûnèrent avec les restes de leurs provisions de la veille, après quoi ils se mirent en route. Magdeleine marchait en avant d'un pas ferme et plus léger qu'on n'aurait dû l'attendre de son âge, et Roland la suivait d'un air pensif et inquiet, peu satisfait de l'état de dépendance auquel il se trouvait de nouveau réduit.

— Dois-je donc, se disait-il à lui-même, être toujours dévoré de la soif de l'indépendance et de la liberté, et me voir toujours forcé par les circonstances à me laisser conduire par la volonté des autres?

CHAPITRE X.

« Elle vivait dans la retraite,
» Loin du monde, loin des flatteurs,
» Sans amans, quoiqu'elle fût faite
» Pour triompher de tous les cœurs. »

WORDSWORTH.

Les deux voyageurs n'eurent pas en marchant une conversation bien animée. Magdeleine Græme chantait de temps en temps à voix basse quelqu'une de ces belles hymnes latines adoptées par l'Église catholique, récitait ensuite un *pater* ou un *ave*, et enfin se livrait à des méditations religieuses. Les pensées de son petit-fils roulaient sur des objets plus mondains. Quand un canard sauvage partait d'un marais et prenait son vol, il pensait à Adam Woodcock et à ses faucons; et s'il passait près d'un bois dont les arbres et les taillis fussent mêlés de fougères, de genêts épineux et de myrtes

sauvages, de manière à former un couvert presque impénétrable, son imagination le peuplait de daims et de cerfs, et il regrettait de ne pas avoir une meute pour les poursuivre. Mais le plus souvent ses idées se reportaient vers la bonne et bienfaisante maîtresse qu'il avait laissée justement offensée contre lui sans avoir fait aucun effort pour regagner son affection.

— Je marcherais plus légèrement, pensait-il, et mon cœur serait déchargé d'un grand poids, si je pouvais la revoir un instant et lui dire : milady, l'orphelin que vous avez protégé a pu être insensé ; mais il n'a jamais été ingrat.

Occupés ainsi tous deux de leurs pensées, ils arrivèrent vers midi dans un petit village dont les maisons étaient éparses, et où l'on voyait deux ou trois de ces habitations construites en forme de tour qu'on trouvait dans tous les villages frontières pour les motifs que j'ai expliqués ailleurs. Un ruisseau coulait près du village, et arrosait la vallée dans laquelle il était situé. A quelque distance des autres maisons et à l'extrémité du village, était un édifice fort négligé, et tombant presque en ruine, mais qui paraissait avoir été la demeure de personnes de quelque considération. Il était dans une situation fort agréable, dans un angle formé par le ruisseau, et devant l'entrée s'élevaient quatre grands sycomores; leur feuillage rendait moins sombre l'aspect de la maison, dont les murs étaient construits de pierres d'un rouge foncé. Elle était fort grande, et paraissait évidemment l'être trop pour ceux qui l'habitaient alors; car une partie des croisées, et notamment celles du rez-de-chaussée, avaient été bouchées en maçonnerie; les autres étaient défendues par de gros barreaux en fer.

La cour, entourée d'un mur de clôture qui offrait un grand nombre de brèches, était pavée; mais les orties, le chiendent et d'autres mauvaises herbes y croissaient en telle abondance qu'elle avait l'air d'un terrain en friche depuis longues années. Des objets qui auraient exigé une attention encore plus sérieuse avaient été pareillement négligés, et prouvaient dans les maîtres l'excès de la nonchalance ou de la pauvreté. L'onde ayant miné peu à peu une partie de ses bords et du vieux mur l'avait renversé, ainsi qu'une tour dont les débris étaient tombés dans le lit de la rivière. Le courant, interrompu par ces décombres, avait fait un détour en s'approchant davantage de la maison, dont il menaçait de miner aussi les fondations si l'on n'élevait promptement une digue pour s'opposer à ses ravages.

Ils avançaient vers cette demeure par un sentier sinueux, qui la leur présenta sous divers points de vue, et cet aspect attira l'attention de Roland Græme.

— Si nous allons dans cette maison, dit-il à son aïeule, je me flatte que ce n'est pas pour y faire un long séjour, car on dirait que deux jours de pluie du nord-ouest suffiraient pour la jeter dans la rivière.

— Vous ne voyez que par les yeux du corps, répondit Magdeleine. Dieu défendra ce qui lui appartient, malgré les mépris et l'abandon des hommes. Il vaut mieux bâtir sur le sable de l'humilité chrétienne que sur le rocher de la confiance humaine.

En parlant ainsi ils entraient dans la cour, et Roland put remarquer que la façade de la maison avait été autrefois ornée de sculptures en pierres rouges dont les murs étaient construits; mais tous ces ornemens avaient aussi été brisés, et des restes de niches et d'en-

tablemens en étaient les seules traces. La principale porte d'entrée avait été murée: un petit sentier où l'herbe croissait, ce qui prouvait qu'il était peu fréquenté, conduisait à un guichet fermé par une porte solide garnie de gros clous à tête ronde. Magdeleine y frappa trois fois, faisant une pause entre chaque coup jusqu'à ce qu'on y eût répondu par un coup moins fort dans l'intérieur, et au troisième la porte fut ouverte par une femme maigre et pâle, qui prononça les mots : *Benedicti qui veniunt in nomine Domini* (1). Les voyageurs entrèrent, et la portière ferma, sur-le-champ la porte, et poussa deux énormes verrous qui en assuraient intérieurement la clôture.

Cette femme les conduisit par un vestibule fort étroit dans une assez grande antichambre pavée en dalles, et dont les murs étaient bordés de bancs de pierre. Une seule croisée éclairait cette pièce; elle était grande, et en occupait presque entièrement l'un des bouts; mais elle était vitrée en petits carreaux de couleur unis l'un à l'autre par des compartimens de pierre, de manière qu'en plein midi il ne régnait dans cet appartement qu'une espèce de crépuscule.

Ce fut là que la maîtresse de la maison, car c'était-elle qui avait ouvert la porte, s'arrêta et embrassa Magdeleine Græme en lui donnant le nom de sœur, et en lui témoignant une affection respectueuse.

— Que la bénédiction de Notre-Dame soit avec vous, ma sœur! dit-elle ensuite; mots qui ne pouvaient laisser à Roland aucun doute sur la religion de leur hôtesse, quand bien même il aurait pu soupçonner sa vénérable

(1) Bénis ceux qui viennent au nom du Seigneur. — Tr.

et zélée conductrice de vouloir s'arrêter ailleurs que chez des catholiques orthodoxes. Les deux dames parlèrent à voix basse, ce qui lui donna le temps de faire quelques remarques sur l'extérieur de l'amie de son aïeule.

Elle paraissait avoir de cinquante à soixante ans. Ses traits avaient été beaux, mais ils étaient altérés par cette mélancolie née du malheur, qui prend souvent l'air du mécontentement. Ses vêtemens d'étoffe grossière et d'un brun foncé étaient de la plus grande simplicité, et, de même que ceux de Magdeleine, ressemblaient beaucoup au costume d'une religieuse. Une grande propreté, dans ses habits comme sur sa personne, prouvait que si elle était pauvre, elle n'était pas réduite à l'abandon d'une extrême détresse, et que, si les recherches de luxe lui étaient interdites, au moins le nécessaire ne lui était pas refusé. Ses manières, sa tournure, son port annonçaient une éducation qui la plaçait beaucoup au-dessus de l'état où elle se trouvait. Enfin sa vue faisait naître l'idée que l'histoire d'une telle femme devait être curieuse. Roland faisait cette réflexion quand la maîtresse du logis, s'approchant de lui, le regarda avec beaucoup d'attention, et, à ce qu'il paraissait, avec quelque intérêt.

— Voici donc, dit-elle à Magdeleine, l'enfant de votre malheureuse fille, et c'est lui, l'unique rejeton de votre ancien arbre, que vous voulez dévouer à la bonne cause?

— Oui, répondit Magdeleine du ton de fermeté qui lui était ordinaire; oui, je le dévoue à la bonne cause, cœur et bras, corps et ame.

— Vous êtes bien heureuse, ma sœur, reprit la pre-

mière, de pouvoir vous élever assez au-dessus des affections humaines pour conduire vous-même à l'autel une telle victime. Si j'avais été appelée à faire un tel sacrifice, à plonger un fils si jeune et si intéressant dans les intrigues et dans les querelles sanglantes du temps où nous vivons, l'obéissance ne m'aurait pas été moins pénible qu'elle ne le fut au patriarche Abraham quand il mena son fils Isaac sur la montagne.

Elle continuait à considérer Roland d'un air compatissant. Ses regards, si long-temps fixés sur lui, lui firent monter la rougeur au visage, et il allait essayer de s'y soustraire en changeant de place, quand son aïeule l'arrêta d'une main, et séparant de l'autre les cheveux qui lui couvraient le front: — Regardez-le, ma sœur, dit-elle avec un mélange de tendresse orgueilleuse et de ferme résolution, regardez-le bien, car jamais vos yeux ne se sont arrêtés sur des traits plus nobles. Et moi aussi en le voyant j'éprouvai tout ce que pourrait éprouver un mondain, et je sentis chanceler ma résolution. Mais le vent ne peut faire tomber une feuille de l'arbre depuis long-temps flétri, et nul sentiment charnel ne peut s'introduire dans un cœur entièrement rempli par le sentiment de la dévotion.

Ses yeux donnaient un démenti formel à ses paroles, car de grosses larmes en coulaient en dépit d'elle-même, tandis qu'elle ajoutait: — Plus la victime est pure et parée, ma sœur, plus elle est digne d'être offerte. Et comme si elle eût voulu se dérober aux sensations qui l'agitaient: — Ma sœur, s'écria-t-elle, il échappera au danger comme Isaac; un bélier se trouvera pris par les cornes dans un buisson. Il ne sera pas permis à la main de ses frères révoltés de s'appesantir sur notre jeune

Joseph. Le ciel peut employer pour la défense de ses droits les jeunes filles et les jeunes garçons, et même les enfans à la mamelle.

— Le ciel nous a abandonnés, dit sa sœur ; les saints et les anges ont cessé de protéger cette terre maudite à cause de nos péchés et de ceux de nos pères. Nous pouvons obtenir la couronne des martyrs ; mais jamais nous ne triompherons sur la terre. Un homme dont la prudence nous était si nécessaire dans cette crise vient d'être appelé dans un meilleur monde. L'abbé Eustache n'existe plus.

— Puisse son ame obtenir merci, dit Magdeleine, et puisse le ciel nous l'accorder aussi, à nous qui végétons encore sur cette terre de péchés. Sa mort est une perte irréparable pour nous ; car où trouver maintenant un homme qui possède son expérience consommée, son zèle, sa prudence, son dévouement, sa sagesse et son courage ? Mais, ma sœur il est tombé, tenant en mains la bannière de l'Église, et Dieu suscitera un bras pour la relever. Quel est celui que le chapitre a élu pour remplir sa place ?

— On dit que pas un des pères n'osera l'accepter. Les hérétiques ont juré de s'opposer à l'élection ; ils ont menacé d'une vengeance terrible toute tentative pour nommer un nouvel abbé de Sainte-Marie. *Conjuraverunt inter se principes, dicentes : Projiciamus laqueos ejus* (1).

— *Quousquè tandem, Domine ?* s'écria Magdeleine : ce serait un obstacle fatal à nos projets, ma sœur ; mais

(1) Les princes ont comploté entre eux en disant : — Détruisons ses filets. — Tr.

je suis ferme dans ma croyance, et vous verrez le ciel susciter un successeur à l'homme vénérable qui vient de nous être si malheureusement enlevé. Mais où est votre fille Catherine?

— Dans le salon, répondit la matrone, mais..... et, jetant un coup d'œil sur Roland, elle dit quelques mots à l'oreille de Magdeleine.

— Ne craignez rien, dit celle-ci; ce que je vous propose est légitime et nécessaire. Ne craignez rien, de lui. Je voudrais qu'il fût aussi fortement affermi dans la foi, qui est la seule voie du salut, qu'il est éloigné de toute action, de toute parole, de toute pensée répréhensible. Quelque détestables que soient les hérétiques, ma sœur, il faut leur rendre la justice de convenir qu'ils élèvent la jeunesse dans les plus purs principes de morale.

— Ce n'est que dorer l'extérieur de la coupe, ma sœur, blanchir les murs du sépulcre. Au surplus, il verra Catherine, puisque vous le jugez prudent et convenable. Suivez-nous, jeune homme, ajouta-t-elle; et elle marcha la première avec Magdeleine.

Ces mots étaient les seuls qu'elle eût encore adressés à Roland, qui les suivit en silence. Elles traversèrent à pas lents de nombreux corridors et des appartemens déserts et démeublés, et le jeune homme eut le loisir de faire quelques réflexions sur sa situation, réflexions d'une nature que son caractère impétueux regardait comme désagréables. Il semblait qu'il dût alors obéir à deux guides, à deux vieilles femmes qui paraissaient liguées pour diriger tous ses mouvemens suivant leur bon plaisir, et pour le faire servir d'instrument à l'exécution d'un projet à la connaissance duquel il n'était pas même ad-

mis. Il lui semblait que c'était trop exiger de lui ; et il ne raisonnait pas trop mal en pensant que, quelque droit que son aïeule, sa bienfaitrice, eût de diriger sa conduite, elle n'avait pas celui de transmettre son autorité, ni de la partager avec une autre qui semblait sans cérémonie prendre avec lui un ton non moins absolu.

— Cela ne peut durer long-temps, pensa-t-il; je ne serai pas toute ma vie l'esclave du sifflet d'une femme pour être montré comme une curiosité, aller quand elle l'ordonne, venir quand elle m'appelle. Non, de par saint André! La main en état de tenir la lance ne doit pas être aux ordres de la quenouille. A la première occasion je laisserai entre leurs mains le collier de l'esclavage ; je leur échapperai ; et qu'elles exécutent alors par leurs propres forces les projets qu'elles méditent. Ce sera peut-être même leur épargner de grands dangers, car j'entrevois quels sont ces projets ; ils ne sont ni sûrs, ni faciles : le comte de Murray et son hérésie ont pris de trop profondes racines pour avoir quelque chose à craindre des efforts de deux vieilles femmes.

Ils entraient alors dans un appartement, le premier dans lequel Roland eût encore aperçu quelques meubles. Il s'y trouvait des chaises, une table de bois sur laquelle était étendu un drap vert ; un tapis couvrait le plancher ; une grille garnissait la cheminée ; bref la pièce semblait habitable, et était en effet habitée.

Les yeux de Roland trouvèrent une occupation plus agréable que celle de faire la revue du mobilier de cette chambre ; car l'habitante de cet appartement leur offrit quelque chose de bien supérieur à tout ce qu'il avait aperçu jusqu'alors.

Lorsqu'elle les avait vus entrer, elle s'était levée pour

faire en silence une révérence aux deux matrones ; mais ayant aperçu Roland, elle ramena sur son visage un voile rejeté en arrière et qui flottait sur ses épaules, ce qu'elle fit avec beaucoup de modestie, mais sans montrer ni un empressement affecté ni l'embarras de la timidité.

Cependant Roland eut le temps de remarquer que la figure qu'on lui cachait était celle d'une jeune fille d'environ seize ans, dont les yeux avaient autant de douceur que d'éclat. A ces observations déjà favorables il pouvait ajouter la certitude que celle qui en était l'objet avait une charmante taille, peut-être un peu d'embonpoint, ce qui la faisait ressembler à une Hébé plutôt qu'à une Sylphide, et une grace dans tous ses mouvemens qui ajoutait considérablement à ses charmes. Sa robe semblait coupée d'après une mode étrangère, et son jupon n'était pas assez long pour cacher deux pieds appuyés sur la barre de la table devant laquelle elle était assise. Ses bras arrondis et ses doigts déliés étaient occupés à raccommoder le drap qui la couvrait. Le temps y avait fait de déplorables ravages qui, pour être réparés, avaient grand besoin de l'aiguille d'une habile ouvrière.

Il est bon de remarquer que ce ne fut que par quelques coups d'œil jetés à la dérobée que Roland Græme observa tous ces détails intéressans; et malgré le voile jaloux il crut une ou deux fois voir la jeune personne occupée pareillement à faire de son côté l'inspection de sa personne. Pendant ce temps les deux matrones continuaient à s'entretenir à voix basse, jetant de temps en temps sur les jeunes gens un regard qui ne laissa à Roland aucun doute qu'ils ne fussent le sujet de leur

conversation. Enfin il entendit distinctement Magdeleine Græme prononcer ces paroles, quoiqu'à demi-voix : — Oui, ma sœur, il faut leur donner l'occasion de causer ensemble et de faire connaissance; il faut qu'il se connaissent l'un l'autre, sans quoi comment pourront-ils faire ce qui doit leur être confié ?

La maîtresse du logis, n'étant probablement pas complètement convaincue par le raisonnement de son amie, parut faire encore quelques objections; mais le ton dictatorial de Magdeleine ne tarda pas à remporter la victoire.

— Eh bien! soit, ma chère sœur, dit la matrone; allons sur le balcon, nous y finirons notre conversation. Nous vous laissons pour quelques instans, dit-elle alors aux jeunes gens en se tournant vers eux; causez ensemble et faites connaissance.

S'avançant alors vers la jeune fille, elle releva son voile, et fit voir des traits où l'on remarquait en ce moment plus de roses que de lis.

— *Licitum sit* (1), dit Magdeleine en regardant son amie.

— *Vix licitum* (2)! répondit celle-ci, dont la complaisance semblait un peu forcée; et, continuant à arranger le voile de la jeune personne, elle le plaça de manière à couvrir ses traits sans les cacher, et lui dit à demi-voix, mais assez haut pour que Roland l'entendît : — Rappelle-toi qui tu es, Catherine, et à quoi tu es destinée.

Ouvrant alors une porte vitrée qui servait en même

(1) C'est chose permise. — Tr.

(2) A peine permise. — Tr.

temps de fenêtre au salon, elle entra avec Magdeleine sur un grand balcon qui régnait autrefois le long de toute la façade du château du côté du sud. La balustrade en était tombée à l'une des extrémités, quelques pierres en étaient détachées çà et là; mais, malgré cet état de dégradation, il offrait encore une promenade sûre et agréable où l'on pouvait jouir de la fraîcheur de l'air pendant les soirées d'été, et des rayons bienfaisans du soleil pendant les jours d'hiver. Les deux vieilles dames s'y promenèrent fort occupées à causer de leurs affaires, pas assez cependant pour oublier de jeter un coup d'œil dans l'appartement chaque fois qu'elles passaient devant la porte; ce que Roland ne manqua pas de remarquer.

CHAPITRE XI.

« La vie a son printemps; tout alors est joyeux :
» Les fleurs ont plus d'odeur, l'écho nous répond mieux ;
» On se plaît à braver l'orage et la tempête :
» Et relevant gaîment son jupon sur sa tête,
» La jeune villageoise, en riant aux éclats,
» Vers le hameau voisin précipite ses pas. »

Ancienne comédie.

Catherine était dans l'âge heureux de l'innocence et de la gaieté. Après le premier moment d'embarras, la situation dans laquelle on venait de la laisser en lui ordonnant de faire connaissance avec un beau jeune homme dont elle ne savait pas même le nom, se présenta malgré elle à son esprit sous un point de vue tout-à-fait burlesque. Elle baissa ses beaux yeux bleu foncé sur l'ouvrage dont elle s'occupait, et conserva un sérieux imperturbable pendant les deux premiers

tours de promenade que firent les matrones sur le balcon. Alors jetant un regard à la dérobée sur Roland, et voyant l'embarras qu'il éprouvait, tantôt changeant de position sur sa chaise, tantôt tournant sa toque entre ses mains, et montrant par tout son extérieur qu'il ne savait comment entamer la conversation, elle ne put conserver plus long-temps sa gravité; et, après quelques efforts inutiles pour donner un autre cours à ses idées, elle partit d'un éclat de rire si naturel, quoique involontaire, que des larmes ajoutèrent à l'éclat de ses yeux, et que les tresses de ses beaux cheveux, agitées par cet accès d'hilarité, se déployèrent avec une nouvelle grace. La déesse des ris elle-même n'aurait jamais pu paraître plus aimable que Catherine en ce moment.

Un page de cour ne l'aurait pas laissée long-temps rire toute seule; mais Roland avait été élevé à la campagne; il avait autant d'orgueil que de timidité, et il se mit dans la tête qu'il était l'objet de ce rire inextinguible. Il essaya de le partager; mais ses efforts furent si malheureux qu'ils ne produisirent qu'une espèce de grimace de mécontentement, qui redoubla tellement la gaieté de la jeune fille qu'en dépit de tous ses efforts elle crut qu'elle ne pourrait jamais reprendre son sérieux; car chacun sait que, lorsqu'un tel paroxisme se déclare dans un moment et dans un lieu où l'on voudrait le moins s'y abandonner, plus on fait d'efforts pour s'en défendre et plus on sent l'inconvenance de s'y livrer, plus il devient impossible d'y résister et plus l'accès se prolonge.

Il fut certainement heureux pour Catherine, de même que pour Roland, que celui-ci ne partageât point la gaieté excessive de cette jeune fille. Étant assise

le dos tourné vers le balcon, Catherine ne pouvait être aperçue par les deux graves matrones qui s'y promenaient; mais Roland était placé de manière qu'il n'aurait pu se permettre une telle irrévérence sans exciter leur attention et sans attirer leurs reproches et sur lui et sur sa compagne. Il se sentit pourtant sur les épines jusqu'à ce que Catherine, ayant épuisé son envie de rire ou les moyens de s'y livrer, eût recommencé de bonne grace à faire agir son aiguille; alors il lui dit d'un ton un peu sec qu'il n'était guère nécessaire qu'on leur recommandât de faire plus ample connaissance, attendu qu'ils semblaient déjà assez familiers.

Ce discours pensa mettre en mouvement une seconde fois tous les muscles du visage de Catherine: mais elle parvint à se rendre maîtresse d'elle-même; et, fixant les yeux sur son visage, elle répondit qu'elle lui demandait pardon, et qu'elle éviterait de l'offenser davantage.

Roland avait assez de bon sens pour savoir qu'un air piqué serait souverainement ridicule en cette occasion, et il sentait que c'était avec une expression toute différente que ses yeux devaient se fixer sur la charmante rieuse dont les traits aimables avaient si bien joué leur rôle dans cette scène muette. Il essaya donc de sortir d'embarras en prenant un ton de gaieté qui fût d'accord avec celui de la jolie nymphe, et lui demanda à connaître son bon plaisir sur la manière de continuer une connaissance commencée sous de si joyeux auspices.

— C'est ce qu'il faut que vous décidiez vous-même, répondit-elle, car j'ai peut-être déjà fait un pas de trop en ouvrant la conférence.

— Eh bien! si nous commencions comme dans un

roman par nous demander l'un à l'autre notre nom et notre histoire.

— C'est fort bien imaginé, et la proposition fait honneur à votre jugement. Commencez donc; je vous écouterai, et je me bornerai à vous faire quelques questions sur ce qui me paraîtra trop obscur. Voyons, ma nouvelle connaissance, apprenez-moi votre nom et votre histoire.

— Je me nomme Roland Græme, et cette grande vieille femme est mon aïeule.

— Et votre tutrice? Fort bien. Qui sont vos parens?

— Ils n'existent plus.

— Mais qui étaient-ils? car je présume que vous avez eu un père et une mère?

— Je le présume aussi; mais ce que je sais de leur histoire se borne à bien peu de chose. Mon père était un chevalier écossais qui est mort sur le champ de bataille; ma mère était une Græme d'Heathergill, dans le territoire contesté : presque toute sa famille périt lorsque ce pays fut dévasté par lord Maxwell et par les Herries de Caerlaverock.

— Y a-t-il long-temps?

— Avant ma naissance.

— Ce doit être une époque bien éloignée, dit-elle en affectant un air grave, si éloignée, qu'il m'est impossible de leur donner des larmes.

— Ils n'en ont pas besoin, ils sont morts avec honneur.

— En voilà bien assez sur votre lignage, mon bon monsieur; ce que j'en aime le mieux, c'est l'échantillon qui en reste, dit-elle en jetant les yeux sur Magdeleine qui passait en ce moment devant la porte sur

le balcon. Votre vénérable aïeule a l'air si grave, qu'elle pourrait faire pleurer tout de bon. Maintenant passons à votre propre personne; et, si vous ne contez pas votre histoire plus vite, je n'en apprendrai pas la moitié, car la mère Bridget fait une pause plus longue chaque fois qu'elle passe devant la porte du balcon, et en sa présence on n'a pas plus envie de rire que dans le tombeau de vos ancêtres.

— Mon histoire ne sera pas longue. J'entrai au château d'Avenel en qualité de page de la maîtresse du logis.

— C'est une stricte huguenote, n'est-il pas vrai?

— Aussi stricte que Calvin lui-même. Mais ma grand'mère sait affecter le puritanisme quand cela lui convient; et elle avait le projet, j'ignore pourquoi, de me faire entrer au château. Je ne sais pourtant si elle y aurait réussi, car nous étions dejà dans le village voisin depuis plusieurs semaines sans qu'elle en eût pu trouver l'occasion. Mais j'eus pour introducteur un maître de cérémonies auquel je ne m'attendais point.

— Et qui était-il?

— Un grand chien noir nommé Wolf, qui me pêcha comme un canard dans un lac, et qui me présenta à sa maîtresse.

— C'était arriver sous les meilleurs auspices. Et qu'apprîtes-vous dans ce château? J'aime beaucoup à savoir à quoi mes connaissances peuvent être utiles au besoin.

— A chasser au faucon, à suivre une meute, à monter à cheval, à manier la lance, l'arc et l'épée.

— Et à vous vanter. Ce dernier talent serait en France le plus grand de tous ceux d'un page. Mais con-

tinuez, s'il vous plaît; comment un seigneur huguenot et une dame huguenote se sont-ils exposés au danger d'avoir dans leur château un page catholique ?

— Parce qu'ils ne connaissaient pas cette partie de mon histoire, sur laquelle, dès mon enfance, on m'avait recommandé de garder le secret, et parce que mon aïeule, pour écarter d'autant mieux tout soupçon là-dessus, avait suivi avec la plus grande exactitude les instructions de leur chapelain protestant.

En finissant ces mots, Roland fit un mouvement pour approcher sa chaise de celle de Catherine.

— Ne vous approchez pas tant, mon beau monsieur, dit la fille aux yeux bleus; car je me trompe fort, ou nos vénérables parentes ne tarderont pas à venir interrompre notre conférence, si elles vous voient vouloir faire connaissance de trop près. Restez donc où vous êtes, et répondez à mes questions. Par quels exploits avez-vous donné la preuve des talens distingués que vous aviez acquis ?

Roland, qui commençait à entrer dans le ton et l'esprit de la conversation de sa jeune compagne, lui répondit avec gaieté : — Mes exploits étaient nombreux, belle demoiselle, et en fait de malice, d'espiéglerie, je n'étais jamais en retard; je tirais sur des cygnes, je chassais des chats, j'effrayais des suivantes, sans parler du chapelain, qu'en sa qualité de prédicateur huguenot je prenais plaisir à tourmenter de toutes manières.

— Je crois que ces hérétiques ont dû faire une terrible pénitence en gardant si long-temps à leur service un page si accompli. Et peut-on savoir quel événement fâcheux les a privés d'un serviteur si estimable ?

— Vous savez qu'il n'y a si longue route qui n'ait sa fin, et je suis arrivé au terme de la mienne.

— Je vous entends. Mais quelle a été la cause de cette grande catastrophe? En bon anglais, pourquoi vous a-t-on congédié?

— L'histoire ne sera pas longue : je fis sentir ma houssine au fils du fauconnier; le fauconnier me menaça de me faire sentir son bâton. C'est un gaillard vigoureux, mais qui a un excellent cœur; et il n'existe dans toute la chrétienté personne à qui je puisse pardonner plus facilement de m'avoir frappé, mais je ne le connaissais pas alors, de sorte que je le menaçai à mon tour de mon poignard; et adieu mes fonctions de page, adieu le beau château d'Avenel. Dès le même jour je rencontrai par hasard ma vénérable grand'mère, et... et mon histoire est finie. A la vôtre maintenant, belle demoiselle.

—Voilà une grand'mère bien heureuse de retrouver ainsi un page errant au moment où l'on venait de lui couper les lisières; et le page n'est pas moins heureux d'être devenu l'écuyer d'une digne grand'mère à l'instant où il cessait à peine d'entendre le sifflet de sa maîtresse.

— Tout cela n'est pas votre histoire, s'écria Roland, qui commençait à prendre goût à la vivacité de Catherine. Histoire pour histoire, c'est la règle entre compagnons de voyage.

— Attendez donc que nous le soyons!

— Oh! vous ne m'échapperez pas ainsi. Si vous ne vous rendez pas à la raison, j'appellerai dame..... dame Bridget, je crois, mais n'importe son nom, et je lui ferai mes plaintes de votre conduite.

— Cela ne sera pas nécessaire. Mon histoire est le pendant de la vôtre. Les mêmes mots peuvent servir à la raconter : il n'y a à changer que le nom et la situation. Je me nomme Catherine Seyton, et je suis orpheline.

— Y a-t-il long-temps que vous avez perdu vos parens?

— C'est la seule question, dit Catherine en baissant ses beaux yeux avec une expression soudaine de chagrin, c'est la seule question à laquelle je ne puisse répondre en riant.

— Eh bien! n'y répondez pas. Dame Bridget est sans doute votre grand'mère?

Le nuage qui avait obscurci le front de Catherine se dissipa avec autant de promptitude que celui qui couvre un instant le soleil d'été; elle répondit avec son ton de gaieté ordinaire : — Vingt fois pire! c'est ma tante, et elle n'a jamais été mariée?

— Juste ciel! s'écria Roland en riant; quelle histoire tragique! et quelles horreurs me reste-t-il à apprendre?

— De même que vous, j'ai été mise en service, en apprentissage, c'est-à-dire.

— Et vous avez été congédiée pour avoir pincé la duègne ou insulté la femme de chambre de milady?

— Non. Ici notre histoire varie; car toute la maison a été congédiée en même temps, et maintenant je me trouve libre, une vraie fille de la forêt.

— Et je suis aussi charmé de l'apprendre que si quelqu'un doublait d'or mon pourpoint.

— Grand merci, dit-elle en riant; mais je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser.

— N'importe! n'importe! continuez, je vous prie. Nos deux bonnes dames se lasseront de se promener sur le balcon, où je les entends croasser comme deux vieilles corneilles; la fraîcheur du soir va les enrouer, et elles rentreront dans leur cage. — Quel était le nom de votre maîtresse?

— Un nom bien connu dans le monde. Elle avait une belle maison, bien tenue, bien réglée, et à la tête de laquelle était ma tante Bridget. J'avais un grand nombre de compagnes; nous nous levions de bonne heure, nous nous couchions tard, nous faisions de longues prières et des dîners fort courts.

— Vous serviez donc quelque vieille avare?

— Pour l'amour du ciel! ne blasphémez pas, s'écria Catherine avec une expression de crainte. Que Dieu me pardonne d'avoir parlé si légèrement! J'ai voulu badiner; mais c'était sans mauvaise intention. Sachez donc que cette maison était il n'y a pas long-temps le couvent de Sainte-Catherine de Sienne; ma tante en était l'abbesse; il s'y trouvait douze religieuses, et j'y étais novice. Mais les hérétiques sont venus à force ouverte, ont pillé la maison, l'ont presque démolie, et en ont chassé mes compagnes.

— Et que sont-elles devenues?

— Elles se sont dispersées de toutes parts. Les unes se sont retirées dans des couvens de France et de Flandre; les autres, je le crains bien, se sont laissé tenter par les vains plaisirs du monde. Ma tante et moi nous avons obtenu la permission de rester ici, ou, pour mieux dire, on ferme les yeux sur le séjour que nous y faisons. Ma tante a des parens puissans parmi les Kerrs; ils ont menacé de leur vengeance quiconque nous in-

sulterait, et leur protection fait notre sûreté ; car l'arc et la lance sont aujourd'hui les meilleures raisons.

— Ainsi vous êtes assise tranquillement à l'ombre. Mais vous n'avez donc pas perdu les yeux à force de pleurer en quittant le service de sainte Catherine ?

— Pas tout-à-fait, lui dit-elle en baissant les yeux sur son ouvrage, après lui avoir lancé un regard contre lequel il était impossible de se défendre sans avoir le cœur entouré de cette armure de triple airain dont Horace suppose qu'était armé celui du premier matelot qui osa braver sur un frêle esquif la fureur de l'océan. Or le cœur de notre page était sans défense.

— Qu'en dites-vous, Catherine ? dit Roland ; nous trouvant tous deux renvoyés de service en même temps, et d'une manière si étrange, si nous prenions le parti, pour ne pas déranger le tête-à-tête de nos vénérables duègnes, de faire ensemble de notre côté quelques pas sur la route du monde ?

— Belle proposition, en vérité ! s'écria Catherine : elle est digne de sortir du cerveau d'un étourdi de page. Songez-vous que sur cette route on ne peut voyager les poches vides ? Comment emplirons-nous les nôtres ? Sans doute je chanterai des ballades, et vous couperez des bourses ?

— Comme il vous plaira, petite dédaigneuse, dit le page piqué du ridicule que Catherine jetait sur son absurde proposition. Mais, comme il prononçait ces mots, la porte du balcon s'ouvrit, et Magdeleine Græme ainsi que la mère abbesse, car c'est ainsi que nous devons maintenant l'appeler, rentrèrent dans l'appartement.

CHAPITRE XII.

« Mon frère, écoute-moi..............
» Je suis le plus âgé, le plus saint, le plus sage ;
» *Ergo*, ma sainteté, ma sagesse et mon âge
» Sont des droits tout-puissans auxquels il faut céder. »

Ancienne comédie.

Quand l'arrivée des deux matrones eut mis fin à la conversation que nous avons rapportée dans le chapitre qui précède, Magdeleine Græme parla en ces termes aux deux jeunes gens :

— Eh bien ! mes enfans, avez-vous bien causé ? avez-vous fait connaissance ensemble comme deux compagnons de voyage qui se trouvent sur une route couverte de ténèbres et parsemée de dangers, que le hasard a réunis, et qui étudient le caractère et les sentimens de ceux qui doivent partager leurs périls ?

Il était rare que l'enjouée Catherine pût retenir une

plaisanterie, quoique souvent elle regrettât, après avoir parlé, de n'avoir pas gardé le silence.

— Votre petit-fils, dit-elle, pense avec tant d'enthousiasme au voyage qu'il doit faire, qu'il me témoignait tout à l'heure le désir de le commencer à l'instant même.

— C'est avoir trop d'ardeur, Roland, dit Magdeleine, de même qu'hier vous montriez trop d'insouciance. Le juste milieu se trouve dans l'obéissance qui attend qu'on lui donne le signal, et qui obéit aussitôt qu'il est donné. Mais à présent, mes enfans, avez-vous assez bien étudié vos traits pour que, dans quelque lieu que vous vous rencontriez, et quelque déguisement que les circonstances puissent vous forcer à prendre, vous reconnaissiez l'un dans l'autre l'agent secret de l'œuvre importante à laquelle vous êtes appelés à travailler? Regardez-vous encore; que chaque ligne de la physionomie de chacun de vous se grave d'une manière ineffaçable dans le souvenir de l'autre. Apprenez à reconnaître par le bruit des pas, par le son de la voix, par le mouvement de la main, par un seul clin d'œil, l'associé que le ciel vous a accordé pour exécuter sa volonté. Dis-moi, Roland Græme, reconnaîtras-tu Catherine Seyton, dans quelque lieu et dans quelque temps que tu la revoies?

Roland répondit affirmativement, avec autant d'empressement que de vérité.

— Et toi, ma fille, dit-elle à Catherine, te rappelleras-tu les traits de ce jeune homme?

— En vérité, répondit Catherine, depuis un certain temps je n'ai pas vu assez d'hommes pour que leurs traits fassent confusion dans ma mémoire; je ne crois

donc pas que j'oublie sur-le-champ ceux de votre petit-fils, quoique je n'y voie rien qui mérite un souvenir si particulier.

— Joignez donc vos mains, mes enfans, et donnez-vous le baiser de paix.

L'abbesse à ces mots se plaça entre les deux jeunes gens, les idées qu'elle avait puisées dans le cloître ne lui permettant pas de porter la complaisance au point que l'exigeait sa compagne.

— Ma sœur, dit-elle à Magdeleine, vous oubliez que Catherine est la fiancée du ciel; je ne puis permettre...

— C'est au nom du ciel que je leur ordonne de se donner le baiser de paix, s'écria Magdeleine avec toute l'énergie de son organe sonore. La fin, ma sœur, la fin sanctifie les moyens que nous sommes obligées d'employer.

— Ceux qui m'adressent la parole, dit dame Bridget en se redressant, et un peu offensée du ton d'autorité de son amie, m'appellent *dame abbesse* ou tout au moins *ma mère*. Lady d'Heathergill oublie qu'elle parle à l'abbesse de Sainte-Catherine.

— Quand j'étais lady d'Heathergill, dit Magdeleine, vous étiez sans doute abbesse de Sainte-Catherine; mais ces deux noms n'existent plus, et le respect qu'on leur accordait dans le monde a disparu avec eux. Aux yeux du jugement humain nous ne sommes plus que deux pauvres femmes, méprisées, dégradées, opprimées, que la vieillesse traîne vers le tombeau. Mais que sommes-nous aux yeux de Dieu? des ministres chargés d'exécuter ses ordres, dans la faiblesse desquels la force de l'Église sera manifestée, devant qui seront humiliées la politique de Murray et la présomption de Morton.

Est-ce à de tels instrumens que vous voulez appliquer les règles étroites de la réclusion du cloître? Avez-vous oublié les ordres de vos supérieurs, qui ont enjoint la déférence envers moi dans toute cette affaire.

— Eh bien donc, dit l'abbesse d'un ton d'humeur, que le scandale et le péché retombent sur votre tête.

— J'y consens, répondit Magdeleine; et maintenant, mes enfans, je vous le répète, donnez-vous le baiser de paix.

Mais Catherine, qui avait peut-être prévu comment se terminerait la contestation, s'était échappée de l'appartement pendant cette discussion, et nous n'avons pas besoin d'ajouter que Roland ne fut pas le moins contrarié de sa disparition.

— Elle est allée, dit l'abbesse, nous préparer quelques rafraîchissemens. Ils offriront peu d'attraits à ceux qui vivent dans le monde; car je ne puis me dispenser d'exécuter les vœux que j'ai prononcés, quoiqu'il ait plu aux impies de détruire le sanctuaire dans lequel ils doivent être observés.

— Cela est fort bien, ma sœur, dit Magdeleine. Il faut payer à l'Église jusqu'à la dernière obole des dîmes qui lui sont dues, et je ne vous blâme point d'observer scrupuleusement les règles de votre ordre; mais songez qu'elles ont été établies par l'Église, et que par conséquent la raison veut qu'on puisse s'en dispenser quand il y va du salut de l'Église même.

L'abbesse ne répondit rien.

Un homme qui aurait mieux connu la nature humaine que notre page sans expérience aurait trouvé quelque amusement à comparer les deux genres de fanatisme tout différens qui animaient ces deux femmes.

L'abbesse, timide et mécontente, avait assez de petitesse d'esprit pour conserver des prétentions auxquelles la révolution avait mis fin, pour vouloir se conformer à d'anciens usages qu'elle ne pouvait faire revivre. Elle était dans le malheur ce qu'elle avait été dans la prospérité, scrupuleuse, orgueilleuse, et faible d'esprit. L'ame plus fière et plus élevée de Magdeleine prenait un essor plus hardi, et refusait de s'astreindre aux règles *ordinaires* dans les projets *extraordinaires* qui lui étaient suggérés par une imagination exaltée et capricieuse. Mais Roland Græme, au lieu de chercher à distinguer ces différentes nuances d'un même caractère dans ces deux vieilles dames, attendait avec impatience le retour de Catherine, ne doutant pas que son aïeule, qui ne paraissait nullement disposée à céder, ne renouvelât l'ordre du baiser de paix.

Il fut pourtant trompé dans son attente, ou pour mieux dire dans ses espérances. Catherine ne rentra que lorsque l'abbesse l'eut appelée. Elle plaça sur la table une cruche d'eau, des assiettes et des gobelets de bois; et Magdeleine, probablement satisfaite du triomphe qu'elle avait remporté sur l'abbesse en la forçant à se désister de son opposition, ne songea point à porter sa victoire plus loin, modération dont son petit-fils ne lui sut pas infiniment de gré.

Cependant Catherine continuait à faire les préparatifs d'un repas bien simple, car il ne consistait qu'en choux cuits dans l'eau, sans autre assaisonnement qu'un peu de sel. Elle y joignit du pain d'orge dont les morceaux semblaient comptés; il n'existait d'autre boisson que l'eau contenue dans la cruche dont nous avons déjà parlé. Après un bénédicité prononcé en latin par l'ab-

besse, on se mit à table. Malgré la frugalité du festin, les trois femmes parurent manger avec appétit quoique avec modération. Mais Roland Græme avait été habitué à meilleure chère. Sir Halbert Glendinning affectait de tenir sa maison avec une noble libéralité, et son hospitalité ne le cédait en rien à celle des grands barons du nord de l'Angleterre. Peut-être en agissant ainsi croyait-il jouer plus complètement le rôle pour lequel il n'était pas né, celui de grand seigneur et de chef d'un clan. Deux bœufs et six moutons n'étaient que la provision d'une semaine quand il était chez lui, et la différence n'était pas trop considérable quand il était absent. Le pain de froment et la meilleure bière se distribuaient à discrétion, tant à ses domestiques qu'à tout ce qui composait sa suite, et Roland Græme avait vécu plusieurs années sur ce théâtre d'abondance et de profusion. Ce n'était pas un bon moyen pour se préparer à un repas composé de choux bouillis et d'une cruche d'eau. Probablement sa physionomie prouva qu'il s'apercevait de cette différence; car l'abbesse lui dit : — La table du baron hérétique chez qui vous avez long-temps vécu, mon fils, était sans doute plus délicatement servie que celle des filles de l'Église souffrante; et cependant les jours de fêtes les plus solennelles, quand mes religieuses étaient admises à ma table, les mets les plus recherchés qui nous étaient permis en ces occasions ne me paraissaient pas à moitié aussi délicieux que ces légumes et cette eau qui forment maintenant ma seule nourriture. Il ne sera pas dit que la maîtresse de cette maison en fait le séjour de la joie et des festins, tandis que la sainte Église, dont elle n'est qu'un membre indigne, ne connaît plus que des jours de deuil et de désolation.

— C'est fort bien dit, ma sœur, reprit Magdeleine : mais à présent il est temps non-seulement de souffrir pour la bonne cause, mais d'agir pour la faire triompher. Maintenant que nous avons fini notre repas de pèlerins, allons nous concerter sur notre voyage de demain, allons aviser à la manière dont ces jeunes gens doivent être employés, et aux mesures que nous pouvons prendre pour suppléer à leur manque de discrétion et d'expérience.

En dépit du mauvais dîner qu'il venait de faire, Roland sentit son cœur tressaillir en entendant cette proposition, ne doutant pas qu'il n'en résultât un nouveau tête-à-tête entre lui et la jolie novice. Mais il fut encore trompé dans ses calculs. Catherine, à ce qu'il paraît, n'avait pas envie de le favoriser à ce point; car, soit par délicatesse, soit par caprice, soit par quelqu'une de ces nuances indéfinissables qui séparent ces deux sentimens, et par lesquelles les femmes se plaisent à tourmenter et en même temps à captiver le sexe qui prétend à la supériorité sur elles, elle dit à l'abbesse qu'il était nécessaire qu'elle se retirât pendant une heure avant les vêpres; et, sa supérieure lui ayant fait sur-le-champ un signe d'assentiment, elle se leva pour sortir. Avant de quitter l'appartement, elle salua les deux matrones en s'inclinant devant elles; après quoi elle fit à Roland une révérence plus familière, consistant en une légère inclination du corps et un faible mouvement de tête. Elle accomplit cet acte de politesse d'un air très-grave; mais sous cette gravité Roland crut découvrir l'expression maligne d'un triomphe secret sur la contrariété qu'il éprouvait.

— Au diable la malicieuse fille! dit-il entre ses dents,

quoique la présence de l'abbesse eût dû réprimer des expressions si profanes : elle a le cœur aussi dur que l'hiène riante dont parle certain conte. Elle a envie que je ne l'oublie pas cette nuit du moins.

Les deux matrones se retirèrent aussi, après avoir formellement enjoint à Roland de ne pas sortir du couvent sous quelque prétexte que ce fût, et de ne pas même se montrer à une fenêtre, l'abbesse donnant pour raison de cette précaution que les hérétiques étaient toujours disposés à semer des bruits scandaleux contre les communautés religieuses.

— La rigueur de Henry Warden n'allait pas si loin, dit le ci-devant page quand il se trouva seul; car, pour lui rendre justice, quelque sévère qu'il fût à exiger qu'on écoutât ses homélies avec la plus stricte attention, il nous laissait ensuite la liberté entière de nos actions; il prenait même quelquefois part à nos amusemens quand il les trouvait innocens, et je crois qu'il se serait difficilement contenté de choux et de pain d'orge pour son dîner. Mais ces deux vieilles femmes sont enveloppées de ténèbres et de mystère, et ne semblent vivre que de privations. Eh bien, puisqu'il m'est défendu de franchir le seuil de la porte, et de regarder par une croisée, il faut, pour passer le temps, que je voie ce que contient l'intérieur de cette maison. Peut-être cette rieuse aux yeux bleus se trouvera-t-elle dans quelque coin.

Sortant donc de l'appartement par une porte opposée à celle par où les deux matrones étaient sorties, on peut croire aisément qu'il n'avait pas dessein de troubler leur tête-à-tête, il erra de chambre en chambre dans cet édifice désert, cherchant inutilement quelque

chose qui pût l'amuser ou l'intéresser. Il passa dans une longue galerie sur laquelle donnaient les petites cellules des religieuses. Elles étaient ouvertes, inhabitées, et le peu de mobilier que les règles de l'ordre leur permettaient d'y avoir en était disparu.

— Les oiseaux sont envolés, pensa-t-il; mais se trouveront-ils plus mal en plein air que dans ces cages étroites, c'est ce que j'abandonne à la décision de la dame abbesse et de ma vénérable aïeule. Je crois que l'alouette emprisonnée aimerait à faire entendre son ramage sous la voûte azurée des cieux.

Un escalier tournant, aussi raide qu'étroit, comme pour rappeler aux religieuses leurs devoirs de jeûne et de mortification, le conduisit à d'autres appartemens qui composaient le rez-de-chaussée. Il les trouva dans un état encore plus déplorable que ceux qu'il venait de parcourir, parce qu'ils avaient essuyé la première fureur de ceux qui avaient assailli le couvent. Les fenêtres avaient été mises en pièces, les portes enfoncées, et même plusieurs cloisons brisées en différens endroits. Après avoir vu cette scène de désolation, fatigué d'un spectacle si triste et si uniforme, il se disposait à regagner l'appartement d'où il était parti, lorsqu'il entendit le mugissement d'une vache dans la chambre voisine de celle où il se trouvait. Il s'y attendait si peu dans un tel endroit, qu'il tressaillit comme si c'eût été le rugissement d'un lion, et il avait la main sur son poignard quand l'aimable Catherine Seyton parut à la porte de l'appartement où ce bruit s'était fait entendre.

— Salut, vaillant champion, lui dit-elle en riant; depuis le temps de Guy Warwick, personne ne fut

plus digne d'attaquer une vache en combat singulier.

— Sur ma foi, dit Roland, je croyais entendre le diable rugir près de moi. Qui aurait jamais cru trouver une vache dans les appartemens d'un couvent ?

— Toutes celles du voisinage pourraient s'y donner rendez-vous, dit Catherine : nos murs détruits ne nous permettent plus de leur en fermer l'entrée ; mais celle-ci est une habitante de la maison. Maintenant je vous invite à retourner dans l'appartement que vous avez quitté.

— Pas avant que j'aie vu la recluse du couvent de Sainte-Catherine, répondit Roland ; et il entra dans la chambre, en dépit des remontrances moitié sérieuses, moitié badines de la jolie novice.

La vache avait pour étable une grande salle, ci-devant réfectoire de l'abbaye. Le toit en était orné de moulures, et l'on voyait dans les murailles des niches qui avaient autrefois contenu des statues de saints que la rage des nouveaux iconoclastes avait brisées. Ces vestiges d'ornemens d'architecture faisaient un singulier contraste avec la mangeoire et le râtelier construits pour la vache dans un coin de l'appartement, le fourrage déposé pour sa nourriture, et la paille étendue par terre pour sa litière.

— Sur ma foi, dit Roland, cette vache n'est pas la plus mal logée de toutes les habitantes du couvent.

— Vous feriez bien de rester avec elle, dit Catherine, et de suppléer par vos attentions filiales à la progéniture qu'elle a eu le malheur de perdre.

— Au moins resterai-je pour vous aider à préparer tout ce qu'il lui faut pour la nuit, charmante Catherine, répondit Roland en saisissant une fourche.

— Vous n'en ferez rien; car, outre que vous ne sauriez comment vous y prendre, vous m'attireriez une mercuriale, et j'en ai assez dans le cours ordinaire des choses.

— Quoi! vous seriez grondée pour accepter mon assistance, quand je dois être votre confédéré dans quelque affaire de grande importance? Cela serait tout-à-fait déraisonnable. Mais, à présent que j'y pense, dites-moi donc, si vous le pouvez, quelle est cette grande entreprise à laquelle je suis destiné?

— Que sais-je! quelques oiseaux à dénicher sans doute, à en juger par le champion qu'on a choisi.

— Ma foi, celui qui a déniché des faucons sur le rocher de Gledscraig, ma jolie novice, a fait quelque chose dont il peut se vanter. Mais au diable les faucons, je ne veux plus y penser; car ce sont ces misérables oiseaux qui m'ont fait commencer mes voyages. Fou que je suis! si je n'avais pas eu le bonheur de vous rencontrer en chemin, je dévorerais mon poignard de rage; mais, puisque nous allons être compagnons de route...

— Compagnons de travaux, mais non de route. Apprenez pour votre consolation que la dame abbesse et moi nous partirons demain avant vous et votre respectable aïeule; et, si je souffre votre compagnie en ce moment, c'est en partie parce qu'il se passera peut-être bien du temps avant que nous nous revoyions.

— De par saint André! il n'en sera rien, et je ne me mettrai en chasse que de compagnie avec vous.

— Je présume que, sur ce point comme sur les autres, il faudra que nous fassions ce qui nous sera ordonné. Mais écoutez! j'entends la voix de ma tante.

L'abbesse arrivait effectivement. Elle lança un regard sévère sur sa nièce, tandis que Roland eut la présence d'esprit de feindre d'attacher la courroie qui tenait la vache.

— Ce jeune homme, dit Catherine, m'aidait à attacher Crombrie de plus près au poteau. La nuit dernière elle a alarmé tout le village en mettant la tête à la fenêtre et en mugissant. Si l'on ne découvre pas la cause de cette apparition, ces hérétiques nous traiteront de sorcières; et, si on la découvre, ils nous prendront notre vache!

— Ne craignez rien à cet égard, dit l'abbesse avec un ton d'ironie. La personne à qui elle est vendue va la prendre à l'instant.

— Adieu donc, ma pauvre compagne, dit Catherine en passant la main sur l'épaule de l'animal: j'espère que tu tomberas en bonnes mains; car depuis quelque temps mes instans les plus heureux ont été ceux où je me suis occupée de toi. Plût à Dieu que je fusse née pour ne connaître jamais d'autres soins!

— Fi! fi! s'écria l'abbesse; sont-ce là des discours dignes du nom de Seyton, d'une sœur de cette maison, d'une élue marchant dans les sentiers de la grace? Et parler ainsi devant un étranger, devant un jeune homme! Allez dans un oratoire, ma fille, et lisez-y vos *heures* jusqu'à ce que j'y vienne. Je vous ferai une leçon qui vous fera connaître le prix des avantages que vous possédez.

Catherine allait se retirer en silence après avoir jeté sur Roland un regard moitié comique, qui semblait dire: — Vous voyez à quoi votre visite m'a exposée. Mais tout à coup, chageant de dessein, elle s'avança

vers lui, et lui tendit la main en lui souhaitant le bonsoir. Il la serra vivement avant que l'abbesse interdite eût eu le temps de s'y opposer; et Catherine se tournant alors vers elle : — Pardonnez-moi, ma mère, lui dit-elle; il y a long-temps que nous n'avons vu une figure humaine nous regarder avec bienveillance. Ce jeune homme s'est présenté chez nous en ami, et je lui ai fait mes adieux comme à un ami, parce qu'il y a tout à parier que nous ne nous reverrons plus dans ce monde. Je puis voir mieux que lui que les projets que vous méditez sont au-dessus de vos forces, et que vous placez sur le haut du rocher une pierre dont la chute nous entraînera dans le précipice. C'est donc à une victime comme moi que je fais mes adieux.

Elle se retira après avoir prononcé ces paroles d'un ton qui annonçait qu'elle sentait profondément ce qu'elle venait d'exprimer, et bien différent de son enjouement et de sa légèreté ordinaires; et il était évident que, malgré sa jeunesse et son inexpérience, Catherine avait plus de jugement et de pénétration qu'on n'aurait pu lui en supposer d'après sa conduite habituelle.

L'abbesse garda le silence après son départ, et la réprimande qu'elle préparait expira sur ses lèvres. Elle parut frappée du ton sérieux et presque prophétique que sa nièce venait de prendre; et, faisant signe à Roland de la suivre, elle le conduisit dans le salon où l'on avait dîné, et où était préparée une petite réfection, comme l'appela l'abbesse. Elle consistait en lait et en pain d'orge. Magdeleine Græme, appelée pour partager cette collation, sortit d'un appartement voisin; mais Catherine ne reparut point. Le repas fut court et

silencieux, et, dès qu'il fut terminé, Roland fut envoyé dans une chambre adjacente où il trouva un lit qu'on lui avait préparé.

Les circonstances étranges dans lesquelles il se trouvait produisirent l'effet qu'on devait en attendre, en empêchant le sommeil de lui fermer promptement les yeux, et il entendit les deux matrones conférer à demi-voix dans l'appartement qu'il venait de quitter. Leur entretien dura assez long-temps; et lorsqu'elles se levèrent pour se séparer, il entendit l'abbesse prononcer distinctement les paroles suivantes : — En un mot, ma sœur, je respecte votre caractère et l'autorité dont il a plu à mes supérieurs de vous investir; mais il me semble qu'avant d'entamer une entreprise si périlleuse nous devrions consulter quelqu'un des pères de l'Église.

— Et où trouver un évêque, un abbé fidèle et intrépide? s'écria Magdeleine. Le fidèle, l'intrépide Eustache n'existe plus; le ciel l'a retiré d'un monde corrompu, l'a soustrait aux persécutions et à la tyrannie des infidèles. Puisse-t-il, dans sa merci, lui accorder le pardon des fautes qu'a pu lui occasioner la fragilité de la nature humaine! Mais où trouver un homme comme lui, dont nous puissions recevoir les conseils?

— Le ciel y pourvoira, ma sœur. Les pères à qui il est encore permis d'habiter l'abbaye de Kennaquhair lui donneront un successeur, en dépit des menaces de l'hérésie. Ils confieront sa crosse à des mains pleines de courage, et placeront sa mitre sur une tête que le ciel aura douée de sagesse.

— C'est ce que je saurai demain, dit Magdeleine. Mais quel homme aujourd'hui acceptera des fonctions qui peuvent ne durer qu'un jour, si ce n'est celui qui

veut obtenir des spoliateurs une part du pillage? Demain nous saurons si, parmi des milliers de saints qui sont sortis de la maison de Sainte-Marie, il en est encore quelqu'un qui jette un regard de commisération sur cette abbaye jadis si florissante, aujourd'hui si malheureuse. Adieu, ma sœur; nous nous reverrons à Édimbourg.

— Le ciel soit avec vous! dit l'abbesse; et elles se séparèrent.

— Me voilà donc instruit, pensa Roland, que nous allons à Kennaquhair et ensuite à Édimbourg. Voilà ce que j'ai gagné à ne pas dormir. Cela convient assez à mes projets : à Kennaquhair, je verrai le père Ambroise; à Édimbourg, je trouverai quelque moyen de faire mon chemin dans le monde, sans être à charge à mon affectionnée parente; et, dans cette ville, je reverrai la charmante novice aux yeux bleus et au sourire malin. Cette dernière idée l'occupait encore lorsqu'il s'endormit; et, pendant toute la nuit, ses rêves ne lui présentèrent que l'image de Catherine Seyton.

CHAPITRE XIII.

« Quoi ! Dagon sur sa base est encore affermi !
» Je le croyais déjà roulé dans la poussière :
» Eh bien ! que cet instant soit son heure dernière !
» Qu'on me donne une hache, et l'on verra bientôt
» Ce dieu si révéré brûler comme un fagot. »

Athelstane, ou le Danois converti.

Roland Græme dormit long-temps et d'un sommeil profond ; car le soleil était déjà bien élevé sur l'horizon quand la voix de Magdeleine l'appela pour continuer leur pèlerinage. S'étant habillé à la hâte, il s'empressa d'aller la joindre, et la trouva sur le seuil de la porte, prête à partir. Cette femme extraordinaire montrait en tout une promptitude d'exécution et une persévérance dont la source était dans le fanatisme, et qui semblait absorber en elle tous les sentimens de l'humanité ; une seule affection interrompait parfois son enthousiasme mystérieux, comme un des rayons du soleil qui percent

un instant la nue pendant un orage. C'était sa tendresse maternelle pour son petit-fils, tendresse qu'elle portait à un excès presque déraisonnable dans toutes les occasions où il ne s'agissait pas de la religion catholique, mais qu'elle n'écoutait plus dès qu'elle était en opposition avec les projets qu'elle avait conçus, avec les devoirs qu'elle s'était imposés. Elle aurait volontiers donné sa vie pour l'objet de toute son affection terrestre; mais elle était prête à mettre en péril les jours de ce fils chéri, à les sacrifier même s'il le fallait pour assurer le triomphe de l'église romaine en Écosse.

Pendant le chemin, à l'exception de quelques circonstances où sa tendresse maternelle se fit voir, soit en montrant des inquiétudes pour sa santé, soit en craignant qu'il ne fût fatigué, soit en cherchant à lui procurer tout ce dont il pouvait avoir besoin, elle ne l'entretint que du devoir de relever les honneurs abattus de l'Église, et de replacer un souverain catholique sur le trône. Quelquefois elle lui donnait à entendre, quoique d'une manière obscure et détournée, qu'elle était elle-même prédestinée par le ciel à jouer un rôle dans cette œuvre importante, et que, si elle entreprenait cette tâche avec tant de zèle, c'est qu'elle avait une garantie plus qu'humaine qu'elle réussirait à l'accomplir. Mais elle s'exprimait à cet égard en termes si généraux et si ambigus, qu'il n'était pas facile de décider si elle se prétendait appelée par une vocation directe et surnaturelle, comme la célèbre Élisabeth Barton, dite communément la Nonne de Kent, ou si elle n'entendait parler que du devoir général de tous les catholiques, et dont elle sentait l'obligation à un degré extraordinaire.

Quoique Magdeleine Græme n'annonçât point positivement des prétentions à être considérée comme une femme élevée au-dessus de la classe ordinaire des mortels, la conduite d'une ou deux personnes parmi les voyageurs qu'ils rencontrèrent lorsqu'ils furent entrés dans une partie de la vallée plus populeuse semblait indiquer qu'ils la regardaient comme un être doué d'attributs supérieurs. Il est vrai que deux paysans qui conduisaient un troupeau de bestiaux, quelques villageois qui semblaient se rendre gaiement à une fête, un soldat qui rejoignait son corps, un étudiant qui sortait du collège, comme l'annonçaient un habit noir rapé et le paquet de livres qu'il portait sous le bras, passèrent auprès d'eux sans les regarder, ou en jetant sur eux un coup d'œil de mépris; il est vrai que quelques enfans ameutés par l'air singulier de Magdeleine et par son costume, qui, comme nous l'avons dit, ressemblait beaucoup à celui d'un pèlerin, les poursuivirent quelque temps en poussant de grands cris et en les appelant papistes. Mais un ou deux passans, qui nourrissaient encore au fond du cœur un respect secret pour la hiérarchie déchue, jetant d'abord autour d'eux un regard craintif pour voir si personne ne les observait, faisant ensuite un signe de croix, fléchirent un genou devant la sœur Magdeleine, ainsi qu'ils la nommèrent, lui baisèrent la main ainsi que le bas de la robe, et reçurent avec humilité la bénédiction dont elle paya leur hommage. Se levant alors et regardant encore avec inquiétude de tous côtés pour voir si personne n'était survenu, ils se remirent promptement en route; quelques-uns furent même assez hardis pour oser, quoiqu'ils pussent être vus par des personnes de la religion alors domi-

nante, croiser les bras sur leur poitrine, faire de loin une inclination de tête, et annoncer ainsi en silence qu'ils reconnaissaient la sœur Magdeleine, et qu'ils honoraient également sa personne et ses principes.

Elle ne manquait pas de faire observer à son petit-fils ces marques d'honneur et de respect qu'elle recevait de temps en temps :

— Tu vois, mon fils, lui disait-elle, que les ennemis de la foi n'ont pas été en état de détruire le bon esprit, de déraciner le bon grain. Au milieu des hérétiques et des schismatiques, des spoliateurs des biens de l'Église, et des blasphémateurs des saints, il se trouve encore un reste de vrais fidèles.

— Vous avez raison, ma mère, répondit Roland; mais il me semble que nous n'avons que bien peu de secours à en attendre. Ne voyez-vous pas que tous ceux qui portent des armes à leur ceinture, ou qui semblent d'un rang tant soit peu relevé, passent près de nous comme si nous étions les derniers des mendians, et que tous ceux qui nous témoignent quelque intérêt sont les plus pauvres des pauvres, des gens plongés dans la misère, qui n'ont ni pain à partager avec nous, ni armes pour nous défendre, ni talent pour s'en servir quand même ils en auraient? Par exemple, ce pauvre misérable qui vient de s'agenouiller devant vous avec tant de dévotion, dont les haillons annoncent le comble de l'indigence, et dont la maigreur et le teint jaune et pâle portent à croire qu'il est attaqué de quelque maladie interne, comment cet être tremblant et dénué de tout peut-il être utile aux grands projets que vous méditez?

— Comment il peut y être utile, mon fils? dit Magde-

leine avec plus de modération que Roland ne s'y attendait peut-être : quand ce pieux enfant aura fait le pèlerinage de Saint-Ringan, qu'il entreprend par mon avis, et avec l'aide de quelques bonnes ames, quand il en reviendra guéri de tous ses maux, et plein de vigueur et de santé, la récompense que sa foi aura obtenue ne parlera-t-elle pas plus haut aux oreilles du peuple abusé d'Écosse que la voix de mille prédicateurs hérétiques ?

— Sans doute, ma mère, et cependant je ne suis pas sans inquiétude, car il y a long-temps que nous n'avons entendu citer un miracle opéré par saint Ringan.

La matrone le regarda en face, et d'une voix tremblante d'émotion, s'écria : — Es-tu donc assez infortuné pour douter du pouvoir de ce bienheureux saint ?

— Non, ma mère, répondit promptement le jeune homme, je crois tout ce que l'Église commande de croire ; mais, sans douter du pouvoir de saint Ringan, on peut dire qu'il n'a pas voulu en faire usage depuis un certain temps.

— Et ce châtiment n'était-il pas bien dû à ce malheureux pays ? dit Magdeleine en doublant le pas jusqu'au haut d'une éminence où conduisait le sentier qu'ils suivaient. Ici, ajouta-t-elle alors, sont les limites des domaines de Sainte-Marie ; sur cette hauteur, d'où l'œil du pèlerin pouvait apercevoir cet ancien monastère, la lumière du royaume, le séjour des saints, le tombeau des monarques, s'élevait une croix, le gage de notre salut. Qu'est devenu cet emblème de notre foi ? Le voilà renversé par terre, et ses fragmens en ont été emportés pour servir à des usages profanes. Jetons les yeux du côté de l'est ; y reverrons-nous le clocher que le soleil en se levant et en se couchant avait coutume de

dorer de ses rayons? entendrons-nous le son des cloches qui appelait les fidèles aux prières? Tout a été détruit comme si le pays avait été envahi par des païens et des barbares. Et quels miracles peut-on attendre des saints dont on a violé et profané les temples et les images, si ce ne sont des miracles de vengeance? Jusques à quand seront-ils différés?—Elle leva les yeux au ciel, parut se recueillir un instant, et s'écria avec un nouvel enthousiasme et avec encore plus de vivacité: — Oui, mon fils, rien n'est stable sur la terre; la joie et le chagrin, le triomphe et la désolation se succèdent comme la clarté du soleil et les nuages : la vigne ne sera pas toujours foulée aux pieds; les branches stériles seront coupées et jetées au feu, et les rameaux fertiles se relèveront et porteront encore des fruits : aujourd'hui même, dans un instant peut-être, j'espère apprendre des nouvelles importantes. Marchons donc; ne nous arrêtons point : le temps est court, le jugement est certain.

Elle reprit alors le chemin qui conduisait à l'abbaye, chemin indiqué autrefois par des poteaux surmontés d'une croix pour guider le pèlerin; mais tous ces signes religieux avaient disparu. Une demi-heure de marche les conduisit en face du monastère, qui n'avait pas entièrement échappé à la fureur du temps, quoique l'église eût été respectée jusqu'alors. Les cellules des moines, qui occupaient deux côtés de la grande cour, avaient été incendiées; l'intérieur n'en offrait qu'un amas de ruines, et les murs extérieurs n'avaient résisté aux flammes que par leur épaisseur. Les appartemens de l'abbé, qui formaient le troisième côté, étaient encore habitables, et servaient de refuge au petit nombre de frères qui restaient encore de Kennaquhair, et qui

n'y étaient en quelque sorte que tolérés. Leurs beaux jardins, leurs cloîtres magnifiques, leurs salles splendides, offraient des traces de dévastation, et bien des gens du village et des environs, jadis vassaux de l'abbaye, n'avaient pas hésité à venir choisir dans les ruines les matériaux propres à réparer leurs propres habitations. Roland vit des fragmens de colonnes gothiques richement sculptés servant à soutenir le toit d'une misérable chaumière, et mainte statue mutilée formait la borne d'une étable ou d'une écurie. L'église avait moins souffert que les autres bâtimens du couvent. Mais les statues et les images des saints, dénoncées par l'accusation d'idolâtrie à laquelle les avait justement exposées la dévotion superstitieuse des papistes, avaient été brisées par les réformés sans aucun égard pour l'élégance et la richesse des ornemens d'architecture qui les accompagnaient; sans doute, si les dévastateurs n'avaient pas poussé plus loin la destruction, la perte de ces monumens de l'antiquité ne serait point un objet à mettre dans la balance avec l'établissement du culte réformé.

L'antiquaire regrette cette destruction sous le rapport des arts; mais Magdeleine Græme la regardait comme un acte d'impiété qui appelait la vengeance signalée du ciel, sentiment que son petit-fils partagea cordialement en ce moment. Ni l'un ni l'autre ne chercha pourtant à exprimer par des paroles ce qui se passait dans son esprit; leurs mains et leurs yeux levés vers le ciel se chargèrent d'exprimer leurs pensées. Roland s'approchait de la grande porte de l'église; mais sa conductrice l'arrêta.

— Cette porte est condamnée depuis long-temps, lui dit-elle, afin que les hérétiques ne sachent pas qu'il

existe encore parmi les frères de Sainte-Marie des hommes qui osent rendre à Dieu le seul culte qui lui est agréable dans le lieu où les ancêtres des impies lui adressaient leurs prières pendant leur vie, et ont été enterrés après leur mort. Suis-moi de ce côté, mon fils.

Roland la suivit, et Magdeleine, ayant examiné si personne ne les observait, car le danger des temps lui avait inspiré la prudence, lui dit de frapper à un petit guichet qu'elle lui montra. — Mais frappe doucement, ajouta-t-elle avec un geste qui indiquait la nécessité des précautions. Après un court intervalle pendant lequel on ne fit aucune réponse, elle dit à Roland de frapper une seconde fois, et la porte s'entr'ouvrant enfin laissa entrevoir le frère portier, qui, d'un air timide et craintif, cherchait à voir quels étaient ceux qui frappaient, en tâchant d'éviter d'en être aperçu. Quelle différence avec l'air d'importance et de fierté que prenait autrefois le portier du couvent, lorsque, se montrant aux pèlerins qui arrivaient à Kennaquhair, il leur ouvrait la porte en leur disant d'un ton solennel : *intrate, mei filii!* Au lieu de cette invitation paternelle, il dit d'une voix tremblante : — Vous ne pouvez entrer en ce moment; les frères sont assemblés. Mais quand Magdeleine Græme lui eut dit à demi-voix : — Ne me reconnaissez-vous pas, mon père? il changea de ton sur-le-champ, et lui répondit : — Entrez, ma chère sœur; mais entrez promptement, car les yeux des méchans sont ouverts sur nous.

Ils entrèrent donc; et le portier, ayant fermé et verrouillé à la hâte le guichet, les conduisit par différens passages sombres et tortueux. Tout en marchant à pas

lents il parlait à Magdeleine à voix basse, comme s'il eût craint que les murailles même entendissent ce qu'il avait à lui dire.

— Nos pères sont assemblés, ma digne sœur. — Assemblés en chapitre ? — Oui, en chapitre, pour l'élection d'un abbé. — Que le ciel nous protège ! on ne sonnera pas les cloches, on ne chantera pas une messe solennelle, on n'ouvrira pas les grandes portes de l'église pour que le peuple puisse voir notre père spirituel et lui rendre hommage. Il faut que nos pères se cachent comme des brigands qui se choisissent un chef, au lieu de se montrer comme de saints prêtres qui élisent un abbé mitré

— Qu'importe, mon père? répondit Magdeleine : les premiers successeurs de saint Pierre furent élus pendant les tempêtes des persécutions, non dans les salons du Vatican, mais dans les souterrains, dans les caveaux et sous les voûtes de Rome païenne ; leur élection ne fut pas célébrée par des décharges de canon et de mousqueterie, par des fêtes et des feux d'artifice ; les félicitations qui leur étaient adressées n'étaient autre chose que l'ordre d'un préteur et d'un licteur farouche qui traînait au martyre les pères de l'Église. C'est du sein d'une telle adversité que l'Église catholique s'éleva jadis, et les persécutions actuelles ne feront que la purifier. Et faites y bien attention, mon père ; jamais, dans les plus beaux jours de l'abbaye de Sainte-Marie, jamais le titre d'abbé n'a autant honoré celui qui en a été revêtu qu'il honorera celui qui consentira à s'en charger dans ce temps de tribulations. Et sur qui croyez-vous que le choix doive tomber ?

— Sur qui pourrait-il tomber ? ou, pour mieux dire,

qui oserait accepter cette dignité dangereuse, si ce n'est le disciple du bienheureux Eustache, le bon et courageux père Ambroise?

— Je le savais : mon cœur me l'avait dit avant que vos lèvres eussent prononcé son nom. Courage, brave champion de la foi! n'hésite pas à monter à la brèche! montre-toi pilote expérimenté, et saisis le gouvernail pendant que la tempête confond tous les élémens! Retourne au combat, guerrier qui viens de relever l'étendard de ton armée! Prends la houlette, digne berger d'un troupeau dispersé.

— Silence, ma sœur, silence! dit le portier en ouvrant une porte qui conduisait dans l'église; nos frères vont venir célébrer l'élection par le sacrifice de la sainte messe. Il faut que je les conduise à l'autel, car je suis sacristain, cellérier et portier en même temps; trois charges de notre vénérable maison ont été imposées à un pauvre vieillard infirme.

Il les quitta en prononçant ces mots, et laissa Magdeleine et Roland dans cette vaste église, dont le style d'architecture, riche, mais chaste, prouvait qu'elle devait son origine au commencement du quatorzième siècle, époque à laquelle ont été construits les plus beaux édifices gothiques. Toutes les statues qui en décoraient l'intérieur avaient été mutilées et renversées aussi-bien que celles qui se trouvaient à l'extérieur; et les tombeaux des princes et des guerriers n'avaient pas été plus épargnés. Des lances et des épées antiques, qui avaient été si long-temps suspendues sur la tombe de vaillans chevaliers, les offrandes que la dévotion des pèlerins avaient consacrées à différens saints, des fragmens de statues de braves guerriers et de nobles dames re-

présentés couchés, ou agenouillés dans une attitude de dévotion sur la tombe où reposaient leurs dépouilles mortelles, étaient mêlés et confondus avec les débris des saints, des martyrs et des anges, qu'une violence dévastatrice avait arrachés de leurs niches.

Ce qui semblait encore plus fatal, c'était que, quoique cette scène de destruction se fût passée il y avait déjà plusieurs mois, les pères avaient tellement perdu tout courage et toute résolution, qu'ils n'avaient pas même osé débarrasser l'église de cet amas de ruines, et y rétablir une sorte d'ordre, ce qui n'aurait pas exigé un travail bien considérable. Mais la terreur s'était emparée d'un corps autrefois si puissant ; sentant qu'ils n'étaient laissés dans leur ancienne demeure que par une tolérance précaire et par une sorte de compassion, ils ne se hasardaient pas à faire un pas qu'on pût regarder comme une tentative pour reprendre leurs anciens droits, et ils se contentaient de célébrer secrètement les cérémonies de leur culte avec le moins d'ostentation possible.

Deux ou trois des frères les plus âgés avaient rendu depuis peu le tribut à la nature, et le lieu de leur sépulture se remarquait parce qu'il avait fallu en écarter les débris pour y placer leurs restes mortels. Une pierre qui couvrait le père Nicolas rappelait qu'il avait prononcé ses vœux sous l'abbé Ingelram, époque à laquelle sa mémoire se reportait si souvent. Une autre, placée plus récemment, consacrait le souvenir du père sacristain Pierre, célèbre pour son excursion aquatique avec le fantôme d'Avenel. Enfin une troisième, la plus récente de toutes, ne portait que ces mots : *Hic jacet Eustatius, abbas*. Personne n'avait osé y ajouter un seul mot d'é-

loge sur sa science, ou sur son zèle infatigable pour la religion catholique.

Magdeleine lut tour à tour ces épitaphes fragiles, et s'arrêta plus long-temps sur la tombe du père Eustache. — C'est un bonheur pour toi, dit-elle ; mais, hélas! c'est un malheur pour l'Église, que tu aies été rappelé si tôt dans le séjour de la paix. Que ton esprit soit avec nous, saint homme! Encourage ton successeur à marcher sur tes traces ; donne-lui ta hardiesse, tes talens, ton zèle et ta discrétion ; car ta piété même n'excède pas la sienne. Comme elle parlait ainsi, une porte latérale, qui conduisait de la salle du chapitre dans l'église, s'ouvrit pour donner passage aux pères qui allaient présenter à l'autel le supérieur qu'ils venaient d'élire.

Autrefois c'était une des cérémonies les plus imposantes qui pussent attirer la vénération des fidèles. L'intervalle pendant lequel la place d'abbé restait vacante était un temps de deuil, ou, comme le disaient les moines dans leur langage emblématique, un temps de veuvage ; et les accens de douleur se changeaient en chants de réjouissance et de triomphe lorsqu'un nouveau supérieur avait été choisi. Quand on ouvrait la grande porte de l'église dans une occasion solennelle, et que le nouvel abbé y paraissait, l'anneau abbatial au doigt, la mitre sur la tête, la crosse en main, et revêtu de tous les ornemens pontificaux, précédé d'une troupe d'acolytes portant des encensoirs, et suivi du cortège vénérable de tous ses moines, enfin entouré de tout ce qui annonçait le rang suprême auquel il venait d'être élevé, sa présence était un signal pour l'orgue et la musique, qui faisaient entendre les sons solennels du *Te Deum*, auxquels toute la congrégation répondait ensuite par

des antiennes d'allégresse. Quelle différence aujourd'hui ! sept à huit vieillards, courbés par le chagrin et le malheur autant que par l'âge, tremblans sous l'habit proscrit de leur ordre, conduisaient à l'autel le supérieur qu'ils venaient d'élire pour le reconnaître en cette qualité au milieu des ruines. C'était comme une troupe de voyageurs égarés se choisissant un chef dans les déserts de l'Arabie, ou comme des naufragés faisant l'élection d'un capitaine sur la plage inconnue où le sort les a jetés.

Ceux qui dans un temps paisible désirent le plus obtenir l'autorité sur les autres sont précisément ceux qui redoutent davantage d'en être revêtus dans ces momens critiques, où elle ne procure ni honneur ni crédit, ne donne que le droit pénible d'être le premier aux fatigues et aux dangers, et expose le chef infortuné au murmure des associés mécontens, ou aux attaques personnelles de l'ennemi commun. Mais celui à qui le titre d'abbé de Sainte-Marie venait d'être conféré avait une ame faite pour ce poste éminent. Hardi et enthousiaste, mais patient et généreux ; prompt et zélé, mais sage et prudent, il ne lui fallait pour devenir un homme véritablement grand qu'un autre parti que celui de la superstition expirante. Mais, si la fin couronne l'œuvre, elle sert aussi de règle pour établir le jugement de la postérité ; et ceux qui soutiennent une mauvaise cause dans la sincérité de leur cœur, et qui succombent en la défendant, ne peuvent mériter que la compassion qu'on doit aux victimes généreuses d'une fatale erreur. Nous devons ranger parmi ce nombre Ambroise, dernier abbé de Kennaquhair, dont on doit condamner les desseins, puisque leur réussite aurait pu river pour jamais en

Écosse les chaînes de l'ancienne superstition et de la tyrannie spirituelle, mais dont les talens commandaient le respect, et dont les vertus arrachaient l'estime même des ennemis de sa foi.

Le port noble et majestueux du nouvel abbé servit à donner de la dignité à une cérémonie dépouillée de tout autre attribut de grandeur. Ses frères, sentant les dangers qui les menaçaient, et se rappelant sans doute les jours plus heureux qu'ils avaient vus, avaient un air de terreur mêlé de chagrin et de honte, et semblaient se hâter de terminer l'office qu'ils célébraient, comme s'il eût dû les exposer à quelque nouveau péril.

Il n'en était pas ainsi du père Ambroise. Ses traits exprimaient à la vérité une profonde mélancolie, tandis qu'il s'avançait dans le chœur au milieu d'objets qu'il regardait comme sacrés; mais son front était serein et sa marche ferme et solennelle. Il semblait croire que l'autorité dont il allait être revêtu ne dépendait nullement des circonstances extérieures qui en accompagnaient l'investiture; et, si son ame ferme était accessible à la crainte et à la douleur, ce n'était pas pour lui-même, mais pour l'Église, dont il avait embrassé la cause.

Il arriva enfin sur les marches brisées du maître-autel, les pieds nus, suivant la règle de son ordre, et tenant en main son bâton pastoral, car la bague abbatiale et la mitre ornée de pierres précieuses avaient été la proie des spoliateurs. Des vassaux respectueux ne venaient pas l'un après l'autre rendre foi et hommage à leur supérieur spirituel, et lui offrir le tribut d'usage d'un beau palefroi richement caparaçonné. L'évêque n'assistait point à la cérémonie pour recevoir dans les

rangs de la noblesse ecclésiastique un nouveau dignitaire, dont la voix, dans les assemblées du clergé, devait être aussi puissante que la sienne. Les frères qui restaient s'empressèrent de donner le baiser de paix au nouvel abbé qu'ils venaient d'élire, en signe d'affection fraternelle et d'hommage spirituel. La messe fut ensuite célébrée à la hâte, plutôt comme s'il s'agissait de satisfaire les scrupules d'une jeunesse impatiente qui va partir pour une partie de chasse, que comme la plus noble cérémonie de la solennité. Le prêtre officiant bégaya plusieurs fois en prononçant le service divin, et tourna souvent la tête, comme s'il se fût attendu à être interrompu avant la fin de la célébration des saints mystères; et les frères y assistaient d'un air qui prouvait que, quelque court qu'on eût cherché à rendre l'office, ils auraient désiré qu'il pût encore s'abréger.

Ces symptômes d'alarmes augmentèrent vers la fin de la cérémonie, et il paraissait que ce n'était pas sans raison; car, entre chaque strophe du dernier hymne, on entendit des sons d'une nature toute différente, d'abord dans le lointain, mais qui s'approchèrent peu à peu, et qui finirent par couvrir la voix des chantres. Le bruit des cors, des clochettes, des tambours, des cornemuses et des cymbales; des cris ressemblant tantôt à des éclats de rire, tantôt à des rugissemens de rage; les tons aigus de voix de femmes et d'enfans, joints aux clameurs plus bruyantes des hommes, tous ces sons divers formaient comme une confusion de voix étourdissante, qui imposa silence aux chants solennels des moines. On apprendra dans le chapitre suivant la cause et le résultat de cette interruption extraordinaire.

CHAPITRE XIV.

« Ni les flots écumans en rompant leurs barrières,
» Ni les vents déchaînés qui, brisant leur prison,
» Du triste villageois renversent la moisson,
» Ne sont à comparer à ce groupe bizarre,
» Plaisant, mais destructeur; burlesque, mais barbare. »

La Conspiration.

Les moines avaient cessé leurs chants qui, de même que ceux des choristes dans la légende de la sorcière de Berkley (1), s'étaient terminés par un dièse de consternation. Tels qu'on voit dans une basse-cour une troupe de jeunes poulets, effrayés par la vue d'un épervier, chercher d'abord à fuir, et finir par se réfugier sous l'aile de leur mère, les moines firent d'abord un mouvement

(1) L'auteur fait ici allusion à une ballade romantique de Southey qu'il a déjà citée plusieurs fois : on trouve cette légende curiense dans le tome second des *Living poets of England*. — Éd.

pour se disperser, et revinrent, par désespoir plutôt que par courage, se ranger autour de leur nouvel abbé. Celui-ci, conservant l'air de dignité paisible qu'il avait montré pendant toute la cérémonie, restait sur la marche la plus élevée de l'autel, comme pour se mettre plus en évidence, afin d'attirer sur lui le danger, et de sauver ses compagnons par son dévouement, puisque c'était la seule protection qu'il pouvait leur donner.

Magdeleine et Roland, à l'écart d'abord dans un coin obscur du chœur, sans qu'on fît à eux aucune attention, s'avancèrent alors vers l'autel par un mouvement presque involontaire, comme s'ils eussent voulu partager le sort qui attendait les moines, quel qu'il pût être. Tous deux saluèrent l'abbé respectueusement; et, tandis que la matrone semblait vouloir lui adresser la parole, le jeune homme, fixant les yeux sur la grande porte de l'église, où l'on frappait à coups redoublés, porta la main sur son poignard.

L'abbé leur fit signe à tous deux de se contenir. — Paix, ma sœur, dit-il d'un ton grave que le bruit qu'on faisait à la porte ne put empêcher d'entendre : paix! laissez au nouvel abbé de Sainte-Marie le soin de répondre aux acclamations de ses vassaux, qui viennent sans doute célébrer son installation; et vous, mon fils, gardez-vous de recourir à des armes terrestres. Si c'est le bon plaisir de notre protectrice que son saint temple soit profané par des actes de violence, et souillé par le sang, que ce ne soit pas l'imprudence d'un enfant de l'Église catholique qui le fasse verser.

A chaque instant le bruit augmentait; les coups frappés à la porte devenaient plus violens, et l'on entendit plusieurs voix qui demandaient qu'on l'ouvrît. L'abbé,

s'avançant alors vers le portail avec calme, sans précipitation et sans trembler au milieu du péril qui le menaçait, demanda d'un ton d'autorité à savoir qui venait les troubler dans l'exercice de leur culte, et ce qu'on désirait d'eux.

Il y eut un moment de silence auquel succédèrent de grands éclats de rire. Enfin une voix répondit : — Nous voulons entrer dans l'église. Ouvrez-nous la porte, et alors vous verrez qui nous sommes.

— Au nom de qui demandez-vous à entrer? dit l'abbé.

— Au nom de notre révérend seigneur l'abbé, répondit une voix du dehors; et, d'après les éclats de rire qui suivirent cette réponse, on put juger que cette phrase avait un sens tout différent de ce que les expressions dont on s'était servi semblaient faire entendre.

— Je ne sais ni ne désire savoir ce que vous voulez dire, reprit l'abbé ; mais retirez-vous, au nom de Dieu, et laissez en paix ses serviteurs. Je vous parle comme ayant un droit légitime pour commander ici.

— Ouvrez la porte sans tant de verbiage, dit une autre voix d'un ton dur; nous verrons qui a ici les meilleurs droits, messire moine, et nous vous montrerons un supérieur auquel nous devons tous obéir.

— Forçons la porte, s'il ne veut pas l'ouvrir, s'écria un troisième, et à bas les chiens de moines, qui veulent nous disputer nos privilèges !

Un cri général s'éleva : — Oui ! oui ! brisons la porte, et au diable les moines s'ils osent nous résister !

Au lieu de frapper à la porte, on commença alors à l'attaquer à coups de gros marteaux et de pieux; et, malgré sa solidité, elle n'aurait pu faire une longue résistance. Mais l'abbé, qui vit que toute opposition se-

rait inutile, et qui ne voulut pas irriter les assaillans par une contradiction ouverte, leur demanda un moment de silence ; et l'ayant obtenu, non sans difficulté : — Mes enfans, leur dit-il, je ne veux pas vous laisser commettre un tel péché. On va vous ouvrir la porte. Le portier est allé en chercher la clef; mais, je vous en supplie, réfléchissez bien si vous êtes dans une situation d'esprit qui vous permette d'entrer dans une sainte église.

— Point de papisme! s'écria-t-on du dehors : nous sommes dans la même situation que les moines, quand ils sont joyeux, c'est-à-dire quand ils ont pour leur souper un bon rostbeef, au lieu de choux cuits dans l'eau. Mais que votre portier se dépêche, et qu'il nous prouve qu'il n'a pas la goutte, sans quoi nous nous passerons de lui. N'est-il pas vrai, camarades?

— Sans doute, répondirent cent voix. Qu'avons-nous besoin de l'attendre?

Et ils n'auraient pas attendu plus long-temps si le portier ne fût heureusement arrivé en cet instant avec les clefs. Il s'acquitta de ses fonctions en tremblant, et dès qu'il eut ouvert le grand portail, il se retira avec la précipitation d'un homme qui vient de lâcher une écluse et qui craint d'être renversé par le torrent, ou qui, ayant allumé la mèche d'une mine, se hâte de fuir avant que l'explosion ait lieu. L'abbé, qui avait pris son poste à dix pieds environ de la porte, ne montrait aucun symptôme de trouble ni de crainte, et tous les moines, encouragés par l'exemple de sa fermeté, honteux d'abandonner leur supérieur, et animés par le sentiment de leurs devoirs, s'étaient rangés derrière lui. Dès que la porte s'ouvrit, de grandes acclamations accompagnées

d'éclats de rire se firent entendre; mais on ne vit pas, comme on pouvait s'y attendre, une multitude furieuse se précipiter dans l'église. Au contraire un cri général s'éleva : — Halte! halte! un instant! de l'ordre! laissez passer l'abbé! il faut que les deux révérends pères puissent se voir et se parler.

La foule assemblée devant la porte offrait le spectacle le plus grotesque qu'on pût s'imaginer. Elle était composée d'hommes, de femmes et d'enfans déguisés d'une manière burlesque, et présentait des groupes aussi bizarres que variés. Un d'entre eux, monté sur une machine en carton peint, représentant par-devant une tête de cheval, avec une longue queue de crins, et une longue pièce d'étoffe qui était supposée cacher le corps de l'animal, trottait, galopait, caracolait, et jouait parfaitement le rôle de cheval de bois dont il est si souvent question dans nos anciennes pièces, et qu'on voit encore figurer sur le théâtre dans le dénouement de la tragédie de Bayes (1). Rival de l'adresse et de l'agilité que déployait ce personnage, un autre s'avançait, sous les traits plus formidables d'un énorme dragon ayant des ailes dorées, la gueule ouverte, une triple langue couleur de sang, et semblant chercher à saisir et à dévorer un jeune homme représentant la belle Sabœa, fille du roi d'Égypte, qui fuyait devant lui; tandis qu'un saint George grotesque avec un poêlon pour casque, et pour lance une broche, venait de temps en temps prendre sa défense, et forçait le monstre à abandonner sa proie. Un ours, un loup et deux autres animaux sauvages

(1) Voyez l'ancienne comédie satirique du duc de Buckingham intitulée *The Rehearsal* (*la Répétition*). — Éd.

jouaient avec la discrétion de Snug le menuisier (1), car la préférence décidée qu'ils donnaient à leurs pattes de derrière prouvait suffisamment aux spectateurs les plus timides qu'ils étaient nés pour être bipèdes. On voyait ensuite un groupe d'Outlaws, ayant à leur tête Robin Hood et Petit-Jean son lieutenant. Ces derniers acteurs mettaient beaucoup de naturel dans leur jeu, et rien n'était moins étonnant, car la plupart étaient par profession les archers proscrits et les voleurs qu'ils avaient entrepris de représenter.

Il y avait aussi des mascarades d'un genre moins recherché: des hommes habillés en femmes, et des femmes en habits d'homme; des enfans vêtus en vieillards s'appuyant sur des béquilles, entourés de fourrures, et ayant leur petite tête serrée dans de grands bonnets, tandis que des vieillards prenaient le ton et le costume enfantin; d'autres avaient la figure barbouillée, et portaient une chemise par-dessus leurs vêtemens; quelques-uns étaient décorés de morceaux de rubans et d'ornemens en papier de couleur; ceux qui n'avaient rien de tout cela s'étaient noirci le visage, et avaient retourné leurs habits pour en mettre la doublure par-dessus; en un mot tout le rassemblement semblait être composé de fous et de jongleurs.

La halte que firent tous ces masques à la porte de l'église, tandis qu'ils semblaient attendre quelque personnage de plus grande considération qui devait les y précéder, donna le temps à l'abbé et aux moines de les regarder. Ils ne furent pas long-temps sans comprendre la cause et le but de cet attroupement.

(1) Dans *le Songe d'une nuit d'été*, de Shakspeare. — ÉD.

Peu de lecteurs peuvent ignorer qu'il fut un temps où l'Église romaine (1), dans la plénitude de son pouvoir, tolérait des saturnales d'un genre à peu près semblable aux folies que se permettaient en ce moment les habitans de Kennaquhair et des environs. On parodiait d'une manière burlesque et ridicule les rites et les cérémonies les plus sacrées, et, chose bien étrange! avec l'approbation du clergé même (2).

Tant que la hiérarchie romaine fut dans une situation florissante, les prêtres ne paraissent pas avoir craint qu'il résultât des conséquences funestes de la faculté laissée au peuple de trop se familiariser avec les choses saintes et de les traiter avec tant d'irrévérence. Ils s'imaginaient alors que le laïque ressemblait au cheval du laboureur, qui ne se soumet pas avec moins de docilité au mors et à la bride, quoique son maître lui permette quelquefois d'errer librement dans les pâturages, et souffre même alors qu'il regimbe contre lui. Mais quand les temps changèrent, quand on conçut des doutes sur les doctrines de l'Église catholique, quand la haine contre ses prêtres se manifesta parmi les réformés, le clergé romain reconnut trop tard, qu'il résultait des

(1) Nous voyons, dans l'intéressant roman d'*Anastase* *, que les mêmes cérémonies burlesques avaient lieu dans l'Église grecque. (*L'Auteur de Waverley*.)

* *Anastase*, ou *Mémoires d'un Grec*. Cet intéressant roman, comme l'appelle Walter Scott, est dû à la plume savante de Thomas Hope, et a pris rang parmi les ouvrages marquans du dix-neuvième siècle. La traduction en deux vol. in-8. a été publiée chez Charles Gosselin. — Éd.

(2) On peut lire, dans nos anciens chroniqueurs, la description non moins bizarre de la fête des fous et de celle des ânes. Éd.

inconvéniens graves de ces jeux dans lesquels tout ce qu'il y avait de plus sacré était tourné en ridicule. Des politiques moins habiles que les prêtres de l'Église romaine auraient découvert bien aisément que les mêmes actions peuvent avoir un résultat bien différent quand on les fait avec un esprit de sarcasme, d'insolence et de haine, ou quand elles n'ont lieu que par suite d'une gaieté grossière. On songea alors à supprimer cet abus, et le clergé catholique fut imité en ce point par les prédicateurs réformés, qui furent plus choqués de l'immoralité de ces divertissemens profanes que disposés à profiter du ridicule dont ils couvraient l'Église de Rome et ses pratiques religieuses. Mais il se passa bien du temps avant qu'on pût réussir à déshabituer le peuple d'un amusement favori; et, en Écosse comme en Angleterre, la mitre de l'évêque catholique, le rochet du prélat protestant, la robe et la ceinture du prédicateur calviniste, furent tour à tour obligés plus d'une fois de céder la place à ces joyeux personnages, le Pape des fous, l'Enfant-évêque, et l'Abbé de la Déraison.

C'était ce dernier qui, en grand costume, s'approchait alors de la porte de l'église, vêtu de manière à former la caricature de l'abbé de Sainte-Marie, qu'il venait narguer en présence de son clergé et jusque dans son église. Ce prétendu dignitaire était un vieillard vigoureux, de moyenne taille, et devait son énorme rotondité à un ventre postiche dont il était affublé. Il portait sur la tête une mitre en cuir ressemblant à peu près à un bonnet de grenadier, grossièrement brodée, et garnie de colifichets d'étain. Le visage protégé par cette mitre se faisait surtout remarquer par un nez monstrueux orné d'une profusion de rubis. Sa robe de

bougran était couverte d'une chape en canevas peint de toutes couleurs ; sur son épaule gauche était représenté un hibou. Il portait de la main droite son bâton pastoral, et tenait de la gauche un petit miroir à manche, ressemblant ainsi à un célèbre bouffon dont les aventures récemment publiées avaient obtenu un grand succès parmi le peuple, ouvrage que les bibliomanes se trouvent fort heureux de pouvoir se procurer aujourd'hui en le payant à raison d'une guinée la feuille.

Le cortège de ce haut dignitaire se composait de huit ou dix individus vêtus de manière à parodier le costume des moines de l'abbaye, et qui marchaient à la suite de leur soi-disant supérieur. La foule, qui s'était rangée pour les laisser passer, se précipita alors dans l'église en criant : — Place ! place ! place au vénérable père Howleglas, au savant moine Antirègle, au révérend abbé de la Déraison.

Le charivari recommença alors ; et l'on n'entendit plus que les cris des enfans, les glapissemens des femmes, les éclats de rire des hommes, les hurlemens des bêtes, les sifflemens du dragon, les hennissemens du cheval : et tous, courant dans l'église comme des insensés, tiraient le feu du pavé en le frappant de leurs souliers garnis de gros clous.

C'était une scène de tumulte ridicule qui fatiguait les yeux et qui aurait assourdi un spectateur indifférent. Mais aucun des moines ne pouvait l'être ; ils n'étaient pas sans crainte pour leur sûreté, et ils n'ignoraient pas que cette effervescence de gaieté populaire n'avait d'autre objet que de les tourner en dérision. Ils n'étaient guère rassurés par la réflexion qu'à la provocation la plus légère ces mêmes gens qui semblaient ne

songer qu'à se divertir, puisant une nouvelle audace dans leur déguisement, pouvaient leur faire un mauvais parti; ou tout au moins passer à des plaisanteries mises en action. Au milieu du désordre, ils avaient les yeux fixés sur leur abbé, comme des passagers, lorsque la tempête est au plus haut degré de fureur, jettent sur le pilote des regards qui annoncent qu'il ne leur reste aucun espoir dans leurs propres efforts, et qu'ils n'ont qu'une confiance médiocre dans tout ce que pourra faire la science de leur Palinure.

Le père Ambroise lui-même semblait ne savoir ce qu'il devait faire. Il était inaccessible à la crainte; mais il sentait à quels dangers il pouvait exposer le petit troupeau dont il venait d'être nommé pasteur s'il se livrait à l'indignation qu'il éprouvait, et qu'il pouvait à peine réprimer. Il fit un geste de la main comme pour demander le silence, et l'on n'y répondit que par un redoublement de clameurs et de vociférations. Mais quand Howleglas, l'imitant d'un air comique et moqueur, eut fait le même mouvement, les tapageurs lui obéirent sur-le-champ, espérant que la conversation qui allait avoir lieu entre les deux abbés leur fournirait un nouveau sujet de divertissement; car ils comptaient beaucoup sur l'effronterie et l'esprit grossier de leur chef.

— Eh bien! s'écrièrent quelques-uns; allons, révérends pères, allons donc! essayez vos forces! moine contre moine, abbé contre abbé, c'est partie égale.

— Silence! s'écria Howleglas; est-ce que deux savans pères de l'Église ne peuvent avoir une conférence sans que vous veniez ici, avec toute une ménagerie, beugler et crier comme s'il s'agissait d'exciter un dogue et un

taureau l'un contre l'autre? Silence, vous dis-je, et laissez-nous, ce digne père et moi, conférer sur ce qui concerne notre juridiction et notre autorité.

— Mes enfans, dit le père Ambroise...

— Ce sont mes enfans aussi, s'écria l'abbé de la Déraison, et ce sont des enfans bien heureux. Il y en a qui seraient fort embarrassés pour nommer leur père, et ceux-ci en ont deux à choisir.

— S'il existe en toi autre chose que de l'impudence et de la grossièreté, dit le vénérable abbé, laisse-moi dire quelques mots à ces hommes égarés.

— S'il existe autre chose en moi, mon digne frère? dit Howleglas : j'ai en moi tout ce qui convient à la place que j'occupe aujourd'hui; j'ai eu soin, ajouta-t-il en frappant sur son ventre postiche, de garnir ce matin mon intérieur de bon rostbeef, d'excellente ale et de délicieux brandevin. Mais voyons, mon confrère, voyons, parlez, et j'aurai mon tour ensuite : agissons en bons camarades.

Pendant cette discussion, l'indignation de Magdeleine était montée au plus haut point. S'approchant de l'abbé, elle se mit à son côté, et lui dit d'une voix basse mais distincte : — Réveillez-vous, père Ambroise, réveillez-vous donc! votre main n'est-elle pas armée du glaive de saint Pierre? Frappez, et chargez ces hérétiques des chaînes de l'excommunication, qui, forgées une fois par l'Église, sont ensuite rivées par le ciel.

— Paix, ma sœur, répondit l'abbé; que leur folie ne triomphe pas de notre prudence. Laissez-moi remplir mes devoirs; c'est la première fois que j'y suis appelé, et il est possible que ce soit la dernière.

— Mon digne confrère, dit Howleglas, écoutez les

conseils de la sainte sœur. Jamais couvent ne peut prospérer sans les avis d'une femme.

— Silence, homme présomptueux, dit le père Ambroise : — Et vous, mes frères...

— Non, non! s'écria l'abbé de la Déraison, vous ne pouvez porter la parole à mes ouailles avant d'avoir conféré avec votre confrère du capuce. Je jure par les cloches et les cierges que pas un membre de ma congrégation n'écoutera un mot de ce que vous avez à lui dire; ainsi vous ferez aussi bien de vous adresser à moi, puisque je consens à vous entendre.

Pour échapper à une conférence si burlesque, l'abbé tenta par un dernier appel de réveiller le respect qui pourrait survivre encore dans le cœur des habitans des domaines de l'abbaye, jadis si dévoués à leur ancien seigneur spirituel et même temporel; mais l'abbé de la Déraison n'eut qu'à faire un signe avec le bâton qui lui servait de crosse, et la danse, le tapage, les cris, recommencèrent avec un bruit qui n'aurait pas permis à un Stentor de se faire entendre.

— Maintenant, camarades, dit Howleglas, fermez la bouche, taisez-vous. Voyons si le coq de Kennaquhair voudra chanter, ou s'il s'enfuira en baissant la crête.

Le silence se rétablit sur-le-champ; et le père Ambroise en profita pour s'adresser à son antagoniste, voyant bien qu'il ne parviendrait jamais à se faire entendre autrement. — Être infortuné, lui dit-il, ne peux-tu donc mieux employer ton esprit charnel qu'à abuser tes semblables et à les conduire dans les sentiers des ténèbres?

— En conscience, mon frère, répondit l'abbé de la Déraison, je ne vois entre mon emploi et le vôtre qu'une

petite différence : c'est que vous faites un sermon sur une plaisanterie, et que je fais une plaisanterie sur un sermon.

— Malheureux ! reprit le père Ambroise, ne connaissez-vous d'autre sujet de plaisanterie que celui qui devrait vous faire trembler ? Ne pouvez-vous prendre pour objet de votre dérision que la religion, que vous devriez honorer ?

— Vous avez raison, mon révérend frère, dit Howleglas ; ce que vous dites pourrait être vrai si, en riant aux dépens des hypocrites, j'entendais rire aux dépens de la religion. Quelle belle chose que de porter un froc, une ceinture et un capuchon ! on devient un pilier de la sainte mère l'Église ; il ne faut pas que les enfans jouent à la balle contre les murs, de peur de casser un des vitraux.

— Et vous, mes amis, dit l'abbé en jetant les yeux autour de lui, et en parlant avec une véhémence qui le fit écouter tranquillement quelques instans, souffrirez-vous qu'un bouffon profane vienne insulter les ministres de Dieu jusque dans son temple ? Vous avez presque tous vécu sous mes saints prédécesseurs, qui furent appelés à commander dans cette église où je suis appelé à souffrir ; les biens que vous possédez en ce monde, c'est à eux que vous en êtes redevables ; et quand vous ne dédaigniez pas les secours et les consolations spirituelles, c'est ici que vous les trouviez. Qui de vous a été refusé en se présentant à ce monastère ? N'étions-nous pas occupés à prier quand vous vous divertissiez, à veiller quand vous vous livriez au sommeil ?

— C'est ce que disaient quelques bonnes femmes de Kennaquhair, dit l'abbé de la Déraison. Mais cette plai-

santerie n'obtint pas les mêmes applaudissemens que les précédentes, et le père Ambroise, voyant qu'il avait réussi à fixer l'attention, se hâta d'en profiter.

— Croyez-vous, continua-t-il, vous montrer reconnaissans et honnêtes en venant insulter et outrager quelques vieillards qui, de même que leurs prédécesseurs, ne vous ont jamais fait que du bien, qui n'ont d'autre désir que de mourir en paix au milieu des débris de ce qui fut autrefois la lumière du pays, et qui tous les jours adressent au ciel la prière d'être rappelés de ce monde avant que la dernière étincelle en soit éteinte, avant que cette contrée soit abandonnée aux ténèbres auxquelles elle a donné la préférence? Nous n'avons pas employé contre vous le tranchant du glaive spirituel pour nous venger de nos persécutions temporelles. Nous nous sommes vus dépouillés de nos possessions, presque privés du pain nécessaire au soutien de notre existence, et cependant nous n'avons pas voulu recourir aux armes terribles de l'excommunication. Nous ne vous demandons que de nous laisser vivre et mourir en paix dans cette église qui nous appartient, de souffrir que nous y implorions du ciel le pardon de vos péchés et des nôtres, et ne pas venir nous y troubler par des insultes grossières et par une bouffonnerie sacrilège.

Ce discours, si différent de celui auquel on s'attendait, produisit sur cette foule un effet peu favorable à la continuation de ces folies. Les divers instrumens se turent, la danse cessa, le cheval discontinua ses cabrioles, et un silence profond s'établit. Plusieurs des animaux sauvages furent visiblement émus; on entendit l'ours soupirer, et l'on vit un grand renard s'essuyer

les yeux avec sa queue. Le dragon surtout, naguère si terrible et si menaçant, montra un air de componction, et dit d'un ton de repentir : — Je ne croyais pas qu'il y eût du mal à nous amuser de notre ancien passe-temps. Si j'avais cru que le bon père eût pris la chose si fort à cœur, vous m'auriez fait jouer le rôle du diable plutôt que celui du dragon.

Pendant ce moment de calme, l'abbé, au milieu de ce groupe grotesque, ressemblait au saint Antoine de Callot, triomphant des démons cherchant à le tenter : mais Howleglas ne voulut pas lui abandonner la victoire.

— Eh bien, mes camarades, s'écria-t-il, que signifie tout ceci? Ne m'avez-vous pas nommé abbé de la Déraison? Est-il permis à aucun de vous d'écouter aujourd'hui un mot de sens commun? Ne m'avez-vous pas élu en chapitre solennel tenu dans le cabaret de la mère Martin? Allez-vous m'abandonner et renoncer à votre divertissement? Jouez la pièce jusqu'au bout. Si quelqu'un dit un mot de bon sens ou de raison avant la fin du jour; si j'entends qui que ce soit parler de réfléchir ou de considérer, en vertu des pouvoirs qui m'ont été donnés, je le condamne à faire le plongeon dans l'étang de Kennaquhair.

La populace, variable suivant sa coutume, répondit à ce discours par de nouvelles acclamations; les tambours et les cornemuses firent entendre leurs sons discordans, les enfans crièrent, les bêtes rugirent, le cheval bondit, le dragon lui-même, malgré le repentir qu'il venait d'exprimer, sembla se disposer à poursuivre de nouveau la tremblante Sabœa. Il est pourtant à croire que l'abbé, qui s'efforçait d'obtenir une seconde fois le

silence, aurait réussi à calmer cette nouvelle effervescence si Magdeleine Græme n'eût lâché la bride à l'indignation qu'elle comprimait depuis si long-temps.

— Mauvais railleurs! s'écria-t-elle d'une voix qui se fit entendre au milieu de la confusion des bruits de toute espèce; enfans de Bélial, blasphémateurs, hérétiques, tyrans sanguinaires!

— Silence, ma sœur, je vous en supplie, je vous le commande, dit le père Ambroise : laissez-moi remplir mes devoirs; ne me troublez pas dans l'exercice de mes fonctions.

Mais rien ne pouvait enchaîner le zèle de Magdeleine, et elle continua à vomir des imprécations, entremêlées de menaces au nom des papes, des conciles et de tous les saints, depuis saint Michel jusqu'à saint Dunstan.

— Camarades, dit Howleglas, cette digne dame n'a pas dit un seul mot de bon sens, par conséquent on peut la croire à l'abri du châtiment prononcé par nos règlemens. Mais quoiqu'elle n'ait dit que des sottises, elle a eu intention de parler raison. Ainsi donc, à moins qu'elle n'avoue et ne reconnaisse que tout ce qu'elle a dit n'a pas le sens commun, elle doit en être responsable comme si c'était de la raison de bon aloi. Trève donc de tes momeries, sainte femme, pèlerine, abbesse, qui que tu sois, à moins que tu ne veuilles faire connaissance avec notre étang; nous ne voulons avoir de remontrances ni spirituelles ni temporelles dans notre diocèse de la Déraison.

En parlant ainsi il étendit les bras vers la vieille femme pour la saisir, et ses compagnons s'avancèrent pour le seconder, en s'écriant avec des transports de joie : — A l'étang! à l'étang! Mais un incident inattendu

déconcerta ce projet. Roland Græme, qui avait vu avec indignation les insultes faites à son ancien précepteur spirituel, avait eu assez d'empire sur lui-même pour réfléchir qu'il ne pouvait lui être d'aucun secours, et que son intervention n'aboutirait probablement qu'à empirer encore la situation des choses. Mais quand il vit qu'on se disposait à en venir à des voies de fait envers son aïeule, toute sa prudence l'abandonna; il se livra à son impétuosité naturelle; et s'élançant le poignard à la main sur l'abbé de la Déraison, il lui en porta un coup qui l'étendit sur les carreaux de l'église.

CHAPITRE XV.

« Quand la sédition appelle une cité,
» Tout un peuple se lève, au tumulte excité.
» Femmes, enfans, vieillards, poussent des cris de rage;
» Tout sert d'arme à leurs bras; mais si quelque homme sage
» Vient soudain se montrer à leurs regards surpris,
» Son geste seul suffit pour apaiser les cris :
» On l'écoute; et bientôt cette foule indocile
» Se dissipe sans bruit, comme l'onde tranquille
» De ce torrent d'hiver, qui, des monts descendu,
» Consent à voir son cours dans un lit contenu. »

Dryden, Én. de Virg.

Un épouvantable cri de vengeance s'éleva de toutes parts. Personne ne songea plus à jouer le rôle dont il s'était chargé; mais toute cette multitude était sans armes, et elle fut tenue en respect quelques instans par l'air de Roland, et par le poignard dont il menaçait de percer quiconque oserait avancer. L'abbé, saisi d'horreur à cet acte de violence, levait les mains au ciel, et

le suppliait de pardonner le meurtre qui venait d'être commis dans son sanctuaire. Magdeleine seule semblait triompher du coup qu'avait frappé son petit-fils, quoique sa physionomie annonçât aussi quelques craintes sur les suites qui pourraient en résulter pour cet enfant chéri. — Qu'il périsse dans son blasphème! s'écriait-elle : qu'il meure dans ce sanctuaire qu'il a osé insulter!

Mais la rage de la multitude, la douleur de l'abbé et le triomphe de Magdeleine venaient mal à propos et étaient sans fondement. Howleglas, qu'on croyait mortellement blessé, se releva tout à coup avec agilité en s'écriant : — Miracle, mes amis! miracle aussi grand qu'on en vit jamais dans l'église de Kennaquhair! Les blessés sont guéris, les morts ressuscitent. Maintenant, comme votre abbé légitime, je vous défends de toucher qui que ce soit sans mon ordre. Vous, ours et loup, gardez ce jeune écervelé; mais ne lui faites aucun mal. Vous, mon révérend confrère, retirez-vous avec vos camarades dans vos cellules, car notre conférence a fini comme toutes les conférences finissent, c'est-à-dire par laisser à chacun l'opinion qu'il avait en y arrivant; et, si nous nous battons pour nos opinions, vous, vos moines et votre église, vous n'aurez pas beau jeu : ainsi donc, prenez vos flûtes et retirez-vous.

Le tumulte recommença; et cependant le père Ambroise hésitait encore, ne sachant trop si son devoir était de faire face à l'orage, ou de se réserver pour un temps plus heureux. L'abbé de la Déraison vit ce qui se passait dans son esprit; et, prenant un ton plus naturel que celui qu'il avait affecté jusqu'alors, il lui dit d'un air sérieux : — Révérend père, nous sommes ve-

nus ici plutôt pour rire que pour malfaire; nous aboyons plus que nous ne mordons, et surtout nous n'avons dessein de vous faire aucune violence personnelle. Mais c'est pour cela que je vous invite à vous retirer, tandis que le chemin est libre; car, quand le faucon est lâché sur sa proie, il est trop tard par le siffler. Si mes gaillards se montent une fois la tête, l'abbé de la Déraison lui-même aura fort à faire pour les maintenir en ordre.

Les moines se pressèrent autour de l'abbé pour l'inviter à céder au torrent. — Cette espèce de mascarade, lui dirent-ils, était un usage que leurs prédécesseurs avaient toléré; et le père Nicolas lui-même avait joué le rôle du dragon dans le temps de l'abbé Ingelram.

— Et nous recueillons aujourd'hui les fruits des semences qu'ils ont si imprudemment répandues, dit Ambroise. Ils ont appris aux hommes à se faire un jeu des choses les plus saintes; doit-on s'étonner qu'ils aient fini par les mépriser, par les blasphémer? Mais j'y consens, mes frères, retirons-nous dans nos cellules, et allons nous y mettre en prières. Et vous, dit-il à Magdeleine, je vous ordonne, par l'autorité que j'ai sur vous et au nom de la sûreté de ce jeune homme, de nous suivre sans prononcer un seul mot. Mais un instant! Quelles sont vos intentions à l'égard de ce jeune homme, que vous retenez prisonnier? demanda-t-il à Howleglas d'un ton sévère. Ne voyez-vous pas qu'il porte la livrée de la maison d'Avenel? Ceux qui ne craignent pas le courroux du ciel peuvent au moins redouter la vengeance des hommes.

— Ne vous en inquiétez pas, répondit Howleglas: nous savons qui il est et ce qu'il est.

— Je vous conjure, dit l'abbé d'un ton suppliant, de

lui pardonner l'acte de violence auquel un zèle imprudent l'a porté.

—Je vous dis, mon père, de ne pas vous en inquiéter, reprit Howleglas ; mais retirez-vous avec votre suite mâle et femelle, ou je ne me charge pas d'éviter à cette vieille sainte un bain froid dans l'étang. Quant à la rancune, malgré ma rotondité, dit-il en frappant sur son ventre, il n'y a point encore assez de place là-dedans pour la loger. Tout y est rempli par de la paille et de la bourre, Dieu merci, car c'est ce qui m'a sauvé du poignard de ce jeune écervelé, aussi bien qu'aurait pu le faire une cotte de mailles de Milan.

Dans le fait, le poignard n'était entré que dans le ventre postiche de l'abbé de la Déraison, renversé par la seule violence du coup auquel il ne s'attendait pas.

A peu près satisfait par les assurances de ce digne personnage, et se voyant d'ailleurs obligé de céder à une force supérieure, l'abbé sortit de l'église à la tête de ses moines et suivi de Magdeleine ; la troupe joyeuse resta donc maîtresse du champ de bataille. Mais, malgré le désordre qui y régnait, elle n'accompagna pas la retraite des religieux des mêmes cris de dérision dont elle les avait salués en arrivant. Le discours de l'abbé avait fait sentir aux uns une émotion de honte, aux autres un mouvement de remords, à tous un certain degré de respect momentané. Ils gardèrent un profond silence jusqu'à ce que le dernier moine fût sorti par la porte latérale qui communiquait à la salle du chapitre, et de là aux appartemens de l'abbé ; et il fallut même une exhortation d'Howleglas pour rappeler parmi eux une joie bruyante.

— Eh bien ! camarades, leur dit-il, à quoi songez-

vous donc? Pourquoi ne vois-je plus autour de moi que des visages de carême? Est-ce le radotage d'une vieille femme qui vous a fait perdre votre gaieté? vous seriez plus fous qu'elle n'est folle. Allons, tambours et cornemuses, éveillez-moi tous ces endormis; que les hommes dansent, que les femmes crient, que les enfans piaillent, que le cheval caracole, que le dragon siffle; et vous, ours et loup, attention à votre prisonnier! Dansons et réjouissons-nous aujourd'hui; les soucis viendront demain. En restant sans rien faire, nous vieillissons d'autant, et la vie est trop courte pour en passer un seul instant dans l'oisiveté.

Cette exhortation pathétique produisit l'effet désiré. On mit de l'eau sale dans les bénitiers, on remplit l'église d'une fumée de laine et de plumes brûlées en guise d'encens, on célébra une parodie du service divin, et l'on chanta des chansons burlesques et plus que profanes sur des airs d'église. Après avoir fait tout ce qu'une imagination déréglée put leur suggérer en ce genre, ils détruisirent quelques restes de sculpture qui avaient échappé aux dévastateurs qui les avaient précédés, brisèrent les vitraux peints, et n'épargnèrent pas même les ornemens qui existaient encore sur quelques tombeaux.

Le goût des démolitions, comme tous les autres goûts, s'accroît à mesure qu'on y cède. Après avoir détruit partiellement les uns après les autres tous les restes de décorations dont l'architecture avait orné cette église, quelques esprits des plus malfaisans commencèrent à voir les choses plus en grand, et à méditer une œuvre de destruction plus complète : — Abattons, s'écrièrent-ils, abattons ce vieux nid de corbeaux! — Oui, oui,

répondirent les autres, il y a assez long-temps que le pape et ses noirs oiseaux y sont nichés. Et en même temps l'abbé de la Déraison entonna la ballade suivante, alors fort en vogue parmi les basses classes du peuple :

Voulant nous faire la loi,
Le pape est un bon apôtre :
C'est un aveugle, ma foi,
Qui veut en conduire un autre.
Amusons-nous,
Faisons les fous,
Moquons-nous de sa censure ;
Amusons-nous,
Faisons les fous,
Sous la verdure.

L'évêque, au lieu de prêcher,
Courtise nos jeunes filles ;
Le moine vient dénicher
Les écus dans nos familles.
Amusons-nous,
Faisons les fous,
Moquons-nous de leur censure ;
Amusons-nous,
Faisons les fous,
Sous la verdure.

Tandis qu'ils répétaient en chorus, d'une voix de tonnerre, le refrain de cette chanson empruntée à une ballade de chasseur, le cortège de l'abbé de la Déraison devenait de plus en plus tumultueux, et ce vénérable prélat n'était plus capable lui-même de gouverner ses ouailles, quand un chevalier, couvert de son armure et suivi de trois ou quatre hommes d'armes, entra dans l'église, et leur ordonna d'une voix imposante de terminer leur scène profane.

Sa visière était levée; mais quand elle eût été baissée, la branche de houx qui surmontait son casque aurait suffi pour faire reconnaître sir Halbert Glendinning. Passant par le village de Kennaquhair, en retournant chez lui, il avait entendu le bruit extraordinaire qu'on faisait dans l'église de l'abbaye, et qui retentissait à plus d'un mille à la ronde, et, concevant des inquiétudes pour la sûreté de son frère, il s'était empressé de s'y rendre.

— Que signifie cela? dit-il d'un ton sévère : êtes-vous des chrétiens, êtes-vous des fidèles sujets du roi, vous qui dévastez de cette manière une église qui lui appartient?

Tous gardèrent le silence, quoique plusieurs fussent surpris d'entendre un zélé protestant leur faire des reproches de ce qui, suivant eux, devait être un sujet d'éloges.

Le dragon prit enfin sur lui de jouer le rôle d'orateur de la troupe, et murmura du fond des replis de carton dans lesquels il était enveloppé qu'ils ne faisaient qu'employer le balai de la destruction pour nettoyer l'église de tous les vestiges du papisme.

— Croyez-vous donc, dit sir Halbert, que cette mascarade et ces actes de violence ne soient pas aussi condamnables que le papisme? et croyez-vous que le papisme ait infecté jusqu'à ces murs de pierre? Cherchez à guérir la lèpre de vos ames, réprimez votre licence insolente, combattez votre orgueil, évitez des excès criminels, cela vaudra mieux que de vouloir purifier des murailles en les abattant. Ne savez-vous pas que ce que vous faites ici est un des restes des superstitions de l'Église romaine?

— Merci de nous ! s'écria le dragon d'un ton d'humeur bien d'accord avec son rôle : n'êtes-vous venu ici que pour nous faire des reproches? nous aurions aussi bien fait de rester romains si nous ne sommes pas libres de nous livrer à nos amusemens?

— Est-ce à moi que tu parles ainsi? dit Glendinning. Quel amusement trouves-tu donc à ramper comme un grand ver de terre? Sors de ton étui de carton peint, ou, foi de chevalier, je t'écraserai comme le reptile que tu représentes.

— Reptile! répéta le dragon offensé; tout chevalier que vous êtes, je crois que ma naissance vaut bien la vôtre.

Sir Halbert ne répondit à ce sarcasme que par deux coups du bois de sa lance si bien appliqués que, si les cerceaux qui formaient les côtes du dragon n'eussent été d'une certaine force, il en aurait brisé quelques-unes à l'insolent acteur qui en jouait le rôle. Celui-ci se hâta de se débarrasser de son déguisement, de crainte qu'il ne plût au chevalier de redoubler la dose; et quand l'ex-dragon parut devant Glendinning sous ses traits naturels, il lui offrit une figure de sa connaissance, celle de Dan d'Howlet-Hirst, un de ses anciens camarades de la vallée de Glendearg avant que le destin l'eût placé au-dessus de l'état où il était né.

Dan regarda le chevalier en fronçant le sourcil, comme pour lui reprocher d'avoir maltraité un ancien ami; et Glendinning, naturellement bon et humain, se repentit lui-même de sa vivacité.

— J'ai eu tort de te frapper, lui dit-il, mais en vérité, Dan, je ne pouvais te reconnaître. Au surplus, tu as toujours été un peu extravagant; mais tu vas venir avec

moi au château d'Avenel, et tu verras si mes faucons sont bien dressés.

— S'ils sont bien dressés! s'écria l'abbé de la Déraison; si nous ne lui en faisons pas voir qui volent avec la rapidité d'une fusée, je consens à recevoir de Votre Honneur des horions semblables à ceux que vous venez de lui appliquer.

— C'est toi, drôle! dit le chevalier reconnaissant sa voix; et par quel hasard te trouves-tu ici?

Le faux abbé, se débarrassant à la hâte du nez postiche et du ventre supplémentaire qui le déguisaient, parut devant son maître sous sa figure naturelle, celle d'Adam Woodcock, fauconnier d'Avenel.

— Eh bien, continua le chevalier, me diras-tu comment tu as osé venir porter le trouble dans une maison où tu sais que mon frère demeure?

— J'en demande pardon à Votre Honneur, répondit Woodcock; mais c'est précisément pour cette raison que j'y suis venu. Je savais qu'il s'agissait dans le pays de nommer un abbé de la Déraison, et comme je suis en état de chanter, de danser et de sauter, et que je puis me flatter d'être aussi fou qu'aucun homme qui ait jamais brigué une place, j'ai pensé que, si je me faisais nommer, je pourrais être ici de quelque utilité au frère de Votre Honneur, dans le cas où les choses ne se passeraient pas tout-à-fait en douceur.

— Tu es un rusé coquin, dit sir Halbert, et je sais fort bien que tu ferais plus volontiers un mille par amour pour l'ale, pour le brandevin, ou pour une semblable échauffourée, qu'un seul pas par intérêt pour ma maison; mais va-t'en; emmène tes tapageurs au cabaret, si bon leur semble; voici quelques couronnes

pour payer l'écot. Que les folies d'aujourd'hui se terminent sans plus de désordres, et soyez sages demain.

Obéissant aux ordres de son maître, le fauconnier rassembla sa troupe découragée, disant à voix basse : — Allons-nous-en ! allons-nous-en ! *Tace* est un mot latin qui veut dire chandelle (1). Ne songez pas au puritanisme du bon chevalier ; nous finirons la journée gaiement chez la dame Martin, autour d'un baril de bonne double ale. — Allons, en avant cornemuses et tambours! silence jusqu'à ce que nous soyons sortis du cimetière; après quoi grand tapage. Ours, loup, renard, marchez sur vos pattes de derrière tant que nous serons dans l'église, et ensuite montrez-vous en bêtes comme il faut. Je ne sais quel diable l'a envoyé ici pour troubler notre fête. Mais, chut, mes amis! ne lui échauffez pas la bile, car sa lance est plus pesante qu'une plume, comme les côtes de Dan peuvent en rendre témoignage.

— Sur mon ame, dit Dan, si c'eût été tout autre qu'un ancien camarade, je lui aurais prouvé que je suis en état de lui frotter les oreilles.

— Paix, mon garçon, dit Adam, silence; qu'il ne vous entende point parler ainsi, si vous avez quelque considération pour vos os : il faut savoir recevoir un horion en passant, quand il n'est pas donné par méchanceté.

— Ce n'est pas là mon avis, répliqua Dan d'Howlet-Hirst en résistant avec humeur aux efforts de Woodcock, qui cherchait à l'entraîner hors de l'église.

(1) Expression proverbiale dont le sens est qu'il faut savoir obéir et se taire; mais l'origine de cette burlesque traduction du mot *tace* est perdue. — Éd.

En ce moment l'œil perçant du chevalier aperçut Roland entre ses deux gardes. — Oui-dà, s'écria-t-il, et vous aussi! Holà, hé, fauconnier, as-tu donc osé amener ici le page de ta maîtresse pour le faire figurer au milieu de tes ours et de tes loups, couvert de ma livrée? Puisque vous faisiez de telles extravagances, ne pouvais-tu le déguiser en singe pour sauver du moins l'honneur de ma maison! Avancez, jeune étourdi.

Adam Woodcock était trop juste et trop honnête pour souffrir que le ressentiment de son maître tombât sur un jeune homme qui ne l'avait pas mérité. — Je vous jure, lui dit-il, par saint Martin.....

— Et qu'as-tu de commun avec saint Martin?

— Pas grand' chose, si ce n'est quand il envoie tant de pluie qu'il n'est pas possible de faire sortir un faucon. Mais j'assure à Votre Seigneurie, sur mon honneur.....

— Dis plutôt sur ta sottise, si tu veux que je te croie.

— Si Votre Honneur ne veut pas que je parle, je sais qu'il est de mon devoir de me taire; mais je dois vous dire que ce n'est pas moi qui ai amené ici ce jeune homme, et que, si vous l'y voyez, c'est que.....

— C'est qu'il y est venu volontairement pour prendre part à vos folies, je m'en doute bien. Approchez, jeune étourneau, et dites-moi si votre maîtresse vous a permis de quitter le château, et de déshonorer ma livrée en vous joignant à de tels extravagans.

— Sir Halbert, répondit Roland avec fermeté, lady Avenel m'a accordé la permission, ou pour mieux dire m'a donné l'ordre de disposer dorénavant de mon temps à mon gré. C'est contre ma volonté que je me suis trouvé témoin de ce qui s'est passé ici; et, si je porte encore

votre livrée, ce n'est que jusqu'à ce que je puisse me procurer des vêtemens sur lesquels on ne voie aucune marque de servitude.

— Je ne comprends rien à tout cela, dit sir Halbert : expliquez-vous clairement, jeune homme ; je ne me mêle pas de deviner des énigmes. Lady Avenel vous avait pris sous sa protection. Vous a-t-elle congédié? Qu'avez-vous fait pour vous attirer sa disgrace ?

— Moins que rien, Votre Honneur, répondit Adam Woodcock, rien qui vaille la peine d'en parler. Une sotte querelle avec moi, qu'on a plus sottement encore rapportée à milady, a fait perdre sa place à ce pauvre jeune homme. C'est moi qui avais tort d'un bout à l'autre, j'en conviens, si ce n'est quant au lavage de la nourriture des faucons, car sur ce point je ne puis céder.

Sir Halbert ayant fait de nouvelles questions, le fauconnier raconta l'histoire de l'événement qui avait occasioné le renvoi du page, mais d'une manière si favorable pour Roland qu'il ne fut pas possible au chevalier de se méprendre sur ses motifs généreux.

— Je vois que tu as un bon cœur, Adam, lui dit-il.

— Aussi bon que celui du meilleur fauconnier du monde ; et quant à cela il en est de même de ce jeune homme. Mais comme il est par sa place à demi gentilhomme, il est tout simple qu'il ait la tête près du bonnet.

— D'après tout ce que je viens d'entendre, dit le chevalier, il semblerait que lady Avenel s'est montrée un peu sévère, car il y avait à peine de quoi congédier un jeune homme dont elle avait pris soin depuis tant d'années. Mais je ne doute nullement que cet étourdi n'ait rendu son affaire plus mauvaise par la manière

dont il lui aura parlé. Quoi qu'il en soit, ceci vient à propos pour un projet que j'avais conçu. Retirez-vous, Woodcock, emmenez toutes vos bêtes; et vous, Roland, suivez-moi.

Roland sortit avec lui par la porte latérale, sans lui répondre. Le chevalier s'arrêta dans le premier appartement qu'il trouva ouvert, et donna ordre à un homme de sa suite d'aller prévenir de son arrivée son frère Édouard Glendinning, à qui il ne donnait jamais le nom qu'Édouard avait pris en prononçant ses vœux. Ayant ensuite renvoyé toute sa suite, qui ne fut pas fâchée de pouvoir aller joindre le fauconnier et sa bande joyeuse chez la mère Martin, il resta seul avec le page, et, après s'être promené quelques instans en silence, lui adressa la parole en ces termes :

— Vous devez avoir remarqué, jeune homme, que j'ai rarement paru faire quelque attention à vous au château d'Avenel. Je vois que le feu vous monte au visage; mais écoutez-moi, et ne m'interrompez point. Si je ne vous ai pas distingué davantage, ce n'est pas que je n'aperçusse en vous des qualités louables; mais j'y voyais aussi des défauts que mes éloges n'auraient fait qu'augmenter. Votre maîtresse, agissant dans l'intérieur de sa maison suivant son bon plaisir, comme elle avait le droit incontestable de le faire, vous avait pris pour favori, vous avait traité en parent plutôt qu'en personne attachée à son service; et si une pareille distinction vous a inspiré quelque vanité et quelque présomption, il serait injuste, d'un autre côté, de ne pas reconnaître que vous avez fait des progrès dans tous vos exercices, et que vous avez donné en plusieurs occasions des marques d'un esprit noble et généreux. Après vous

avoir élevé d'une manière qui devait faire naître en vous quelques sentimens d'arrogance et de fierté, il ne serait pas équitable de vous abandonner parce que vous n'avez pu vous défendre des défauts auxquels votre situation vous exposait inévitablement. Ainsi donc j'ai résolu de vous garder à ma suite jusqu'à ce que je puisse disposer honorablement de vous de quelque autre manière, et vous faciliter les moyens de vous avancer dans le monde, pour faire honneur à la maison qui vous a élevé.

Si Roland Græme trouva dans le discours de sir Halbert Glendinning des choses propres à flatter son amour-propre, il lui parut que c'était un or qui n'était pas sans alliage. Cependant sa conscience lui dit à l'instant qu'il devait accepter avec reconnaissance l'offre que lui faisait l'époux de sa protectrice; et sa prudence, quelque rang secondaire que cette vertu tînt parmi celles du page, lui remontra qu'il entrerait dans le monde sous des auspices bien différens à la suite de sir Halbert Glendinning, d'un chevalier renommé par sa sagesse et sa valeur, et jouissant du plus haut crédit, qu'en suivant dans ses courses une vieille femme errante, pour devenir l'agent de ses projets chimériques; car c'était ainsi qu'il les envisageait. Cependant une forte répugnance à rentrer dans une maison d'où il avait été renvoyé avec une sorte de mépris lui fit garder le silence quelques instans.

— Vous semblez hésiter, jeune homme, reprit le chevalier en le regardant d'un air de surprise. Le monde vous présente-t-il donc une perspective assez séduisante pour que vous puissiez balancer à accepter l'offre que je vous fais? Ai-je besoin de vous rappeler que, quoique vous ayez offensé votre bienfaitrice au point de l'obliger

à vous congédier, elle ne pourra jamais songer sans douleur et regret que l'enfant qu'elle a si long-temps protégé entre dans le monde sans autre guide que son expérience, dans un temps de troubles tel que celui où nous vivons? Ne devez-vous point, par reconnaissance, lui épargner ce chagrin, comme vous devez, uniquement par prudence humaine, chercher à vous avancer sous ma protection?

Roland lui répondit d'un ton respectueux, mais avec hardiesse: — Je suis reconnaissant des bontés dont j'ai été long-temps l'objet dans le château du chevalier d'Avenel, et je suis charmé d'apprendre pour la première fois que je n'ai pas été assez malheureux pour être tout-à-fait au-dessous de son attention, comme je le croyais. Il ne s'agit que de m'indiquer ce que je puis faire pour prouver ma reconnaissance à ma constante protectrice, et je le ferai aux dépens de mes jours.

— Ce ne sont là que des mots, jeune homme; de grandes protestations usurpent souvent la place de services effectifs. En quoi pouvez-vous servir lady Avenel aux dépens de vos jours? Je vous dis seulement qu'elle apprendra avec plaisir que vous soyez entré dans une carrière où vous pouvez faire honorablement votre chemin dans le monde. Quel motif auriez-vous pour hésiter à accepter mes offres?

— Depuis que j'ai été congédié du château, j'ai retrouvé ma seule parente, du moins la seule que je connaisse. Je dois la consulter pour savoir si elle consent que j'accepte votre proposition, ou si la déférence que je dois à son autorité, à son âge et à ses infirmités croissantes, ne me font pas un devoir de rester auprès d'elle.

— Et où est donc cette parente?

— Dans ce monastère.

— Allez donc la chercher. Vous obtiendrez sûrement son approbation. Il faudrait qu'elle fût plus que folle pour la refuser.

Roland quitta l'appartement pour chercher son aïeule, et dans le même instant le nouvel abbé y entra.

Les deux frères s'accueillirent en frères qui s'aiment et qui ne se voient que rarement. Une affection vive et mutuelle les attachait l'un à l'autre; mais dans tout ce qui avait rapport à la politique et aux discordes civiles, l'ami et le conseiller protestant du comte de Murray était diamétralement opposé au prêtre de l'Église catholique romaine. Cette différence d'opinion était peut-être une des causes qui rendaient leurs entrevues peu fréquentes; mais elles n'auraient guère pu l'être davantage sans risquer de donner de l'ombrage et de la méfiance à leurs amis respectifs. Après qu'ils se furent cordialement embrassés, sir Halbert Glendinning exprima à son frère la satisfaction qu'il éprouvait d'être arrivé assez à temps pour empêcher les tapageurs d'exécuter complètement leurs projets de destruction.

— Et cependant, Édouard, ajouta-t-il, quand je jette les yeux sur vos vêtemens, je ne puis m'empêcher de croire qu'il existe encore dans l'enceinte du monastère un abbé de la Déraison.

— Pourquoi railler mon habit, Halbert? dit l'abbé: c'est l'armure spirituelle de ma profession, et par conséquent elle me sied autant que cette cuirasse et ce baudrier vous conviennent.

— Fort bien, mon frère; mais il me semble qu'il y a peu de prudence à revêtir une armure quand on n'est pas en état de combattre. C'est une témérité dangereuse

que de défier un ennemi auquel on ne peut résister.

— C'est ce dont on ne peut juger avant le jour de la bataille, Halbert. Mais, dans tous les cas, il me semble qu'un homme brave, même en désespérant de la victoire, doit périr les armes à la main plutôt que de les rendre à des conditions déshonorantes. Mais brisons là-dessus, c'est un sujet sur lequel nous ne pouvons être d'accord; et venez plutôt, tout hérétique que vous êtes, prendre votre part du festin de mon installation. Ne craignez pas que votre zèle pour le rétablissement de la discipline primitive de l'Église soit choqué par la vue d'une table splendidement servie dans l'intérieur d'un cloître. Nous ne sommes plus dans le temps de notre ancien ami l'abbé Boniface. Le supérieur de Sainte-Marie n'a plus de forêts remplies de daims et de gibier; de pâturages couverts de troupeaux; de champs chargés de riches moissons : ses celliers ne renferment plus des provisions abondantes en huile, en vin, en ale et en denrées de toute espèce; la place de cellérier aujourd'hui n'est qu'un titre sans fonctions. Le repas que nous vous offrirons sera semblable à celui qu'un ermite offre dans un roman à un chevalier errant; mais, malgré sa simplicité, il nous paraîtra délicieux si vous consentez à le partager avec nous, et tous mes frères vous remercieront de la protection que vous nous avez accordée contre les perturbateurs qui sont venus insulter Dieu dans son temple.

— Je suis sincèrement fâché, mon cher Édouard, de ne pouvoir rester avec vous; mais il n'est à propos ni pour vous ni pour moi que j'assiste au repas de votre installation. Si je puis jamais avoir la satisfaction de vous protéger efficacement, je le devrai surtout au soin

que je dois prendre pour qu'on ne puisse pas même me soupçonner de soutenir ou d'approuver vos rites et vos cérémonies religieuses. Il faudra tout le crédit dont je puis jouir sur mes amis pour garantir de tout danger l'homme audacieux qui, au mépris de la loi et des édits du parlement, a osé accepter la place d'abbé de Sainte-Marie.

— Ne vous imposez pas cette tâche, mon frère : je donnerais le plus pur de mon sang pour vous voir défendre l'Église par conviction de la justice de sa cause; mais, tant que vous resterez malheureusement son ennemi, je ne veux pas que vous couriez le moindre risque de vous compromettre pour me protéger personnellement. Mais qui vient ici troubler le court entretien de deux frères qui ont si rarement le plaisir d'être ensemble ?

C'était Magdeleine Græme qui ouvrait la porte de l'appartement à l'instant où l'abbé prononçait ces paroles.

— Qui est cette femme? que nous veut-elle? demanda sir Halbert Glendinning en fronçant le sourcil.

— Que vous ne me connaissiez pas, répondit la matrone, c'est ce qui m'inquiète fort peu. Je viens, par votre ordre, pour vous déclarer que je consens que Roland Græme rentre à votre service; après quoi je ne vous ennuie pas plus long-temps de ma présence. Que la paix soit avec vous !

A ces mots, faisant un salut respectueux au père Ambroise sans donner plus d'attention à sir Halbert Glendinning, elle se tourna vers la porte pour se retirer.

— Qui êtes-vous? qui êtes-vous ? s'écria le chevalier. Pourquoi n'attendez-vous pas pour répondre à mes questions ?

— J'étais, quand j'appartenais au monde, une femme dont le nom en valait bien un autre. Maintenant je suis Magdeleine, pauvre pèlerine, pour l'amour de la sainte Église.

— Ah! ah! une catholique! je croyais que lady Avenel m'avait dit que Roland Græme avait reçu le jour d'une famille protestante.

— Son père était hérétique, ou, pour mieux dire, il n'était ni catholique ni protestant, n'allait ni à l'église ni au prêche. Et moi aussi, car les péchés du temps font les pécheurs; et moi aussi j'ai feint quelquefois de me conformer à vos rites profanes, et ma bouche a souvent prononcé ce que mon cœur désavouait: mais j'avais une dispense pour agir ainsi.

— Vous voyez, dit sir Halbert à son frère avec un sourire malin, que ce n'est pas tout-à-fait sans raison que nous vous accusons d'être amis des réserves mentales.

— C'est une injustice, mon frère; l'Église catholique ordonne la droiture, et ne dispense jamais de la vérité. Ne voyez-vous pas que l'esprit de cette femme n'est pas complètement sain, grace, dois-je dire, à vos barons maraudeurs et à vos ministres persécuteurs.

— Je ne disputerai pas avec vous sur ce point, Édouard: les malheurs du temps où nous vivons sont si multipliés, que les deux Églises peuvent se les partager, et en avoir encore de reste. A ces mots il se mit à une fenêtre, et sonna d'un petit cor qu'il portait en bandoulière.

— Quoi, mon frère! dit l'abbé, songez-vous déjà à partir? nous n'avons passé que quelques minutes ensemble.

— Et pendant ce peu d'instans, dit sir Halbert en souriant, nous n'avons pas toujours été d'accord. Je

pars, mon frère, parce qu'il faut que je me hâte de détourner les conséquences fâcheuses qui peuvent résulter de l'acte imprudent et téméraire que vous avez fait aujourd'hui. Vous, dame Magdeleine, avertissez votre jeune parent que nous allons monter à cheval. Je n'ai pas dessein de l'emmener à Avenel avec moi; il pourrait en résulter de nouvelles querelles entre lui et mes gens. Il serait exposé à quelques railleries dont sa fierté aurait à souffrir, et je désire lui épargner cette épreuve. Il se rendra sur-le-champ à Édimbourg avec un homme de ma suite que je vais envoyer pour rendre compte de tout ce qui s'est passé ici. Vous semblez charmée de cette nouvelle? ajouta-t-il en fixant ses yeux perçans sur Magdeleine Græme.

— Oui, répondit-elle en le regardant à son tour avec le calme de l'indifférence, parce que j'aimerais mieux voir Roland orphelin, sans amis et sans fortune, abandonné du monde entier, que l'objet du mépris des serviteurs du château d'Avenel.

— Ne craignez rien, il ne sera méprisé par personne.

— Cela peut bien être; mais pour cela je m'en rapporte plus à sa conduite qu'à votre protection.

A ces mots elle partit. Le chevalier la suivit un instant des yeux; puis se tournant vers son frère, et lui exprimant de la manière la plus affectueuse tous ses vœux pour son bonheur, il lui demanda la permission de le quitter. — Mes gens, lui dit-il, sont trop occupés au cabaret pour faire attention au son de mon cor, et j'aurais tort de les attendre plus long-temps.

— En les dégageant d'obligations plus élevées, Halbert, lui répondit l'abbé, vous leur avez appris à mépriser votre propre autorité.

— Ne craignez rien à cet égard, Édouard, lui dit Halbert, personne ne sait mieux obéir que celui qui est libre de toute soumission servile.

Il se préparait à partir lorsque l'abbé, l'arrêtant, lui dit : — De grace, mon frère, accordez-moi un instant. On va nous apporter quelques rafraîchissemens : ne quittez pas une maison que je dois maintenant appeler la mienne jusqu'à ce que la violence m'en expulse, avant d'avoir au moins rompu le pain avec moi.

Au même instant le vieux père qui remplissait la triple fonction de portier, de sacristain et de cellérier, entra dans l'appartement, apportant du pain et des noix, et un flacon de vin. Il l'avait trouvé, dit-il avec le ton de cette humilité qui n'est pas fâchée de se faire valoir, à force de fureter dans tous les coins du cellier.

Le chevalier en remplit un petit gobelet d'argent, échappé au pillage de l'argenterie du couvent, et l'ayant vidé il invita son frère à lui faire raison, en ajoutant que c'était du vin d'Allemagne, très-vieux et de première qualité.

— Vous ne vous trompez pas, dit le père cellérier, car j'ai trouvé ce flacon dans le coin que le vieux père Nicolas (Dieu fasse paix à son ame !) appelait le coin de l'abbé Ingelram. Or l'abbé Ingelram avait été élevé chez les bénédictins de Wurtzbourg, et le vignoble qui produit ce vin est à peu de distance de cette ville.

— Il est excellent, révérend père, dit le chevalier, et c'est pour cela que je vous prie d'en boire un verre avec mon frère et moi.

Le vieux moine jeta un regard timide sur son supérieur.

— *Do veniam*, dit l'abbé; et le vieillard, prenant d'une main tremblante la coupe remplie d'un breuvage auquel il n'était plus accoutumé, la vida lentement, comme pour en mieux savourer le bouquet, et la remit sur la table en secouant la tête d'un air mélancolique, comme s'il eût pris congé d'un ami pour toujours. Les deux frères se regardèrent en souriant; mais quand sir Halbert pressa de nouveau l'abbé de remplir la coupe et de la vider à son tour, le père Ambroise secoua aussi la tête, et lui dit : — Ce n'est pas dans pareil jour, mon frère, que l'abbé de Sainte-Marie doit se livrer au plaisir des sens. Et remplissant d'eau le gobelet. — C'est avec de l'eau du puits de Sainte-Marie, ajouta-t-il, que je vous ferai raison, et je vous souhaite toute sorte de bonheur, et surtout celui de reconnaître vos erreurs funestes.

— Et moi, mon cher Édouard, je vous souhaite le libre exercice de votre raison, afin que vous puissiez vous charger de remplir des devoirs plus sérieux et plus importans que ceux que vous impose le vain titre que vous avez été assez imprudent pour prendre aujourd'hui.

Les deux frères se séparèrent, non sans regrets; et cependant chacun d'eux, étant inébranlable dans son opinion, éprouva une espèce de soulagement par l'absence de l'autre, l'affection la plus sincère ayant encore besoin d'être nourrie par une certaine conformité de sentimens.

Bientôt on entendit le son des trompettes du chevalier d'Avenel, et l'abbé monta sur le haut d'une tour démantelée, d'où l'on pouvait voir les cavaliers gravir une colline qui faisait face au pont-levis de l'abbaye.

Tandis qu'il regardait cette troupe marcher en bon ordre, Magdeleine Græme s'approcha de lui.

— Vous venez, lui dit-il, pour jeter un dernier coup d'œil sur votre petit-fils. Le voilà confié aux soins du meilleur chevalier de toute l'Écosse, sa foi seule exceptée.

— Je vous prends à témoin, mon père, dit Magdeleine, que ni Roland ni moi nous n'avons engagé le chevalier d'Avenel, comme on l'appelle, à reprendre cet orphelin dans sa maison. Le ciel, qui confond les sages par leur propre sagesse, et les méchans par leur méchanceté même, l'a mis précisément dans la situation où, pour le bien de l'Église, je désirais le voir.

— Je ne vous comprends pas, ma sœur.

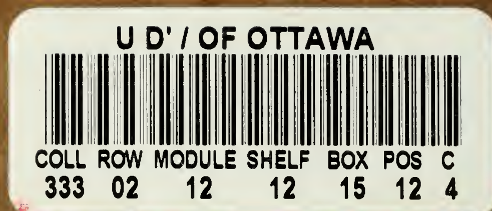
— N'avez-vous jamais entendu dire, mon père, qu'il existe des esprits assez puissans pour renverser les murs d'un château quand ils y sont une fois admis, mais qui ne peuvent y pénétrer si on ne les invite, si on ne les force à y entrer? Roland a été introduit ainsi deux fois dans la maison d'Avenel par ceux qui en portent le titre. Qu'ils en attendent le résultat!

A ces mots elle descendit de la tour; et l'abbé, après avoir réfléchi un instant sur ce qu'elle venait de lui dire, et qu'il attribua à l'égarement de son esprit, reprit le chemin du cloître, et alla célébrer son installation dans sa nouvelle dignité, non par un banquet splendide, mais par le jeûne et la prière (1).

(1) La vignette du titre de ce volume représente la querelle de Roland avec le fauconnier. (Voyez ch. VI.) — Éd.

FIN DU TOME PREMIER DE L'ABBÉ.


a39003 003626644b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 12 12 15 12 4